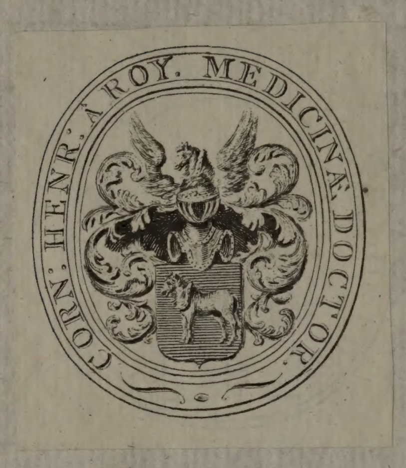



CORN: HENR: A ROY. MEDICINÆ DOCTOR.



ESSAI
SUR
LES MALADIES

Auxquelles sont sujettes les personnes qui vivent

A LA COUR ET DANS LE GRAND MONDE.

Traduit de l'Allemand

DE Mr. LANGHANS,

Médecin pensionné de la Ville & République de BERNE.

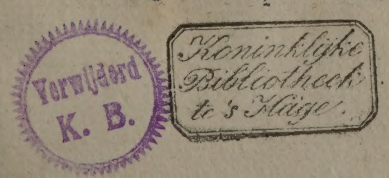
NOUVELLE ÉDITION,

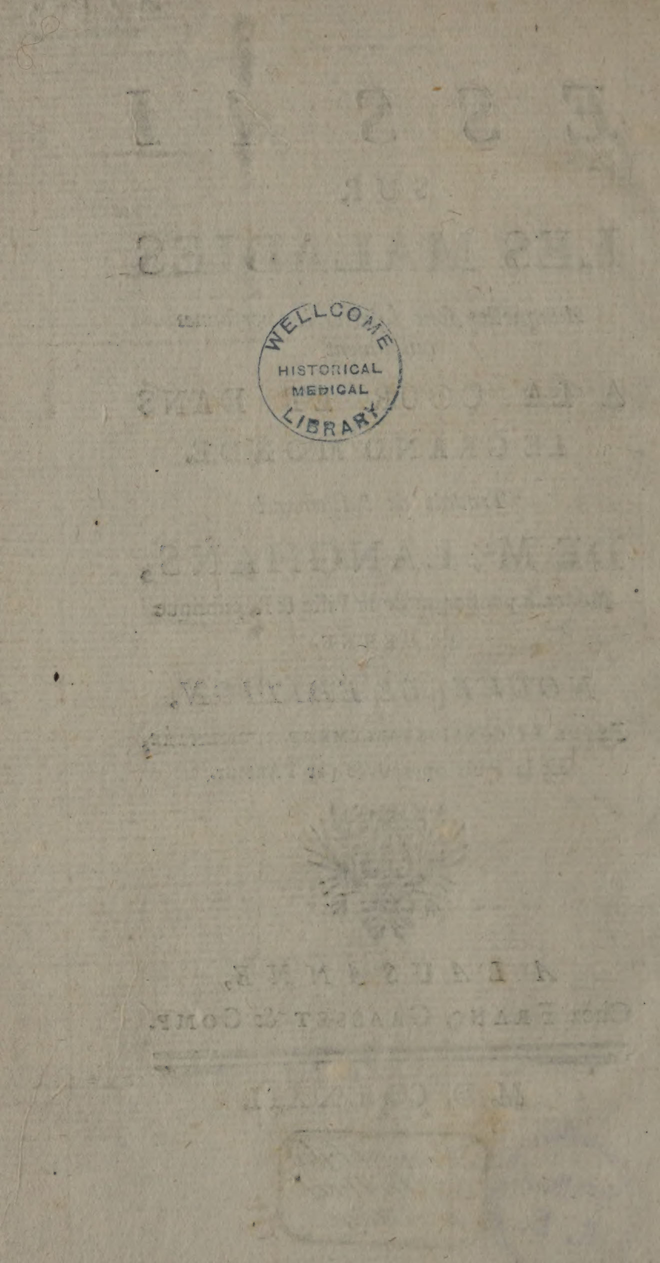
REVUE ET CONSIDERABLEMENT AUGMENTÉE,
Et la seule approuvée par l'Auteur.



A LAUSANNE,
Chez FRANÇ. GRASSET & COMP.

M. D. CC. LXXII.




WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

PRÉFACE
DE
L'AUTEUR.

IL n'y a point de livre, quelque concis qu'il paraiſſe, qui ne puiſſe procurer un grand avantage à la ſociété, lors même qu'il ne contient rien de nouveau. Il ſuffit que la matière en ſoit intéreſſante, qu'en la traitant avec ordre, juſteſſe & préciſion, l'auteur la mette dans tout ſon jour, & à la portée d'un chacun. De cette eſpèce ſont l'Avis au peuple de Mr. Tissot ; * *des ouvrages*

* On trouve les ſeules éditions originales des Ouvrages de Mr. Tissot chez *Fran-*

du même auteur, *comme* sa Santé des gens de lettres, *son* Onanisme; *les* traités de l'éducation *de* ROUSSEAU *&* *de* BALEXERD, *le petit traité de Mr.* ZIMMERMANN sur la dissenterie, *maladie si connue. Ils ne contiennent rien de nouveau; ce sont des collections de vérités ramassées de tous côtés jusqu'alors presque universellement ignorées, parce qu'elles se trouvaient confusément répandues dans le chaos immense d'une infinité de volumes.*

Tel est aussi le livre que je donne au public. Il ne contient que des vérités, qui quoique déja touchées dans beaucoup d'ouvrages de médecine, &

çois Grasset & Comp. Libraires & Imprimeurs à Lausanne en Suisse.

qui n'étaient guère parvenues qu'à la connaissance des Médecins. Je doute, si jamais personne a donné en particulier aux courtisans & aux gens du monde, des avis aussi sincères sur les pernicieux effets de leur maniere de vivre, & si jamais on leur a prescrit un régime & des remedes aussi convenables à leur état & à la conservation de leur santé.

On rend trop de justice au désintéressement & à l'humanité des célébres médecins de Paris & de la cour, pour n'être pas persuadé, que lors qu'ils voient les grands dans des visites familieres, ou qu'ils se trouvent à leur table, ils ne cessent de leur représenter les torts qu'ils font à leur

ſanté. Supoſons, que ces Meſſieurs aient rempli à cet égard les devoirs de leur profeſſion, ne ſe peut-il pas, qu'entraînés quelque fois par le torrent des modes & des exemples qui gouvernent la plûpart des grandes villes, oubliant pour un moment qu'ils ſont Médecins, ils négligent de ſatiſfaire à ces obligations ſi eſſentielles? En ce cas, ce petit ouvrage pourra ſupléer à leur négligence, & être de la plus grande utilité.

Dailleurs, les Médecins de Paris qui ſont en réputation, ſont quelque fois tellement ſurchargés de malades, que le tems ne leur permet pas de donner à tous des ſoins égaux, & d'aprofondir ſuffiſamment les cauſes de leurs maladies: comment pourraient-

ils donc prescrire à un chacun en particulier un régime convenable, & l'instruire amplement sur tout ce qui pourrait-être pernicieux à sa santé?

Toutes ces considérations me font espérer, que ce petit ouvrage pourra être de quelque utilité à tous ceux qui se conformeront scrupuleusement à ce qu'il prescrit. Je leur montre en premier lieu, comment, en élevant leurs enfants d'une maniere plus naturelle & plus saine dans les premieres années de leur vie, ils les rendront plus robustes, & auront dans les suivantes moins à craindre pour leur santé. Je leur montre en second lieu tous les défauts de l'éducation jusqu'à l'âge viril; défauts, dans lesquels on tombe, ou par préjugé ou par igno-

rance, & dont les funestes effets sont des infirmités, des maladies, & souvent une mort prématurée. Je leur fais enfin un détail des principales maladies qui proviennent de leur maniere de vivre si peu conforme à la nature, & leur prescrit les moyens les plus sûrs d'en guérir lorsqu'ils en sont attaqués. C'est aux Médecins à qui ces malades se confient, à faire le reste.

Des hommes, dont la vie, la santé, la gaieté d'esprit font le sort de tant d'autres, ne méritent-ils pas que nous les prions instamment de veiller à leur conservation, & que nous les exhortions à quitter, ou à changer un train de vie, qui entraîne souvent avec leur perte celle de tout un état?

DES



DES MALADIES DE LA COUR ET DU GRAND MONDE.

§. 1. De toutes les cours de l'Europe, celle de France a toûjours été, sans contredit, la plus brillante & la plus magnifique. Elle est en possession de répandre sur les sciences & sur les arts, ces attraits, qui excitent à les cultiver: elle imagine sans cesse tout cequi peut charmer, séduire & rendre la vie agréable & délicieuse: elle anéantit l'erreur, détruit le préjugé, se forme sur leurs ruines un esprit noble & élevé, s'immortalise, & rend immortelles les nations qui la prennent pour modéle.

§. 2. Mais, ce génie d'invention, ce gout décidé pour les agréments, pour

la volupté, ſont préciſement le fléau de la cour & du grand monde. De là naiſſent une foule de ſenſations désagréables, des inquiétudes, des maladies qui accablent les grands. Le monde avec tous ſes appas, les tréſors, les dignités avec tout ce qu'elles ont d'éclat, ne ſauraient les en garantir: une mort précoce en eſt le fruit ordinaire. VOLTAIRE dans ſes tragédies, MOLIERE dans ſes comédies, ont-ils jamais pu rendre à un courtiſan épuiſé, les forces qu'il avait perdues avant le tems? ont-ils pu arracher au trépas cet autre, qui s'y était précipité par l'uſage immodéré des liqueurs, du caffé, par le jeu, la danſe, l'amour & les veilles? ont-ils pu garantir un ſeul de ces hommes de cour de la fureur de l'hypochondrie, & d'autres maladies pour le moins auſſi fâcheuſes.

§. 3. Un poiſon qu'on avale, ne détruit pas toûjours ſubitement; il a ſouvent des effets lents qui laiſſent jouir encore pendant quelque tems d'une ſanté équivoque; mais, enfin il agit avec tant de force, que la mort eſt inévitable ſi on n'emploie ſur le champ l'antidote le plus efficace. Voilà ce qui arrive ordinairement à ces gens que j'appelle du bon ton. Ce ſont ces courti-

ſans qui ménent une vie que la nature déſavoue. J'appelle de même ceux qui les copient, parcequ'ils s'imaginent, qu'ils auraient à rougir, ſi avec leur eſprit & leurs richeſſes ils menaient une vie ordinaire. Au reſte, quand je dis bon ton, je ne parle pas de ce ton qui règne même hors de la France dans la plûpart des petites villes & juſques dans les villages Le fils, la fille d'un Maire, d'un Baillif croiraient ſe dégrader, s'ils vivaient comme leurs voiſins, auſſi nobles qu'eux, ſi ſouvent ils ne le ſont pas plus. Ils ſont dans la ſotte perſuaſion que leur naiſſance, leur condition les élèvent au deſſus des autres; ils ſont riches, quoique ſouvent leur bien ſuffiſe à peine à leur entretien recherché. Il faut ſe diſtinguer. Ils affectent donc ces airs de petits-maîtres français, de petites-maitreſſes, ces minauderies qu'ils copient mal: ils empruntent ces diſcours dépourvûs de bon ſens; ils ſe préſentent avec cet ajuſtement qu'ils croient être de la derniére mode en France, & qui hélas eſt bien ſurannée, & ils ſe rient des honnêtes gens qui ne les imitent pas dans leurs fanfaronades. J'avoue, que cette manière de vivre, qui eſt une eſpéce de vie de cour, n'eſt pas toutefois & d'abord nuiſible à la ſanté; on

en voit, qui la ménent & parviennent à une vieilleſſe gaie & heureuſe: cependant, la plûpart de ceux qui ſuivent ce ton, en reſſentent auſſi tot ou tard les triſtes effets.

§. 4. Le corps du riche, de l'homme de Cour, du Grand, eſt précifément le même dans toutes ſes parties, que celui du pauvre, de l'homme du peuple. C'eſt la même ſtructure. Le même mécaniſme y travaille les ſucs, les met en mouvement, les mêle, les ſépare, les porte à la place qui leur eſt deſtinée, lie entre elles les parties ſolides & les entretient, engendre les eſprits vitaux, nourrit le corps & procure le ſommeil. Tout ce qui trouble ou détruit cette ſage économie dans quelque partie que ce puiſſe être, produit les plus funeſtes effets; des infirmités, des maladies, la mort même, qu'une conduite réglée aurait tenu encore longtems éloignée. Voilà pourquoi les maladies des Grands & celles des gens du peuple ont entre elles beaucoup de rapport, quoique les cauſes en ſoient différentes, & c'eſt précifément ce qui fait, que chez les uns elles ſont plus opiniatres, plus dangereuſes & plus difficiles à guérir que chez les autres. Une fiévre chaude ou putride ne ſera ja-

mais aussi maligne ni aussi dangereuse chez un homme qui aura vécu sobrement, qu'elle le sera chez celui qui, dès sa jeunesse aura fait de la viande sa principale nourriture, & sa principale boisson de liqueurs échauffantes. C'est donc de la différence de conduite & de régime que dépendent la nature, le degré & les suites de la plûpart des maladies.

§. 5. Pour comprendre ces vérités dans toute leur étendue, pour connaître dans leurs principes mêmes & les maladies des grands & les effets funestes qui en resultent, il est à-propos de choisir pour objet de nos considérations un de ces grands, une de ces femmes élevées à la maniére de la cour. Nous les prendrons au moment de leur naissance, & les suivrons pas à pas dans les révolutions de l'âge & les habitudes de la vie jusques à leur fin.

§. 6. Nous supposons avant tout, que ces enfants soient nés de parents sains & d'un sang pur. Ceux qui sortent de parents faibles, gâtés, dont la jeunesse porte déja les empreintes de l'âge le plus avancé; ceux qui reçoivent avec la vie le germe de la contagion, ne peuvent entrer dans notre sujet. Le régime le plus exact, la conduite

la plus réglée ne pourront ni leur procurer une ſanté ſolide dont ils n'ont pas en eux le principe, ni leur prolonger la vie. Nous ne parlons que des premiers. Dès qu'un enfant eſt au monde, on l'éloigne de la mère: elle eſt trop délicate pour lui donner les ſoins que la nature réclame. On le met en nourrice. La mère aurait quelques incommodités à eſſuyer: la beauté de ſa gorge ſouffrirait ſi l'enfant ſuçait ſes mammelles: ou, ce qui eſt un motif plus puiſſant encore, il faudrait pendant quelque tems vivre de régime, & on ne veut pas; il faudrait renoncer à certains plaiſirs, à certaines parties, & on n'en a pas la force. C'eſt préciſément à l'enfant en nourrice qu'on porte les premiers coups, & qu'on expoſe ſa ſanté à un danger évident. Il ne peut pas jouir du premier lait de ſa mère, qui par une ſage diſpoſition de la nature devait ſervir à lui purifier le corps, & l'accoutumer inſenſiblement à ſupporter un lait plus fort. Une nourrice ſouvent trop âgée lui donne un lait trop vieux, trop gras, & par conſéquent trop fort & trop peſant pour ſon âge: ou bien on lui fait prendre du lait de vache, de chèvre, ou quelqu'autre breuvage auſſi peu proportion-

né à ſes premieres forces & à la ſenſibilité de ſon eſtomac & de ſes entrailles. Je dis que le lait, l'humeur qui ſe ramaſſe les premiers jours dans les mammelles de la mère ſert à purger l'enfant ; cela eſt évident. Ce lait rend à l'enfant le ſervice du vomitif ou du purgatif le plus convenable ; car, en produiſant non ſeulement des vomiſſements, mais une évacuation aſſez conſidérable, il chaſſe du corps de l'enfant la quantité d'humeurs & d'ordures qui ſe ſont ramaſſées pendant pluſieurs mois dans ſon eſtomac & dans ſes entrailles, tandis qu'il était dans le ventre de ſa mère. En même tems que ce lait évacue l'enfant, il a aſſez de ſubſtance pour lui entretenir ſes forces ; autre effet, qu'aucun des remédes évacuatifs qu'on emploie ordinairement dans ces circonſtances, n'opère auſſi infailliblement. D'ailleurs dans ces tems malheureux, où la débauche & la volupté ſont devenues le mal univerſel, ne doit on pas être dans des défiances & des inquiétudes continuelles à l'égard des nourrices ? ne ſe peut-il pas qu'une créature porte en elle ce virus qui ne ſe manifeſte pas toûjours au-dehors, où qu'elle ſoit infectée de quelqu'autre mal qui ſe communique, qu'elle a grand ſoin de cacher, & dont

elle fait couler le poiſon dans les veines de l'enfant avec le lait qu'il ſuce ? Enfin, jamais ni une nourrice, ni toute autre perſonne chargée d'élever un enfant ne ſentiront pour lui cet inſtinct de la nature, cette tendreſſe, dont la mère ſeule eſt capable. Les récompenſes les plus riches ne la leur inſpireront pas, & l'enfant dans ſes foibleſſes, dans ſes beſoins ne trouvera jamais chez elle les ſecours, les tendres ſoins qu'il trouvera dans le ſein de ſa mère. Combien de fois n'arrive-t-il pas, que, par pareſſe, pour n'être pas obligée de quitter ſon lit ou d'interrompre ſon ſommeil, une nourrice laiſſe des nuits entiéres un pauvre enfant crier, pourrir dans ſes langes mouillés, & mourir de ſoif ? lorſqu'au matin on lui donne ſa nourriture ordinaire, il en prend plus à la fois qu'il n'en peut ſupporter : delà des vomiſſements, des diarhées, des coliques d'eſtomac & ſouvent des convulſions. Les mères ne feraient-elles donc pas infiniment mieux, ſi elles nourriſſaient au moins pendant cinq ou ſix mois elles mêmes leurs enfants, ou qu'elles les fiſſent ſoigner en leur préſence ? je n'en exige certainement pas trop ; la nature en demande davantage. Non ſeulement les enfants, mais auſſi

les méres en riſqueraient beaucoup moins & pour leur ſanté & pour leur vie. Une mère, qui après ſon enfantement ſe trouve abondamment fournie de bon lait, & ne nourrit point, ne réſiſte guère à l'impulſion, à la voix de la nature ſans en porter la peine. J'ai vû des femmes d'une conſtitution ſi robuſte, & ſi abondantes en lait, qu'elles auraient pû nourrir deux enfants à la fois, étouffer cependant les cris de la nature & en violer l'ordre avec opiniatreté. Bientôt le lait épanché dans le ſang y fermenta, leur cauſa un pourpre mortel & des maladies de poitrine trés-dangereuſes. J'en ai pendant longtems ſoigné une, qui pour être tombée dans cette faute, ſouffrait tous les mois pendant quelques jours aux approches du flux périodique, des douleurs très-vives aux extrémités des doigts tant aux mains, qu'aux pieds. Ces douleurs ne ſe calmaient, que lorſqu'il était ſorti par la peau à ces extrémités une certaine quantité de bon lait, à la meſure à-peu-près d'une petite taſſe. Au reſte, ſi ce qu'on exige ici des mères eſt dans l'ordre de la nature à l'égard de ces perſonnes qui mènent une vie conforme à ſes loix, ce ne peut-être que le contraire pour celles qui vivent à la cour &

dans le grand monde. Outre qu'elles ſont la plûpart trop faibles pour ſupporter les incommodités inſéparables de l'état de nourrice, au lieu de donner à leurs enfants un lait bon & balſamique, leur maniére de vivre, ſi peu conforme à la nature, ne leur fournirait qu'un lait échauffé & malſain. Nous attendrons donc, pour opérer une heureuſe révolution, les tems d'un Louis XIX. Peut-être qu'alors les arriéres petits fils de l'eſpéce qui vit à préſent, auront aſſez de force pour ſe ranger à la loi, ſi toutefois nos avis & nos exhortations font d'ici à ce tems une impreſſion ſolide.

§. 7. Les Grands évitent quelquefois de tomber dans le défaut dont je viens de montrer les ſuites facheuſes, mais alors ils donnent dans un autre écueil. Ils élévent leurs enfants avec une délicateſſe, qui dans leurs premiéres années leur eſt beaucoup plus pernicieuſe qu'une éducation négligée. Ce n'eſt pas que je veuille ici conſeiller à qui que ce fut, de ſuivre *J. J. Rouſſeau* dans ſa méthode de rendre les enfants robuſtes; elle eſt outrée, & ne peut convenir qu'à des nations féroces. Dans un état policé, il ſuffit de procurer aux enfants dans leurs premiéres années les

forces, & la vigueur qu'il leur faut, pour jouir d'une ſanté conſtante, & parvenir à la vieilleſſe. Trop de chaleur en relâche de plus en plus, & affaiblit par conſéquent les fibres encore délicates; c'eſt-là ſurtout l'effet d'un air renfermé dans une chambre chaude; il porte toujours avec lui une certaine humidité. Il eſt donc eſſentiel, d'abord, de tenir les enfants dans une juſte température, quelque tendre que ſoit leur âge. Si-tôt qu'ils ſont nés, on peut tous les jours les laver deux fois avec de l'eau & du vin tièdes; peu-à-peu on les acoutumera à l'eau froide, juſqu'à-ce qu'ils ſoient en âge de ſe rendre eux-mêmes ce ſervice. Par ce moyen leur peau deviendra capable de réſiſter à tous les changemens d'air: changemens qui nous cauſent ſouvent des maladies très-dangereuſes, ſurtout lorſque la tranſpiration qui ſe fait par la peau ſe trouve ſubitement interceptée. C'eſt le contraire à l'égard des pieds: il faut toûjours les tenir dans un degré de chaleur de plus qu'on ne tient la partie ſupérieure du corps, parceque le ſang ſe porte lentement dans les parties les plus éloignées du cœur, ſurtout ſi l'on ſe donne peu de mouvement. Il faut donc en hyver envelopper les pieds des

enfants dans de la flanelle. Il eſt bon de leur en mettre auſſi ſur le ventre. La chaleur diſſout & chaſſe les vents qui ſe fixent ſouvent dans les entrailles, les gonflent & cauſent des coliques très-douloureuſes. Il faut avoir ſoin de rafraichir ſouvent le lit des enfants. La meilleure couche pour eux ſera de la paille coupée bien ſèche, ou un matelas de crins, afin que l'humidité qui relâche trop les fibres de la peau, ne puiſſe pas y ſéjourner. Il faut par la même raiſon, ne les tenir que dans des appartements ſecs qu'on aura ſoin de balayer tous les jours vers midi. Il faudra tous les jours, hyver & été, en ouvrir de tems à autre les fenêtres pour y rafraichir l'air. A l'égard de ceci un juſte milieu eſt abſolument néceſſaire. Les excès ſont toujours nuiſibles. Notre globe peut à la vérité, être en cas de beſoin habité dans tous ſes différents climats par la même eſpèce d'hommes; cependant, ſerait-il raiſonnable d'élever nos enfants d'une manièra ſi rude, ſi groſſière, qu'ils ſeraient en état de ſupporter les chaleurs brulantes de la Zône torrîde, & les froids exceſſifs de la glaciale auſſi aiſément que l'air des climats tempérés ? Nous ne ſortons guère de notre patrie, ou, ſi nous

en ſortons, nous ne choiſiſſons pour notre ſéjour que des contrées où la température & la maniére de vivre ſont à-peu-près les mêmes que les nôtres. Si, depuis le moment de leur naiſſance on avait élevé nos Seigneurs, nos Dames à la maniére des Ruſſes ou des Samojédes, quel avantage en auraient-ils retirés pour leur ſanté, & pour la vie qu'ils ſont obligés de mener? d'une chaleur exceſſive on les aurait fait paſſer ſubitement au plus grand froid : on leur auroit frotté le corps avec de la neige pour les rapprocher enſuite du feu : on aurait répeté cette pénible & douloureuſe opération juſqu'à ce qu'on leur eût formé un corps auſſi dur que le fer. Ils ſe trouveraient avoir des forces inutiles dans le climat qu'ils habitent; ils n'oſeraient pas les entretenir, après les avoir acquiſes par une ſuite d'incommodités & de dangers. Et nos Dames, quelle utilité en retireraient-elles pour la vie qu'elles ménent à la cour, ſi on les avait élevées à la maniére des Dames Abyſſiniennes, en les accoutumant à ſe promener des journées entiéres par les plus grandes chaleurs de l'été, ſans ſe reſſentir ni de la ſoif, ni d'aucune autre incommodité? Qui ſe ferait un plaiſir de les accompagner à leurs prome-

nades? ſuivons les plutôt pendant les beaux jours d'un agréable printems, avec une conſtitution proportionnée à notre climat, dans les boſquets enchantés de Marly & de Chantilly.

§. 8. Si c'eſt un bien pour les enfants de les laver avec de l'eau froide, il n'eſt pas moins important pour la conſervation de leur ſanté, de les accoutumer dès leur tendre enfance à ſupporter le grand air dans lequel ils doivent vivre. Cependant où ſont les grands qui oſent adopter cette maxime? funeſte préjugé d'une délicateſſe mal entendue! Ils tiennent leurs enfants continuellement enfermés dans des chambres: en hyver c'eſt le froid, en été c'eſt la chaleur qu'il faut éviter; enſorte que leurs enfants ne jouiſſent que très rarement d'un air pur & frais. L'air froid & ſec rend le même ſervice que l'eau froide avec laquelle on ſe lave; il fortifie la peau, en reſerre les pôres, empèche la trop grande tranſpiration, & rend les chaleurs de l'été plus ſupportables.

§. 9. Que de fautes les grands ne commettent ils pas dans la maniére de nourrir leurs enfants? Ils en confient le ſoin à des perſonnes ignorantes; ou bien ils ſuivent en ceci comme en tou-

te autre chofe, la coutume générale dont ils refpectent l'empire, ou ils fe laiffent dominer par le préjugé. S'ils écoutaient la voix de la nature, ils fauraient, que le lait eft la nourriture la plus naturelle & la plus faine pour un enfant jufqu'à l'âge de deux ans. A cette nourriture on pourra ajouter dans l'efpace de douze heures une ou deux foupes de pain blanc ou de ris mondé d'orge, de gruau, le tout cuit dans du bon lait de vache. Cela fuffira pour donner à l'enfant les forces & l'accroiffement convenables. Des mets plus forts, plus fubftantiels ne font pas pour cet âge: l'eftomac eft trop faible pour les digérer, les dents manquent pour les mâcher & les fibres foit du palais, foit de l'eftomac, font trop délicates & trop faciles à irriter, pour n'en pas fouffrir.

§. 10. A peine les enfants des grands font ils âgés de quelques femaines, que déja on leur donne des bouillons gras, fortement épicés, des fucreries, des bouillies de toute efpéce. Il faut qu'un enfant foit né de parens bien robuftes, pour digérer ces bouillies & n'être pas tourmenté par des gonflements & des obftructions. Les fucreries forment dans l'eftomac & dans les entrailles des enfants un dépôt d'humeurs très-acres.

Ce dépôt joint à l'acreté naturelle du lait qu'ils prennent, rend les maladies auxquelles ils font déja fujets, tels que font les coliques, les vomiffements, les convulfions, &c. &c. beaucoup plus violentes & plus dangereufes. Cette humeur a quelquefois tant d'acrimonie, qu'au moment que les enfants prennent le lait, il fe tourne & fe convertit en fromage. Elle s'attache à différentes parties des boyaux & des entrailles, ici elle caufe des étranglements, là des élargiffemens qui font pour le refte de la vie une fource de maux inévitables, furtout de la conftipation & d'une hypocondrie à laquelle il eft impoffible de remédier. La plûpart des enfants à la mammelle fi d'ailleurs ils ne font pas d'une très-bonne conftitution, nous donnent pendant les premiers mois des peines incroiables pour les garantir de cette abondance d'acreté, lors même qu'elle ne provient feulement que du lait dont on les nourrit.

Dans ces circonftances, les remédes purement lénitifs & les acides aftringents, loin de leur être falutaires, leur font, au contraire, nuifibles. Il faut, pour les guérir de ces maladies, leur refufer pour un tems le laitage, pour prévenir un nouveau dépôt d'acreté

qui pourrait ſe former dans leur eſtomac. Celui qui ſe trouve, pourra en être chaſſé inſenſiblement par le moyen de la rubarbe grillée, mêlée avec un tiers de poudre d'yeux d'écreviſſes ou de poudre de corail, ou enfin uniquement par des lavements émollients. Pendant ce tems on nourrira ces enfants de crêmes de ris, d'orge & de gruau. Si les ſucreries leur ſont pernicieuſes, les bouillons épicés le ſont beaucoup plus encore. Les épiceries échauffent, irritent la ſubſtance corruptible qui ſe trouve dans tous les corps, enflamment le ſang, & mettent leur vie dans le plus grand danger, lorſqu'ils ſont attaqués des maladies ordinaires à cet âge, comme de la petite vérole, de la rougeole, ou qu'ils font des dents. S'il était entré dans les vues ſages de la providence, que la viande ou des mets de cette eſpéce duſſent être la premiére nourriture des enfants, ne les aurait-elle pas déja pourvus de dents dans le ventre de la mère? Ne les aurait-elle pas traités comme d'autres animaux en leur donnant un eſtomac aſſez fort, pour digérer cette nourriture auſſi aiſément qu'ils la digérent dans un âge plus avancé? Que la vie de ces enfants ſerait de peu de durée, ſurtout ſi à cette vora-

cité ils joignaient les forces du corps & les facultés de l'ame dont jouit un homme fait, qu'ils puſſent ſe fatiguer le corps en marchant & courant toute une journée, & l'eſprit en réfléchiſſant & tenant leurs ſens fortement appliqués? A cinq ans ils ſeraient déja au plus haut degré d'accroiſſement & de vigueur, à dix ils déclineraient; & à quinze ils ſeraient dans la décrépitude. L'eſpéce giganteſque qui parvient fort vite à ſon accroiſſement & ne vit que fort peu, nous en fournit une eſpéce de preuve. Les habitants de nos Alpes, au contraire, qui ne vivent que de laitage dans leur enfance, & qui en font dans la ſuite leur principale nourriture, ne prouvent-ils pas que le lait eſt la nourriture la plus naturelle & la meilleure pour l'homme? Rien de ſi beau que le corps, le teint, la figure de ces gens; rien de ſi heureux & de ſi conſtant que la ſanté dont ils jouiſſent, tant qu'ils ſuivent à cet égard les leçons de la nature.

§. 11. Les enfants des grands ſont-ils en état de marcher un peu, de parler, déja leurs parents partagent avec eux les mets forts & épicés dont ils ſe nourriſſent: leur donne-t'on du jardinage, ce met ſi ſain d'ailleurs pour cet âge

eſt préparé dans des bouillons ſi forts, qu'il perd preſque toute ſa qualité balſamique, & qu'au lieu de rafraichir les ſucs, ils les échauſent & contractent preſque la nature de la viande; déja le palais commence à perdre le goût pour les mets ordinaires qui ſont les plus ſains. Ils n'aiment plus que le goût fort de toutes les eſpéces de viandes appretées avec force épiceries. Il arrive à ces enfants ce qui arrive aux ivrognes, dont le palais meurt inſenſiblement au vin, & à qui il faut les liqueurs les plus fortes & les plus ſpiritueuſes pour leur cauſer de la ſenſation. Il eſt vrai qu'à toutes les grandes tables en France les deſſerts ſont toûjours compoſés de différentes ſortes de fruits dont l'acide peut corriger ce que la viande a d'échauſant, & empêcher en quelque ſorte qu'elle ne ſe corrompe; mais ces fruits ne ſuffiſent pas pour entretenir entre ces nourritures qui produiſent des ſucs ſi differents, l'équilibre que la nature exige. Voilà pourquoi les uns ſont ſujets à des fièvres des plus malignes, fièvres putrides, bilieuſes, inflammatoires & que les autres tombent ſi ſouvent dans des maladies de langueur & dans un déperiſſement total. D'ailleurs, lorſqu'au commencement du repas on

a, pour ainſi dire, entaſſé avec avidité viandes ſur viandes, & toutes fortement aſſaiſonnées quelle envie reſte-t-il à l'eſtomac de prendre une nourriture plus ſaine, où la placera-t-il?

Voilà ce qui produit le germe de ces maladies dont je viens de parler, & qui enlévent à la fleur de leur âge tant de ſeigneurs en France & en Angleterre. S'il y en a quelques uns qui en échappent, quantité d'autres défauts & dérèglements qui entrent dans leur façon de vivre les plongent bientôt dans d'autres maux plus dangereux encore que les premiers, & tout-à-fait incurables. Rien de ſi aiſé que de les en convaincre. J'ai eu ſouvent occaſion de faire cette triſte expérience ſur moi-même & ſur d'autres dans différents voiages que j'ai fait à Paris, où je fus appellé pour des malades de cette eſpéce. J'eus tout le tems de connaître les dangereux effets de cette façon de vivre, & il s'en eſt peu fallu que je n'en fuſſe moi-même la victime. Je vécus comme on vit dans le grand monde; je dinai à deux heures, & ſoupai à dix. Les repas étaient exquis. Une infinité de mets les plus délicieux, mais tous apretés de la maniére que je viens de dire, entrainaient malgré qu'on en eût à en manger,

lors même qu'on ne se sentait ni besoin ni envie. Ces alimens nouveaux pour moi me plurent beaucoup pendant quelques semaines; mais j'en pris bientôt un vrai dégout. J'eus continuellement la bouche mauvaise & amére; il me prit une envie extraordinaire de ne manger que des choses aigres & du jardinage grossièrement apprêté: cela alla au point, qu'à moins de prendre quelques verres d'une limonade la moins douce qu'il était possible, je ne pouvais me mettre à table le soir, ni supporter l'odeur de la viande. Malgré cette précaution je me sentis de jour en jour l'estomac plus chargé de bile; mon sang s'échaufa; je n'eus plus qu'un sommeil inquiet & interrompu, la mélancolie s'empara de moi & se peignit sur mon visage. Tel était mon état lorsque je quittai Paris après y avoir fait un séjour de deux mois. Le choux aigre & du bon vin du Rhin dont je fis usage en passant par l'Alsace, me rendirent la santé. La même chose m'arriva à mon second & troisiéme voiage de Paris, de sorte que pour conserver ma santé je fus obligé de prendre une nourriture plus légère, plus acide & plus balsamique. D'où vient, qu'un si grand nombre de seigneurs français sentent si mauvais par

la bouche qu'il n'eſt pas poſſible de tenir à côté d'eux, à moins qu'ils ne ſe faſſent une atmoſphère d'ambre & de toute ſorte d'odeurs fortes? Les viandes qu'ils mangent en trop grande quantité, pourriſſent dans leur eſtomac qui n'eſt pas aſſez pourvû d'acides pour les digérer & les cuire: c'eſt ainſi qu'un général français encore exiſtant répandait une odeur ſi formidable, que les ennemis fuiaient devant elle plutôt que devant les armes du héros.

§. 12. Mais peut-être cherchera-t-on à juſtifier cette maniére de ſe nourrir ſi malſaine & ſi pernicieuſe. Une coutume, dira-t-on, contractée depuis la tendre jeuneſſe, forme, pour ainſi dire, un ſecond tempérament, enſorte, que des alimens forts & échauffants ne nuiſent pas tant à des perſonnes qui ont toujours ainſi vécu, qu'ils nuiraient à d'autres qui voudraient s'y accoutumer à un âge plus avancé. Je conviens, que l'habitude peut pour un certain tems éloigner le danger; mais enfin, c'eſt agir ſi fort contre la nature, que plus il y aura de tems qu'on ſe ſera nourri de la ſorte, plus on aura de ſuites funeſtes à craindre pour la ſanté. L'uſage immodéré des viandes & des liqueurs met l'inflammation dans les ſucs, les

corrompt & les empèche de circuler: il s'enſuit néceſſairement, que ceux qui en font leur nourriture & leur boiſſon ordinaire doivent ſe trouver en danger pour peu qu'une maladie les attaque. On eſt obligé de leur tirer beaucoup plus de ſang qu'à d'autres, & leur guériſon eſt beaucoup plus lente & plus difficile. La viande épaiſſit le ſang, & fait beaucoup plus de bile que quelqu'autre aliment que ce ſoit. C'eſt donc une injure qu'on fait aux médecins français, lorſqu'on les accuſe d'ordonner trop de ſaignées dans les fiévres chaudes, & trop de purgatifs dans les fiévres putrides. Il eſt vrai, cependant, qu'il y en a, parmi ces meſſieurs, qui pourraient être à cet égard un peu plus moderés dans des maladies de nerfs & dans d'autres cas; il y a des remédes plus ſimples & plus efficaces dont ils pourraient faire uſage, en preſcrivant en même tems à leurs malades un régime plus raiſonnable. Par la ſaignée ils atténuent bien pour quelque tems la maſſe du ſang, mais ils ne lui ôtent pas ce qu'il a d'inflammable & de putride, tandis que par chaque ſaignée ils affaibliſſent conſidérablement tous les nerfs, toutes les fibres, & fraient la route à l'hydropiſie, à l'éthiſie, aux conſomp-

tions, aux maladies de nerfs, & aux obſtructions dans les viſcères.

§. 13. Si malgré les cris de la nature les grands ne peuvent pas ſe réſoudre à nourrir leurs enfants juſqu'à l'âge de quatorze ans, de laitage, de jardinage, de fruits, de ris, d'orge, de gruau, que du moins, dans la ſaiſon où les vergers & la terre offrent des fruits murs, ſains, aigrelets, tels que ſont, pommes, poires, pêches, fraiſes, framboiſes, que du moins, dis-je, ils leur permettent d'en manger ſelon leur envie. Je ſuppoſe, qu'ils en mangent quelquefois trop, & qu'ils en aient pour quelques jours des vomiſſements ou la diarrhée, il eſt bien certain que ces incommodités ne les feront pas tant ſouffrir qu'elles font ſouffrir les grands, lorſqu'elles leur proviennent de la trop grande quantité de viandes & d'autres aliments dont ils ſe ſurchargent ſouvent l'eſtomac. Je dis plus, & je dis que ces vomiſſements & ces diarrhées ſont pour les enfants des effets ſalutaires cauſés par ces fruits. Par ce moyen leur eſtomac & leurs viſcères ſe déchargent d'une quantité de glaires inutiles, de bile ſurabondante, d'humeurs corrompues qui auraient pû s'épancher dans le ſang, & y cauſer des fièvres violentes & putrides.

des. La plûpart des enfants aiment les fruits aigrelets: il y en a même beaucoup qui les préfèrent à la viande & aux mets les mieux apprêtés; l'inftinct exerce fur eux fon pouvoir; & qui pourrait le détruire? Et chez les perfonnes faites, lorfqu'elles font attaquées d'une fièvre chaude ou putride, ne voions nous pas que tant que l'accès dure, elles ne foupirent qu'après ce qui eft frais & aigrelet, & qu'elles ont une entière répugnance pour la viande? Je vis, il y a trois ans, le Dauphin d'aujourd'hui diner avec fes frères: au deffert le cadet apperçut trois pêches fur une affiette: je lus fur fon vifage l'extrême envie qu'il eut d'en manger, mais comme elles n'avaient pas encore été préfentées au Dauphin il n'ofa y toucher. Plein d'impatience contre cette étiquette, il ne put s'empêcher de dire, *ferai-je donc toujours le dernier dans le Royaume?* Cette plainte était vive, mais l'envie de manger des pêches était fans doute plus vive encore, & je fus au défefpoir de n'ofer lui en préfenter plus qu'il n'y en avait. Je vis bien qu'il en eft de la table du Roi comme de celle de tous les grands. On regarde comme les mets les plus fains ceux qu'on aime par préférence, parce quils

flattent d'avantage le palais. Si par malheur il ſe trouve là un de ces médecins qui, ſoit par ignorance, ſoit qu'il ait lui même le palais gâté, ne ſait pas faire la différence d'un mets qui eſt ſain & de celui qui ne l'eſt point ; s'il ne donne là-deſſus aucune règle, bientôt le paradoxe le plus pernicieux paſſe en maxime de table, & l'on eſt dans la dangereuſe & fauſſe perſuaſion, que tout ce qu'on a mangé ne peut-être que très ſain, puiſque le médecin, bien loin de défendre aucun met, a lui même mangé de tous avec appetit. Voilà pourquoi, ſans doute, on penſe généralement en France que le maigre eſt malſain, qu'il échauffe, & qu'au contraire les bouillons gras rafraichiſſent. Il y a même des médecins accrédités qui ſont de cet avis, mais cette maxime n'eſt que de la médecine françaiſe. Si mes conſeils quoique dictés par la nature, n'ont pas le bonheur d'ètre goûtés, il faut néceſſairement avoir recours aux remèdes artificiels pour ne pas manquer le but que nous nous propoſons. De tous les remédes que je connais, il n'y en a pas que je croie plus ſûr & plus efficace que mon ſyrop de crême de tartre. Ce n'eſt autre choſe que de la crême de tartre préparée, peu-à-

peu fondue dans du jus de citron & adoucie par le ſucre. Cette préparation eſt un peu difficile, parceque ce n'eſt qu'avec peine qu'on parvient à fondre la crême de tartre, & qu'une fois fondue, elle ſe reforme bientôt en dépot. Ce remède ſi ſimple, s'il eſt bien préparé, fait en été une boiſſon très-rafraichiſſante & très-agréable, à en mettre ſeulement deux à trois cueillerées à caffé dans un verre d'eau. C'eſt un acide diſſolvant qui purge ſans qu'on s'en apperçoive, & il eſt d'un grand uſage dans toutes les fièvres chaudes, putrides & bilieuſes. Il délaye un ſang viſqueux & inflammatoire, le rafraichit, empêche efficacement les ſucs de ſe corrompre, adoucit la bile, & la fait paſſer inſenſiblement par les urines & par les ſelles avec les ordures qui ſe ſont ramaſſées dans l'eſtomac. Que de tems en tems on donne entre les repas un peu de ce ſyrop dans de l'eau aux enfants que l'on nourrit avec de la viande; même les perſonnes faites pourront par ce moyen ſe garantir des maladies dont nous avons parlé.

§. 14. Si le carême & les jours maigres qu'on ne regarde plus aujourd'hui que comme une vieille mode, ne procurait d'autre avantage à la France,

que celui d'obliger les grands de s'abſtenir à certains tems de l'année d'aliments échauffants, & de ſe nourrir de fruits & de jardinage apprêtés ſans art, ce ſerait déja un grand bien dont ils devraient être reconnaiſſants à l'égliſe, puiſqu'elle leur preſcrit un régime propre à leur conſerver la ſanté & à prolonger leurs jours. N'importe, qu'en établiſſant cette loi elle ait agi par principe de médecine ou de religion ; l'objet en eſt excellent, quelqu'en ait été le motif, & il ſerait à ſouhaiter beaucoup plus pour les riches que pour les pauvres que ce commandement s'obſervât. Ce ſerait un uſage que l'on devrait adopter dans tous les états de l'Europe de quelque religion qu'ils ſoient, ſans cependant en faire une loi qui obligeât à certains tems de l'année. Mais, on craint de ſe rendre ridicule aux yeux des perſonnes ſenſées, & d'être confondu avec une populace livrée à la ſuperſtition. Et bien, que l'on conſacre au moins quelques ſemaines d'un agréable printems au ſoin de ſa ſanté. A cette ſaiſon toutes les plantes ſe raniment & ſe renouvellent en ſe déchargeant des parties mortes que le froid a empêché de pouſſer, & qui ſont inutiles: les ſucs qu'un trop long repos a

engourdis, reprennent leur mobilité, & les fibres leur ressort. Qu'alors on prenne le matin à jeun une portion raisonnable de petit lait dans lequel on aura fait cuire de *la Berline*, du *cresson de fontaine*, de *l'oseille* & d'autres herbes qui ont la vertu de purifier le sang. Par-là on se rafraichira tout le corps, & l'on purifiera le sang de tout ce que la longueur de l'hyver lui a fait contracter de putride & d'inflammatoire. A la place du lait on pourra prendre quelque bonne eau minérale aigrelette, telle qu'est par exemple l'eau de Selz. Mais, il faut suivre avec cela le régime le plus exact. A diné, il faut manger moins de viande qu'on ne mange pour l'ordinaire, s'en passer tout-à-fait le soir, & ne prendre à soupé que du jardinage, des fruits en compotte, du ris, & d'autres aliments de cette espéce. Le poisson peut être permis, pourvû qu'il soit apprêté à la maniére des Hollandais, c'est-à-dire, cuit simplement à l'eau avec beaucoup de sel & du persil, ce qui est le plus sûr moien de lui faire perdre tout ce qu'il a de glaireux. Le poisson rôti ne nuira pas, pourvu qu'on l'assaisonne avec beaucoup de câpres bien hachées. Il ne faut boire que des vins légers & aigrelets tels que

ſont les vins vieux du Marquiſat du Rhin, de la Côte &c. &c. Ils ont une qualité que n'ont pas la plûpart des vins de France & d'Eſpagne, c'eſt d'empêcher par leur acreté réſolvante la corruption des ſucs. D'ailleurs ils ont auſſi la vertu de détruire la pierre ſoit dans la veſſie, ſoit dans les reins, tandis que la plûpart des vins de France contribuent à la former, comme dans bien des contrées de l'Allemagne, la bierre produit dans la veſſie de la bile.

§. 15. Les grands commettent dans l'éducation de leurs enfants une autre faute très-conſidérable & qui entraine de très-mauvaiſes ſuites. Juſqu'à ce que leurs enfants ſoient parvenus à un certain âge, ils ne veulent pas permettre qu'ils ſe donnent le mouvement convenable, & ils les affaibliſſent par trop de repos & d'inaction. Ils paſſent la plus grande partie de la journée, dans leur chambre, dans une application continuelle ſoit à l'étude, ſoit à des ouvrages de femmes; toûjours en préſence de leurs maîtres, de leurs maîtreſſes, à peine oſent-ils ſe remuer. Des préjugés de pédanterie, font follement imaginer, que ce ſerait une indécence que de laiſſer les enfants aller & venir, courir & ſauter en préſence de perſon-

nes raisonnables. Pendant l'été, à peine leur permet-on de se promener une ou deux fois la semaine quelques heures dans un jardin, si l'on se trouve à la campagne; ou dans une autre promenade, si l'on est à la ville. De grand matin il faut éviter avec soin la rosée; pendant le jour, les grandes chaleurs; sur le soir, encore la rosée, & surtout l'air de la nuit: on craint aussi, qu'ils ne s'échauffent trop & ne se fatiguent en marchant. On les traine dans une voiture bien douce jusqu'à l'endroit de la promenade; là, on se met sur le premier banc qui se présente, & tout le divertissement de la promenade consiste à voir passer le monde. Après ce petit changement d'air, on se remet en voiture, & l'on revient à la maison. Une fille est-elle bientôt d'âge à être instruite, on la met pour quelques années au couvent où elle doit aprendre la religion, la musique, & les ouvrages de femmes. Là elle doit, comme une sainte, renoncer tout-à-coup au monde & à ses faux appas: mais bientôt elle sortira du lieu saint; ses desirs tenus longtems dans la contrainte éclateront avec plus de feu : dès qu'elle connaitra ses appas & les agréments de la vie, elle voudra en jouir dans toute leur étendue.

Un exercice moderé eſt auſſi néceſſaire pour rendre la ſanté ſolide & durable, que le ſont le repos & le ſommeil: ils contribuent beaucoup, l'un & l'autre, à augmenter les forces de notre corps. Le mouvement procure la tranſpiration par laquelle notre corps ſe débaraſſe des humeurs qui lui ſont ſuperflues, & les parties ſolides en ſe raprochant les unes des autres, ſe raferniſſent davantage. Le mouvement procure fort aiſément la ſécrétion des ſucs inutiles d'avec ceux qui ſont néceſſaires; il entretient les ſucs nourriciers dans l'abondance convenable, & produit la quantité d'eſprits, vitaux néceſſaires pour la conſervation de la machine. A quoi nous ſervirait cette immenſe quantité de muſcles qui entrent dans la ſtructure de notre corps, s'ils n'étaient des inſtruments propres à nous faire prendre toute ſorte de mouvements? Les uns font leurs fonctions ſans attendre que nous les réclamions, ſans même, que nous y prenions la moindre part: tels ſont les muſcles du cœur. Que cette diſpoſition nous eſt avantageuſe? Le plus grand nombre des hommes, occupés d'affaires ſérieuſes pourraient oublier, quand ce ne ſerait que pour un inſtant de remplir cette

fonction reservée au cœur, c'est-à-dire, de faire circuler réguliérement le sang dans toutes les parties du corps, une mort subite serait la suite inévitable de ce moment de distraction. Si c'était à nous à régler le mouvement de nos muscles, qui oserait se livrer au sommeil, à cette situation qui est une véritable image de la mort, & où il ne nous reste pas même la connaissance de notre existence? Bénissons la providence, louons sa bonté & sa sagesse. Elle s'est reservée le soin de conduire elle même ce que nous aurions trop de peine à diriger; elle ne nous a confié que ce qui peut nous flatter, charmer nos ennuis, & nous conduire surement au port par un monde qui est pour nous un passage rempli d'écueils. Qu'on jette un moment les yeux sur les enfants des paysans, sur ces enfants sortis de parents, dont les soucis, les inquiétudes & la disette n'ont point corrompu le sang & alteré le tempérамment. Quel coloris ne brille pas sur ces visages? quelle vigueur dans tous leurs membres? avec quelle agilité ne courent ils pas déja, tandis que les enfants de nos grands peuvent à peine se tenir? avec quelle facilité ne poussent ils pas les dents? & combien plus ai-

ſément ne ſupportent-ils pas les maladies de l'enfance ? Il eſt vrai, que ces enfants reçoivent déja dans le ventre de leurs mères plus de force & de vie que les autres, & que leur éducation rude & groſſière contribue beaucoup à cette vigoureuſe conſtitution, mais il n'eſt pas moins vrai, qu'ils la doivent tout autant au mouvement continuel qu'ils ſe donnent. Un membre dont on ſe ſert plus fréquemment devient plus fort & plus vigoureux qu'un autre dont on ne ſert pas ſi ſouvent; pourquoi donc un corps entier n'acquerrait-il pas auſſi plus de forces & de vigueur que le corps délicat d'un enfant gâté, qui n'apprend que dans les livres l'uſage que la nature nous preſcrit de faire de nos membres ?

§. 16. Il ſemble que la nature ait ſurtout preſcrit aux enfants de ſe donner beaucoup de mouvement; on remarque en eux un inſtinct décidé qui les porte ſans ceſſe à ſe mouvoir. Déja dans le berceau, incapables de ſe tenir ſur leurs jambes, quel plaiſir ne montrent ils pas lorſqu'on les dénoue, & qu'on donne la liberté à leurs petits membres? Un peu plus avancés en âge, lorſqu'ils peuvent marcher, ils montrent un penchant plus fort encore pour le

mouvement. Toutes les heures de la journée, excepté celles des repas & du ſommeil ils les employent à courir, à ſauter, ſi on ne les en empêche, & ils témoignent aſſez ſenſiblement combien ils préfèrent cet exercice continuel de leurs membres au repos & à l'inaction dans laquelle on les tient malgré eux. Par le mouvement ils donnent à leurs ſucs nourriciers la circulation qui leur convient, & ſe procurent ces avantages dont nous avons parlé: avantages, qui ſont vraiement pour l'homme, la ſource d'une ſanté durable.

L'homme eſt-il enfin parvenu à cet âge, où ſon accroiſſement eſt parvenu à ſon terme, & qu'il ne fait plus que groſſir, il perd inſenſiblement tout le plaiſir qu'il avoit à courir; il commence à compter ſes pas, de peur de paraitre jeune homme, & contracte une gravité qu'on appelle virile. Peut-être n'eſt-ce pas tout-à-fait ſa faute, s'il ne peut plus ſe remuer que lourdement; ſon eſtomac trop ſurchargé d'alimens, qu'il ne peut digérer lui donne peut-être malgré lui cette lourde peſanteur. S'il était un peu plus ſobre, s'il ne ſe laiſſait pas aller au torrent de la mode & des mauvais exemples, ſon âge lui permettrait de marcher encore au moins pendant dix ans,

deux fois plus vite qu'il ne fait, & il ajouterait dix années de plus à la durée de sa vie. Enfin, c'est lui seul qu'il doit accuser, si dans un âge qu'on peut appeller le bon âge, il a déja entierement perdu le gout pour le mouvement; s'il n'a pas mis à profit ce tems heureux de la jeunesse, où en se donnant un mouvement convenable, il aurait pu augmenter ses forces, ou du moins les conserver dans le degré où elles étaient alors. Courir tous les jours pendant quelques heures, sauter, danser, c'est l'exercice qui convient aux enfants; monter souvent à cheval, la chasse & tous les autres exercices du corps sont salutaires depuis vingt-cinq jusqu'à soixante ans, pourvu qu'ils soient moderés, qu'on ne s'échauffe pas trop & qu'on ne les prenne pas d'abord après les repas. Aller en voiture à jeun, se promener souvent dans des lieux qui sont secs & tempérés. C'est ce qui procure souvent aux vieillards une santé passable jusqu'à l'âge le plus avancé.

§. 17. On ne pourra mieux se convaincre des suites funestes que traine après elle la vie trop sédentaire, qu'en jettant les yeux sur les personnes livrées à ce genre de vie. Où trouve-t-on plus d'hypocondriaques, & de

valétudinaires que parmi ces perſonnes de cabinet, ces ſavans, ces politiques, qui, immobiles comme des colones ſont continuellement appliqués aux ſciences ou aux affaires? Combien de fois ne ſe plaignent-ils pas de maux de tête, d'étourdiſſemens, d'anxiétés, de battements de cœur, de dégout pour le manger, de gonflements, de tenſions dans la tête, d'accablement d'eſprit, d'obſtructions, d'abbatement dans tous les membres. Et ce beau ſexe qu'une barbare coutume condamne ſouvent malgré lui à vivre dans de triſtes & ſombres couvents; Voiez ces triſtes victimes qui paſſent leurs plus beaux jours dans des tombeaux, accablées d'ennui, plongées continuellement dans de triſtes & noires réflexions; obligées de troubler l'ordre de la nature, d'accélerer leur trépas, & de priver la ſociété pour laquelle elles ſont nées d'un bien que rien ne pourra lui rendre. Voiez ces beaux viſages où brillaient autrefois les graces de la jeuneſſe & le coloris le plus vif & le plus vermeil, actuellement blêmes, livides & couverts, pour ainſi dire, des ombres de la mort. Où trouve-t-on plus fréquemment les maux de mère, les pales couleurs, la jauniſſe, les évacuations périodiques mal-réglées, des

affoibliſſements totals à la fleur de l'âge? Funeſtes effets d'une vie trop ſédentaire qu'on n'a pas ſoin de partager par un mouvement raiſonnable; effets encore d'une imagination ſale & échauffée qui porte à un honteux onaniſme dont je me propoſe de faire voir en détail les ſuites fâcheuſes. Plus on accoutumera de bonne heure les enfants à prendre le mouvement que la nature preſcrit, plûtôt auſſi ils ſeront robuſtes, & affermiront leur ſanté. Si l'on permet au contraire qu'ils ſe livrent au repos & à l'inaction dans leur jeuneſſe, ils ſeront toute leur vie lourds & pareſſeux. Déja à la fleur de leur âge ils voudront être continuellement en repos, & craindront de ſe donner le moindre mouvement; s'ils s'en donnent, leurs membres trop faibles pour le ſupporter, en ſouffriront; & c'eſt là un moyen infaillible de devenir de jour en jour plus faible encore, & de ne jouir pendant leur vie qui ſera courte, que d'une ſanté chancelante.

§. 18. Notre demoiſelle a-t-elle puiſé dans ſon couvent la connaiſſance de Dieu, celle de la religion, & ſurtout la ſcience de paraître dans le monde avec ce qu'on appelle bonnes maniéres, elle revient dans le ſein de ſa fa-

mille; Là une mère ſavante dans toutes les branches de la vie de cour, lui donne encore pendant quelques tems des leçons ſur les uſages, les étiquettes, les tons, les fines maniéres de la cour où bientôt elle doit briller. C'eſt à cette époque qu'elle commence ſa ſeconde vie, & quelque tems avant le jeune homme pareillement deſtiné pour la cour où nous le verrons bientôt. Ce ſerait une vie charmante que la vie de cour, ſi les ſuites en étaient auſſi riantes que les commencements, ou, ſi du moins elle était de durée. Que d'admirables nouveautés ne découvre pas tout d'un coup une perſonne qui y entre? quel enchainement de plaiſirs, de délices, d'eſpérances flatteuſes & preſque certaines, d'être dans peu au faîte des honneurs & au comble de la fortune? Il faut avoir vû un opera de Paris bien exécuté, pour pouvoir ſe faire une idée du raviſſant ſpectacle que la cour offre à l'œil enchanté. Mais cette ſcène ſi nouvelle, ſi frapante, ne parait pour notre demoiſelle avec tout ſon éclat, qu'au moment qu'elle ſe marie. Alors ſa maiſon devient le théâtre des graces, des petits maîtres & des beaux eſprits. Ils s'empreſſent à l'envi à lui faire la cour & à mériter ſes attentions;

ils épuiſent leur imagination à lui offrir des plaiſirs toûjours nouveaux. Elle trace le plan de ſa journée ſur le modèle de la cour & du grand monde. Elle ſe lève vers midi, déjeune de quelques taſſes de chocolat ou d'un caffé bien chargé, puis elle ſe met à ſa toilette. Elle y employe pluſieurs heures ſans s'en apercevoir, tant ſa vanité prend de plaiſirs à ſe parer. La parure fait une des plus chères occupations des femmes. D'ailleurs il s'y trouve pour l'ordinaire un petit Abbé familiariſé avec le théatre & les brochures, ou des aimables cavaliers, grands connaiſſeurs du dernier goût de la cour & de Paris, qui ſavent mieux que les femmes les plus habiles lui arranger les boucles à l'air de ſon viſage; lui dire quelle eſt la robe du jour, combien il faut mettre de fard pour que le viſage nuance bien avec la robe; car, ce n'eſt pas un petit art que celui de ſavoir mettre du rouge ſelon que l'exige l'habit qu'on veut mettre. Dès que madame eſt habillée, elle ſe met à table. Le diné eſt toûjours compoſé des mets les plus exquis & les plus recherchés. On commence par une ſoupe dont l'odeur délicieuſe vous ſéduit & vous entraine à en manger. Elle eſt faite d'un bouillon ſucculent dans

lequel on a fait cuire des herbes potagères de toute espèce; choux, petits oignons blancs, carottes, navets, oseille, persil, marjolaine. Au moment qu'on veut la servir, il faut lui donner du goût, & pour cet effet, on y mêle un jus qu'on a extrait de viandes de porc, de perdrix, de poules & de quantité d'autres viandes fort échaufantes, & si substantielles, qu'un homme n'en aurait besoin que de quelques onces par jour pour se bien nourrir & conserver ses forces. La soupe est toûjours accompagnée de quantité d'autres mets, par exemple, de volailles cuites au jus, de ragouts dont tout le mérite consiste à être bien épicés; d'un bouilli & d'une assiette de légumes, & voilà ce qu'on appelle le premier service. Je ne parle pas d'un nombre d'autres assiettes qui ne sont là que pour figurer, & auxquelles on touche rarement. Le second & le troisiéme service, car chaque repas est de quatre services, le second & le troisiéme regorgent de viandes blanches rôties, de salades, de crèmes, de jardinages, de volailles frites, de jambons, de pâtés frais, de poissons & d'une infinité d'autres mets qui nourrissent beaucoup pour la plûpart, & sont fort échauffants. Le dessert qui vient

après, n'eſt compoſé que de fritures ; de ſucreries, de confitures ſeches, de gelées, de marmolades, de fromages, de fruits & de beaucoup d'aſſiettes figurantes. Au commencement du repas on boit ordinairement d'un vin rouge du pays dans lequel on met de l'eau ; mais à la fin on boit par razades le Bourgogne, le Champagne & d'autres vins étrangers qui ſont preſque toûjours falſifiés, faits avec du ſucre & de l'eſprit de vin, comme on les fait en Allemagne. Il eſt vrai que pour le vin les grands en France ſont plus ſobres que les Suiſſes qui boivent leur vin pur, au lieu que ceux-là le mêlent avec de l'eau ; mais, ſi l'on conſidère, que la plûpart des vins de France ſont beaucoup plus ſpiritueux & plus forts que ceux de la Suiſſe, on trouvera, que le Français avec ſa prétendue ſobrieté boit au moins tout autant de vin qu'un Suiſſe. Si on y ajoute les liqueurs, que le Français prend copieuſement à la fin de chaque repas, il eſt ſûr, qu'un Français prend trois fois plus de breuvages échauffants que n'en prend un Suiſſe, qui ne croit pas qu'un repas, quelqu'excellent, quelque copieux qu'il ſoit, eſt imparfait ſi on ne le finit par boire des razades de liqueurs. L'on eſt dans la per-

ſuaſion en France, que les liqueurs ſont ſaines & qu'elles aident à la digeſtion, tandis qu'elles ſont preſque toutes un véritable poiſon, & qu'au lieu de faciliter la digeſtion, elles l'empêchent de ſe faire. La raiſon en eſt fort ſimple. Elles épaiſſiſſent les alimens dans l'eſtomac dont elles diminuent la ſenſibilité; elles échauffent ſubitement le ſang, & mettent les eſprits vitaux dans un mouvement irrégulier. Je dis plus, les liqueurs, lorſqu'on en boit trop, endurciſſent les thymus dans le bas ventre de façon à ne pouvoir plus former aucun ſuc nourricier. Delà vient enfin un apauvriſſement général de toute la machine. Ne remarque-t-on pas cet effet chez les peuples du Nord de l'Europe qui boivent beaucoup d'eau de vie de ſeigle? Déja à la fleur de leur âge ils ont l'air vieux & épuiſé, & la couleur plombée de leur viſage, n'eſt rien moins que naturelle. Au reſte, qu'on ne s'imagine pas qu'en France les hommes ſeuls boivent des liqueurs, les femmes mêmes ſont de la partie, & leur tiennent ſouvent tête, ſurtout quand il s'agit d'animer la converſation, & de mettre du ſel & de l'eſprit dans leurs propos. Je n'en ſuis pas ſurpris; la plûpart des liqueurs, celles de France com-

me celles d'Italie ont quelque chofe de fi agréable, de fi flatteur pour le palais, quelque chofe qui rappelle fi délicieufement fon buveur, qu'une perfonne qui y eft une fois accoutumée, ne pourra pas y renoncer fans fe faire beaucoup de violence.

§. 19. Auffitôt que l'on a diné l'on paffe dans un autre apartement pour y prendre le caffé, toûjours, dit-on, afin de faciliter la digeftion. Ce caffé eft communément fi chargé, fi fort bouilli, qu'il eft d'une force extrême, & qu'il n'échauffe pas moins le fang, que les liqueurs qui l'ont précédé. Dans prefque toutes les grandes maifons on ne prend prefque que du caffé des Iles: il eft auffi fort & d'un goût auffi agréable que le Moka, qui malgré fa qualité anodine eft très pernicieux aux nerfs. Après cela vient la partie. On joue jufqu'à dix heures du foir, ou bien l'on va au fpectacle ou en fociété ou l'on paffe également fon tems à jouer jufqu'à dix ou onze heures. On fert le foupé pour l'ordinaire auffi copieux, auffi brillant, auffi recherché que le diné, que la plûpart des conviés ont à peine digeré à demi: on fait honneur au caffé, aux vins étrangers, aux liqueurs, comme au diné. On quitte

une table pour se remettre à une autre: la partie recommence, & l'on joue souvent jusqu'à deux, même jusqu'à quatre heures du matin, & les jeux sont quelque fois si intéressés qu'ils inquietent & occupent au lieu d'amuser. On a beau dire, les grands ressemblent en ceci au peuple; personne n'a du plaisir à perdre son argent. De ceux qui ont perdu, y en a-t-il un seul qui quitte la table sans être piqué, quoiqu'il fasse pour se contraindre & faire paraitre sur son visage une sérénité que le cœur dément? Perd-on de grosses sommes, on est en proie aux regrets, & on se reproche amèrement d'avoir perdu tant d'argent & de s'être si peu amusé. Ne joue-t-on que pour se divertir, on se dépite contre les caprices du hazard & contre les fautes qu'on a faites. Perdre son argent, cela est contraire à nos désirs qui dans le petit comme dans le grand ne roulent que sur le bien & le bonheur: jouer sans gagner, faire des fautes en jouant, cela choque notre amour propre. Je ne fais ces réflexions en passant, que pour faire voir, comment des choses qui nous paraissent trés-indifférentes en elles mêmes excitent souvent en nous des passions très-funestes qui tourmentent l'esprit

& influent beaucoup ſur la ſanté du corps.

§. 20. Enfin, déja le ſoleil commence à paraitre ſur l'horizon, lorſqu'on ſe couche. Mais ce n'eſt pas à dire pour cela, qu'on goûte déja les douceurs du ſommeil; & comment pourrait il venir ſi-tôt à des gens qui mènent une vie ſi déréglée? Et que font ils donc, s'ils ne dorment point? Ils s'abandonnent aux penchants de leur nature enflammée, ils ſe livrent aux illuſions de leur bouillante imagination, ils ſe rapellent les plaiſirs qu'ils ont goûtés, & ſe repaiſſent d'avance de ceux que leur promet un lendemain plus délicieux encore que le jour qui vient de fuir. Enfin, exténués, n'en pouvant plus, un ſommeil peſant, ou plutôt une épaiſſe léthargie s'en empare. D'autres s'occupent à rouler dans leur tète des projets d'ambition; il faut augmenter ſes richeſſes, emporter cette charge, cet emploi ſur un concurrent, ètre revètu de cette dignité, s'attirer du crédit & de la conſidération. La plûpart, tant hommes que femmes conſacrent à Venus ce tems ſi propre à en recueillir les faveurs. La nuit eſt favorable aux plaiſirs de l'amour; le profond ſilence, dans lequel la nature eſt

plongée, est propre au recueillement; On rassemble aisément les idées enchanteresses de la volupté; l'imagination s'enflamme sans peine, les passions exercent leur empire sans obstacle, les sucs sont en mouvement, & toutes les fibres sont dans une tension convulsive. Cette situation ressemble parfaitement à une fièvre chaude dont elle a tous les symptômes. Le matin les chaleurs, les maux de tête, la soif, les anxietés, le transport diminuent considérablement; mais aussitôt après le diné la fièvre revient, elle redouble par degrés jusques vers minuit, & alors l'accès est à son plus haut période.

§. 21. Voilà comme vivent à-peu-près tous les grands de la cour & du monde, hommes & femmes. Ils continuent ce train de vie jusqu'à la fin de leurs jours, à moins qu'une maladie ne les oblige malgré eux à y renoncer. Mais le jeune homme va encore plus loin lorsqu'il est une fois abandonné à lui même, c'est-à-dire lorsqu'il commence à atteindre l'âge viril. Le monde qu'il ne connaissait pas, s'offre tout à coup à lui avec tout ce qu'il a de séduisant, & c'est précisément par ce qu'il ne le connoit pas, qu'il est incapable de discerner le vrai d'avec ce qui n'est

qu'apparent, & de peſer les avantages qu'il en peut tirer, & les dangers qui l'environnent. Ses penchants ſont violents, & ſa raiſon trop foible, trop peu cultivée pour leur ſervir de digue. Il ſe laiſſe entrainer au torrent de la mode & des exemples. Il prend pour modèles de ſa conduite les perſonnes qu'il fréquente. Guides perfides, guides dangereux, puiſque leur éducation a été auſſi mauvaiſe que la ſienne, ſi elle ne l'a pas été plus encore. Ici l'œil d'une mère attentive juſqu'alors à ſes démarches, ceſſe de veiller ſur lui: le père croit que ſon fils eſt un Caton, & l'abandonne à ſa propre expérience: le gouverneur quitte ſon air ſévère, & ſe déporte de ſon autorité; il n'eſt plus que l'ami, le confident de ſon élève; il ne penſe plus qu'à recueillir les fruits du zèle, de la prudence avec laquelle il l'a conduit, & des ſages conſeils par leſquels il lui a formé le cœur, & en a fait un homme capable de ſervir la patrie. Mais parmi les gouverneurs n'y a-t-il pas auſſi de ces ames vénales, de ces ames baſſes, qui pouſſent l'amitié juſqu'à une pernicieuſe flatterie, à une honteuſe diſſimulation, qui n'aiant en vue que leur intérêt perſonnel, approuvent le jeune homme dans ſes extravagan-

vagances, & font paſſer pour tour de jeuneſſe les excès les plus groſſiers? Notre jeune homme ſe choiſit d'abord pour compagnons des perſonnes à-peu près de ſon âge, en qui il remarque le même feu, la même vivacité, les mêmes inclinations. Il renonce tout-à-coup à la vie ſédentaire & apliquée qui était le fond de ſa premiére éducation: il aprend à monter à cheval, à faire des armes, à danſer; il ſe livre avec fureur au plaiſir de la chaſſe & prend des exercices violents & auſſi peu proportionnés à ſes forces que le lait d'une nourrice âgée l'eſt à l'eſtomac d'un enfant qui vient de naître. Enfin il prend le parti de l'épée, ou il ſe voue au cabinet, ou bien il étudie le bel art de faire ſa cour aux Dames; art qui eſt preſque toûjours le chemin le plus ſûr de parvenir aux dignités, à la fortune & aux honneurs. Mais cet art eſt auſſi dangereux qu'il eſt agréable pour ceux qui le pratiquent, & rarement celui qui s'y livre pourra-t-il ſe promettre un âge un peu avancé: il vieillira dans ſa jeuneſſe. Obligé de faire des efforts continuels de corps & d'eſprit, bientôt l'un & l'autre s'affaibliſſent. Sa préſence devient néceſſaire à tous les grands repas, il faut qu'il paſſe des nuits à jouer, à danſer,

à chanter & à faire des contes amusants. En amour il doit être toûjours un athlète jeune & vigoureux. C'est demander à la nature au-delà de ses forces, & celui qui la met à cette épreuve doit prendre son parti, & se résoudre à vivre tout au plus jusqu'à l'âge de quarante ans, se résigner pour lors à la mort; ou s'attendre à passer tout au plus quelques années au-delà dans la langueur & l'accablement. Les nerfs & les fibres étant dans une tension trop forte & trop continuelle, perdront bientôt leur ressort, le sang s'épuisera d'esprits vitaux, & jeune encore, notre cavalier sera dans la décrépitude. Combien ne voit-on pas de ces grands de l'un & de l'autre sexe, qui à l'âge où d'autres jouissent de la santé la plus parfaite, n'ont que ce qu'on appelle une petite santé? Ils sont souvent si épuisés, si faibles, qu'ils sont condamnés à garder le lit, & ne peuvent plus prendre qu'une nourriture artificielle. Le grand, je dirai plutôt l'heureux TRONCHIN, ne leur permet que le blanc d'œuf qui est attaché à l'intérieur de la coque; mais Mr. VAN SWIETEN, ce vrai savant a trouvé le secret de leur rendre leurs forces par des remèdes simples puisés dans la nature. Dites-moi, je vous

prie, ces gens ne ſont ils pas des preuves vivantes que l'art de faire ſa cour, cet art pratiqué ſi généralement & avec tant d'étendue eſt un art pernicieux, un art deſtructeur de l'homme? On croira, peut-être, que les hommes ſeuls le pratiquent, mais on ſe trompe; le beau ſexe s'y livre tout autant, & il ſe trouve des femmes qui le pouſſent plus loin que les hommes même. La plûpart des hommes ſont exceſſifs dans leurs déſirs, mais une femme ambitieuſe, une femme qui s'eſt mis une fois dans la tête de parvenir aux honneurs, de ſe faire du crédit, de devenir puiſſante à la cour, ne connait plus de bornes: plus elle ſait qu'elle a d'attraits, plus elle ſe ſent d'eſprit, & plus elle veut étendre ſon empire: plus elle eſt riche & conſidérée, plus elle veut s'élever. Elle a le genre nerveux plus flexible que ne l'ont les hommes, les paſſions plus vives, l'imagination plus ardente; ſera-t-on étonné après cela, que les dames de la cour n'arrivent que fort rarement au bon âge, & qu'elles ont toutes une petite ſanté?

§. 22. La politique à laquelle preſque tous les grands de la cour ſe livrent déja à la fleur de leur âge, eſt un auſſi dangereux écueil pour leur ſanté, que

leur façon de vivre. Ils doivent posséder l'art de plaire à chacun, & le mettre à tout moment en pratique. Que de combinaisons à faire là dessus ? Au milieu des précipices qui les environnent de toutes parts, & où le moindre vent contraire peut les précipiter, quelle prévoiance pour se garantir de la chûte? que d'inquiétudes les tourmentent sans cesse ? quel enchaînement de plaisirs passagers, & de chagrins permanents, de faveurs & de disgraces, de craintes & d'espérances ? Leur a-t-on confié un emploi, il faut qu'ils paraissent sur ce grand théatre avec une apparence d'érudition & de capacité, afin de justifier aux yeux du public le choix qu'on a fait de leurs personnes, & lui montrer, que ce n'est ni à la faveur, ni au hazard, mais à leur mérite qu'ils doivent la confiance du Roi leur maître. Ils ne peuvent donc se dispenser de s'apliquer à acquerir certaines connaissances: & quel tems donneront ils à l'étude? celui, sans doute, qu'ils devraient donner au sommeil & au repos qui leur seraient si nécessaires pour recouvrer les forces que leur genre de vie leur fait perdre. Mais ce qui est plus pénible encore pour ces politiques, c'est la violence continuelle qu'ils sont obligés de se faire pour conserver toujours

un viſage ſerein, tandis que le cœur eſt en proie aux plus violentes agitations. Leurs paſſions qui ſont toujours plus vives que celles des autres hommes, doivent etre couvertes d'un voile impénétrable, aux yeux des courtiſans ruſés qui en apercevraient bientôt les traces les plus imperceptibles, & ſauraient s'en prévaloir. Lorſqu'ils ont des concurrens pour un emploi, pour une dignité qu'ils briguent, ils doivent ſuporter d'un air riant les injuſtices les plus criantes; fermer la bouche & être la douceur même, tandis qu'on les déchire par les calomnies les plus atroces; être fermes & inébranlables quand on leur fait les dernieres violences; en un mot, ils doivent opoſer aux revers les plus fâcheux & les plus inattendus, aux traits les plus noirs de l'envie toutes les perfections évangeliques, pendant que leur cœur n'eſt pas plus formé ſur ce grand modèle que le cœur de ceux qui les perſécutent. Voilà préciſément ce que la plupart de ces politiques trouvent de plus affreux & de plus pénible dans leur état. En effet, eſt il poſſible d'étouffer avec violence tous ſes penchants, de réprimer tous les mouvements de ſon cœur, ſans que toute la machine en ſouffre? De toutes les paſſions, il n'en eſt point,

ſans contredit, qui dérangent plus ſubitement la ſanté, & abrègent plus nos jours, que les chagrins & la colère. C'eſt le venin ſubtil de la vipere qui ſe gliſſe dans le ſang, par la playe qu'elle s'eſt faite elle-même, & qui corrompt tous les ſucs. Le véritable bonheur, la ſource de la ſanté & de la vie, fuit le ſéjour de la cour. On n'y connait pas les douceurs de l'amitié, la tranquilité de l'eſprit, la modération dans les déſirs, en un mot, la vie ſage & réglée qui ſeule peut conſerver la ſanté à un homme, & le conduire ſans maladies, ſans douleurs aux portes du trépas après avoir paſſé des jours ſereins & agréables. Je ſupoſe que des combats réiterés aient rendu un de ces politiques aguerri, & qu'il remporte quelques victoires ſur ſes paſſions; je veux qu'il ſoit parvenu à ſe faire dans toutes les circonſtances un dehors calme, compoſé, uniforme, enſorte que l'on croirait que les plus grands évenements ne l'atteignent plus, que ſon cœur eſt inſenſible aux revers, ſon ame inébranlable par les coups les plus violents, & ſon corps plus dur que le bronze; cependant, ne ſe préſente-t-il pas quelquefois des cas imprévus qui le portent malgré lui, & ſubitement à la colère ou le jettent dans une extrê-

me affliction? Les Français ont presque tous les fibres fort tendues, & le genre nerveux fort flexible. Ils sont aussi d'un tempéramment fort sanguin; la moindre passion, la moindre agitation doit donc leur être fort pernicieuse. Plus ils sont naturellement portés à la gaieté, plus aussi ils sont aisés à émouvoir & à recevoir les impressions les plus fortes & les plus subites. S'ils ne sont pas tout à fait aussi vifs que les Italiens, ils le sont beaucoup plus que les Hollandais & les Allemands. Ces derniers se nourrissent d'aliments gras, épais, difficiles à digérer qui leur rendent le sang visqueux: ils ne peuvent donc pas avoir le tempéramment aussi vif & les fibres nerveuses aussi irritables que les Français, qui se nourrissent de mets épicés & âcres.

§. 23. La colère, le chagrin, la fraieur, la tristesse, la crainte portent des coups aussi funestes à notre santé, surtout, si nous sommes souvent en proie à ces passions, que ceux que ressentent les grands par la vie déreglée qu'ils mènent. La preuve en est aisée & convaincante. La colère, ainsi qu'un chagrin violent, agit avec force sur les vaisseaux biliaires, chasse la bile dans les entrailles, ensuite dans l'estomac où elle cause tantôt des crampes très douloureuses, des coliques,

tantôt des vomiſſements, & de fortes diarrhées, à moins qu'elle ne rencontre aſſez d'acides pour l'adoucir & la changer. Si elle s'épanche dans le ſang, elle produit chez les uns la jauniſſe, chez les autres une fievre bilieuſe. Le moyen le plus efficace & le plus prompt de guérir de ces maladies, c'eſt d'uſer pendant un certain tems du ſyrop de crême de tartre dont nous avons parlé, (§. 13) d'une limonade aigrelette & d'un breuvage fait avec des tamarindes. Ces mêmes paſſions occaſionnent quelquefois un étranglement ſi fort dans le conduit de la bile, en agiſſant ſur les nerfs qui l'environnent de toutes parts, que la bile ne pouvant plus ſe jetter dans les inteſtins, s'épaiſſit dans le foie, & y occaſionne ſouvent des obſtructions & des férosités qu'il eſt impoſſible de diſſoudre, funeſtes effets dont j'ai fait plus d'une fois la triſte expérience. Mais c'eſt aux grands de la cour & du monde ſurtout, que la colère eſt pernicieuſe, puiſqu'ils ont toujours un grand dépôt de bile formé par la grande quantité de viande dont ils ſe nourriſſent. Ce n'eſt pas ſeulement les vaiſſeaux biliaires que la colère attaque avec tant de violence; elle agit avec autant de force ſur les vaiſſeaux du cerveau: elle y occaſionne

ſouvent une ſi forte tenſion, que le ſang qui s'y eſt élancé avec trop de précipitation, les fait crever, s'extravaſe, & cauſe des apoplexies mortelles. D'autrefois il en réſulte des paralyſies ou des tremblements dont on ne peut plus les guérir. Une grande frayeur fait à peu-près le même effet, avec cette différence, cependant, qu'elle ne met pas la bile ſi fort en mouvement. Les inquiétudes & la triſteſſe empêchent les eſprits vitaux de ſe porter aſſez abondamment vers l'eſtomac & la poitrine, & rallentiſſent la circulation du ſang dans toutes les parties du corps. De là des dégouts ſubits pour le manger, des laſſitudes dans tous les membres, des battemens de cœur, des anxietés, parce que le cœur n'envoie pas le ſang avec aſſez de viteſſe dans les poumons. Ces agitations de l'ame, ſi elles ſont fréquentes, ont les ſuites les plus funeſtes, l'hypocondrie, la conſomption, des obſtructions dans les parties glanduleuſes qui dégénerent enfin en tumeurs ſcirreuſes & ſouvent en cancer même. Chez d'autres ce ſont des maladies de la peau preſqu'incurables, des dartres ſurtout, dont nous parlerons dans la ſuite. La joie lorſqu'elle eſt moderée, fait ſe même effet ſur le corps de l'homme, que

l'uſage moderé d'un bon vin vieux ; elle le fortifie, & y entretient les ſucs dans un mouvement régulier. Si elle eſt exceſſive, elle met le ſang dans une trop grande agitation, les vaiſſeaux ſe tendent trop ; ſi bien que lorſque la joie ceſſe, ils ſe relachent & perdent tout leur reſſort. Voilà pourquoi les perſonnes les plus gaies tombent ſouvent dans une noire mélancolie, dans une ſombre triſteſſe ſans pouvoir en donner aucune raiſon. La joie exceſſive a cauſé quelquefois des apoplexies mortelles, tout comme une grande colère. Perſonne n'eſt en droit de revoquer ces faits en doute, l'expérience les rend certains, & il eſt d'autant moins néceſſaire de faire l'analyſe du corps & de la nature humaine pour les démontrer, qu'il n'y a perſonne qui ne puiſſe en faire l'épreuve, & ſur lui même & ſur les autres. Les Grands de la cour & du monde ſont, plus que perſonne, ſujets à ces violentes agitations de l'ame. Heureux celui qui ne les connait point, qui exemt de grands deſirs n'aſpire point à de vains honneurs, aux faux biens du monde ! il ſait ſe tenir dans les bornes de l'état où la providence l'a mis, il pratique paiſiblement la vertu, il remplit avec exactitude les devoirs de ſa

vocation, & il trouve le vrai bonheur. Il eſt inutile de parler ici des Grands qui ſont au ſervice; ils mènent à peu près la même vie que ceux qui ſuivent la cour. Il n'en eſt pas de même de ces guerriers ſubalternes, qui dans une activité continuelle depuis leur tendre jeuneſſe, brulent du noble déſir de ſe rendre utiles à leur Roi, à leur patrie, & ne veulent devoir leur avancement qu'a leur mérite. Ce ſont là les vrais guerriers; en remportant des victoires continuelles ſur l'oiſiveté & la moleſſe, ils acquièrent la ſanté & les forces, & ſe mettent en état de décider du ſort des batailles.

§. 24. Il eſt d'autres excès encore, d'autres plaiſirs à la cour & dans le grand monde, par leſquels les jeunes gens abrégent la moitié de leur vie, & ſe précipitent de propos déliberé dans le tombeau. Ce ſont les intrigues amoureuſes, les ſoupés fins, les petites parties nocturnes. Le courtiſan, le riche qui peuvent acheter le plaiſir à prix d'argent, ne manquent point d'occaſion de pouvoir s'y livrer, ſurtout dans les grandes villes, où elles préviennent leurs déſirs, & viennent s'offrir d'elles mêmes. Tels ſont entr'autres les ſpectacles, qui ſont à mon avis pour la jeuneſſe la plus dan-

gereuſe amorce de la volupté & de la débauche. Un jeune homme plein de feu, plein de vigueur, eſt bien vite ſéduit & comme enchanté, tantôt par la beauté d'une actrice, d'une danſeuſe, d'une chanteuſe d'opera, tantôt par ſon eſprit emprunté du théatre ou par ſes manieres, & ſes graces affectées ſi propres à attaquer le cœur le plus inſenſible. Si ces ſyrênes font entendre une ou deux fois encore leur voix enchantereſſe, nos jeunes gens feront dans l'écueil. Déja ils ſentent pour elles la plus vive paſſion; tout eſt emploié pour les gagner; argent, bijoux, promeſſes &c. Rien au monde n'eſt plus facile à ſe rendre que ces femmes du monde; l'or & les pierreries, la dépenſe ont pour elles des appas auxquels elles ne réſiſtent guere. Pendant le ſpectacle, mon chevalier court de couliſſe en couliſſe & va dans ces réduits, où, pendant le loiſir que leur laiſſent leurs roles, les actrices ſe retirent pour ſe délaſſer de leurs fatigues, ou plutôt pour étudier les moyens de mettre ſurement dans leurs filets ces meſſieurs, dont elles ont commencé à faire la conquête. Un entretien dans ces lieux ſecrets, ſuffit au jeune homme pour déclarer ſa paſſion, & à la nymphe pour té-

moigner qu'elle ne paiera pas d'ingratitude ces beaux ſentimens.

Le rendez-vous eſt donné & accepté ; tous les arrangemens ſont pris d'avance : un excellent ſoupé eſt déja préparé, un lit eſt dreſſé par la volupté même, & on attend la divinité avec la derniere impatience. Devant la ſale du ſpectacle eſt un caroſſe à ſes ordres ; elle part, elle eſt arrivée. Le jeune homme dont l'imagination eſt toute en feu, va à ſa rencontre, l'embraſſe avec le plus vif tranſport & la mene à table. Les mets les plus échaufants & les plus exquis, les fumées du vin, le feu de la paſſion, irritent tellement le ſang & les eſprits vitaux de notre héros, qu'il n'eſt plus à lui ; la nymphe remarque ſes ſoufrances & prend de la compaſſion pour lui ; les petites careſſes, les équivoques, les jolis petits propos mettent enfin notre jeune homme dans la criſe ; les laquais s'en aperçoivent, ſe retirent & vont dans un coin ronfler de laſſitude, ou ſe divertir avec la ſuivante. Voilà donc notre jeune homme ſeul avec ſa chère & fidéle compagne. Je l'apelle fidéle compagne, car elle ne le quittera que fort tard dans la matinée, lorſque les fatigues qu'il aura eſſuyées pendant la nuit, tiendront ſes ſens plongés dans

une profonde léthargie. Il se réveille, sent son épuisement, & le besoin qu'il a de reprendre ses forces, & de rendre à ses nerfs & à ses vaisseaux le ressort qu'ils n'ont plus. Il se fait donc aporter pour son déjeuné un bouillon gras bien fort, ou quelque vin fort spiritueux, ou quelques tasses d'un chocolat bien épicé, & avec cette précaution il a bien de la peine à attendre le diné qui n'est pas éloigné. A peine a-t-il diné, que l'enchantement recommence: sur le soir il retourne au spectacle, il revole derriere la coulisse & dans les cabinets, & il y voit de nouveaux minois plus charmans que les premiers, auxquels il n'a pu résister; il tente encor la fortune; l'or & les présents qu'il fait briller dans ses mains, rendent tout favorable à ses nouveaux désirs. Mais bientôt sa bourse sera épuisée; alors il abandonnera le théatre, & recherchera ces femmes du monde aussi voluptueuses que lui, qui se livrent au plaisir pour le plaisir même, & non pour l'argent. Souvent même il en trouvera, qui seront aussi généreuses à son égard qu'il l'a été vis-à-vis d'autres, & qui paieront sa complaisance par de riches présens. Mais cette vie est proprement celle des politiques, & des gens de cabinet dont nous

avons parlé plus haut. Nous devrions ici en parler en détail, mais nous manquons d'expressions, & il nous serait difficile de faire un tableau de leur vie sans choquer la décence & la pudeur. D'ailleurs, il nous faudrait taire des vérités qui rendraient notre récit imparfait. Nous nous contentons donc de dire en géneral, que tous les excès dont nous venons de parler, traînent après eux les suites les plus funestes.

§. 25. C'est ainsi, qu'à bien des égards les Grands de la cour & du monde passent leurs jours dans les agrémens & les plaisirs. Pourvus abondamment de ce qui fait pour les autres hommes l'objet de leurs desirs, ils sont sans soins pour leur entretien, sans peines pour le présent, sans inquiétudes pour l'avenir, hormis ce qui regarde leur ambition qui n'est jamais satisfaite: rarement touchés de compassion pour les malheureux, parceque les miseres de la vie sont étrangéres à leur état, & qu'ils n'en connaissent pas d'autre. Une partie de leurs jours s'écoulent dans un enchaînement de plaisirs & de divertissements, qui semblent à chaque instant naître pour eux & varient sans cesse. Maîtres de toute la nature par leurs richesses & leur pouvoir, ils n'ont qu'à

voir & vouloir pour être ſatisfaits. Ils ſemblent même qu'ils veuillent s'élever au deſſus de la nature, & lui dicter des loix nouvelles. Quel eſt l'homme qui n'ambitionne leur ſort, ſurtout ſi l'on fait conſiſter ſa plus grande félicité dans les richeſſes, dans les dignités, dans les plaiſirs des ſens, dans l'abondance, les commodités de la vie, en un mot dans cette magnificence & ces agréments qui caractériſent la cour d'un grand Monarque, & l'élevent ſi fort au deſſus de la condition ordinaire de la vie humaine? Cet état eſt ſans contredit le comble du bonheur pour ces hommes, qui maîtres de leurs paſſions laiſſent à leur ame tout ſon empire ſur le corps qu'elle doit gouverner; pour ces hommes qui vainqueurs de leurs ſens, conſervent la grandeur & la nobleſſe de leur être, & ne ſoufrent pas que la moleſſe & les plaiſirs énervent & aviliſſent un cœur qui y prend part, en les appréciant à leur juſte valeur. Gardons nous bien d'envier aux grands la félicité dont ils paroiſſent jouir. Il y a un bonheur réel infiniment au deſſus de cette félicité apparente, & il ne tient qu'à nous de nous le procurer. Suivons les grands dans les différentes circonſtances de leur vie, & nous nous féliciterons de n'être pas nés dans

leur abondance & leurs richeſſes, qui ſont des ſources intariſſables de maux. Si nous étions nés dans cette condition, qui nous parait ſi heureuſe à en juger par les dehors ſéduiſants, hélas! à quels dangers nous ſerions expoſés? Que de paſſions exerceroient ſur nous leur tyrannique empire? que de ſoucis, que de chagrins empoiſonneraient nos plaiſirs? La mort, violant l'ordre de la nature nous moiſſonnerait avant le tems, & au midi de nos années nous deſcendrions dans le tombeau.

§. 26. Le tableau que nous venons de faire en petit de la vie, que menent la plûpart des grands, ſoit à la cour, ſoit dans le grand monde, ſuffit pour faire connaitre le principe & la nature des maladies qui les accablent. Leur maniere de vivre eſt la cauſe viſible de l'affoibliſſement de toutes les parties ſolides & nerveuſes, & de la corruption de tous leurs ſucs. Ils agiſſent en tout contre la nature qui leur donne des régles infaillibles pour la conſervation de leur ſanté. Chez eux point d'ordre pour le repos & le mouvement; rarement jouiſſent-ils du bon air qui nous vivifie; peu ou point de tranſpiration dont l'effet doit être de ſéparer les parties inutiles de la maſſe du ſang, & de

reproduire celles qui ſont néceſſaires; point de tranquilité d'eſprit, par conſéquent point de repos, point de ſommeil. Mais ce qui revolte plus encore, c'eſt qu'ils ſont pour ainſi dire les meurtriers de leurs propres enfants en les forçant dès le moment de leur naiſſance à violer toutes les ſages diſpoſitions de la nature. S'ils échapent aux maladies ordinaires de l'enfance, qui ſont toujours très dangereuſes pour eux, tandis que les enfants du commun les ſuportent ſi aiſément, doit-on s'étonner, que des inflammations de poitrine, des fievres bilieuſes & putrides, la conſomption, la pulmonie les emportent à la fleur de leur âge, ou qu'ils tombent dans des maladies de langueur qui proviennent des nerfs, de la tète, qu'ils deviennent hydropiques, & que beaucoup d'entr'eux ſont les victimes d'une mort ſubite?

§. 27. Mais afin que les grands ſoient pleinement convaincus des vérités que nous venons de leur mettre ſous les yeux, nous traiterons des principales maladies l'une après l'autre, & nous leur ferons voir qu'elles ne ſont que des ſuites de leur maniere de vivre. Nous commencerons par les maladies de nerfs qui prennent en partie leur origine déja

dans l'enfance, contribuent beaucoup dans la ſuite à la corruption des ſucs, les empêchent d'avoir le mouvement & la ſecrétion dans l'ordre néceſſaire, & deviennent par là le principe de toutes ces diférentes maladies qui font de ſi horribles ravages.

Des Maux de nerfs.

§. 1. Nous entendons par maux de nerfs en général, toutes les affections hypocondriaques & hyſtériques, les crampes, toute eſpèce de ſpaſmes qui ne proviennent pas d'une inflammation dans le ſang, ni des fievres qu'elle occaſionne. On y comprend auſſi ce que les Allemands appellent *gonflement*, les Français *vapeurs*, *obſtructions*, *triſteſſe*. L'épilepſie, les tranſports au cerveau, la folie véritable & la phréneſie, en tant que ces maladies ne ſont point accompagnées de fievres inflammatoires, peuvent pareillement être rangées dans cette claſſe comme étant le plus haut degré des maux de nerfs.

§. 2. Il n'y a point de partie nerveuſe dans tout notre corps, où cette

maladie ne puiſſe ſe manifeſter d'une façon ou d'une autre; voilà pourquoi on lui a donné tant de noms diférents, qui cependant ne ſignifient tous qu'une même maladie principale qu'on nomme maladie de nerfs. Nous examinerons les principaux ſymptomes qui annoncent cette maladie, tant, pour ne pas la confondre avec d'autres, que pour en découvrir plus aiſément le degré de violence, & ſe régler en conſéquence ſur la maniere de la traiter.

Lorſque ce mal ſiège dans les nerfs de la tête, on le reconnoit aux douleurs aigues qu'il y cauſe. Tantôt il en affecte une partie ſeulement, tantôt il entreprend toute la tête, & il eſt ordinairement accompagné de maux de cœur, de dégout, d'envies de vomir: alors on l'appelle migraine. Il y a des perſonnes qui ſont tourmentées d'étourdiſſements, de bourdonnements dans les oreilles & de maux de dents périodiques. Ceux-ci ſoufrent de l'imagination; ils ne voient que des objets tout à fait merveilleux, d'effrayants fantômes, des ſpectres hideux. Ceux là, ſurtout les femmes fondent en larmes, font des éclats de rire, ou tombent dans une triſteſſe qui n'eſt rien moins que naturelle. Il y en a qui battent la cam-

pagne, & qui commencent à chanter à haute voix jusqu'à n'en pouvoir plus. Des eaux de senteur en font tomber d'autres dans des foiblesses ou dans de fortes convulsions. Il y en a beaucoup dont la gorge se gonfle extraordinairement & qui semblent vouloir étoufer.

Lorsque cette maladie réside dans la poitrine, elle se déclare par des battements de cœur fréquents & violents, & avec cela le poulx est tantôt irrégulier, tantôt tout à fait insensible pendant quelques moments: il y en a, qui sont accablés de craintes & d'inquiétudes; ils vont d'un endroit à l'autre, d'une compagnie à l'autre pour y chercher la tranquilité qui les fuit par tout. Il y en a qui sont tourmentés d'une toux pituiteuse, surtout après les repas. Lorsque le mal est dans le bas ventre, il se fait connaitre tantôt par des crampes d'estomac fort douloureuses, par des gonflements qui produisent des anxietés, ou par de fréquents vomissements: tantôt ce sont des coliques douloureuses, accompagnées de constipation ou de diarrhée. Chez les autres ce sont des tensions & des points dans les reins & au bas de l'épine du dos: chez ceux-ci les urines ne passent qu'avec peine & avec de grandes douleurs,

chez ceux là, au contraire, elles ſont fort copieuſes & blanches comme de l'eau ordinaire. Les membres ſont-ils attaqués, c'eſt-à-dire, les bras, les mains, les cuiſſes, les jambes, on s'en apperçoit bientôt à des paralyſies, à des mouvements convulſifs, à des tremblements, de façon que des perſonnes qui ont cette maladie, ne peuvent ni marcher, ni porter leur nourriture à la bouche.

§. 3. Cette maladie a toujours pour cauſe premiere une irritation trop forte du genre nerveux, ſoit dans une partie du corps, ſoit dans l'autre, & cette irritation peut elle même avoir bien des cauſes. Voilà tout ce que l'expérience journaliere nous aprend. Mais quelles ſont les véritables cauſes des effets auſſi variés que ſurprenants que cette maladie produit? Voilà ce qui eſt auſſi difficile à aprofondir, qu'il eſt impoſſible d'expliquer comment l'opium procure un ſommeil auſſi mortel qu'il eſt doux, ou comment certains médicaments, certains poiſons produiſent infailliblement tel ou tel effet qui ſont réellement ſurprenants. Il faut donc en ceci nous contenter de l'expérience, & la prendre pour notre guide. Pour ce qui regarde la nature des nerfs, nous ſavons

qu'en liant un des nerfs céphaliques, auſſi-tôt tout mouvement ceſſe dans la partie à laquelle il répond, & qu'enſuite cette partie dépérit & meurt entierement, & que les parties voiſines qui reçoivent quelques branches de ce nerf, s'affaibliſſent auſſi beaucoup. Les apoplexies nous aprennent, que lorſque les nerfs du cœur ſont tellement comprimés que cette partie eſſentielle ne puiſſe plus recevoir les eſprits vitaux, ſon mouvement ceſſe, & la mort s'enſuit, & que par la même raiſon l'eſtomac peut-être dérangé, & afaibli au point de ne pouvoir plus digérer ni faire la ſécrétion néceſſaire. Nous ſavons encore, que la force attractive des parties muſculeuſes de notre corps, que toute ſa ſenſibilité, ſoit joie ou triſteſſe, douleur ou plaiſir, frayeur ou colère, que la circulation de tous nos ſucs dépendent du cours libre d'un ſuc vital dont on ne comprend pas la nature, qui eſt peut-être ſemblable au feu électrique, & qui ſe répand dans toutes les parties de notre corps par le moyen des nerfs. Nous ſavons de plus, que lorſque certaines parties ſuſceptibles de contraction, ſurtout les membranes muſculeuſes, l'eſtomac, par exemple, & les boyaux ſont trop ſouvent & trop fortement ir-

ritées, elles perdent leur forme naturelle, qu'elles se resserrent trop, là ou la contraction est trop forte, se relâchent trop là ou elle est moindre, & que toutes nos sensations peuvent être transferées d'une partie de notre corps dans une autre, comme nous le développerons plus bas. Voilà des principes incontestables fondés sur l'expérience journaliere. Quoique nous ne puissions les prouver que par cette expérience, nous pouvons cependant établir sur eux tout ce que nous dirons des causes & de la plûpart des maladies de nerfs.

§. 4. Il y a une infinité de causes capables d'irriter les nerfs, d'exciter les esprits vitaux & de leur donner une circulation irréguliere. Cependant nous ne parlerons que de celles qui produisent plus directement ces effets, & qui sont la principale source des maladies de nerfs auxquelles les grands sont sujets.

§. 5. La premiere de ces causes, est sans contredit la vie molle & sédentaire, qu'ils menent depuis l'enfance jusqu'à un certain âge, & que les femmes continuent presque jusqu'à la fin. Cette molesse, cette inaction relâche & affaiblit considérablement tous les vaisseaux & les membranes musculeuses, & cela, parce

parce que ces parties ne reçoivent pas en aſſez grande quantité les eſprits vitaux, qu'un exercice naturel produirait. Les muſcles étant dans une inaction continuelle, le ſang ne ſe porte pas aſſez copieuſement ni aſſez vîte du cœur aux extrêmités: delà il arrive qu'il ſe ramaſſe inſenſiblement, en ſi grande quantité dans les vaiſſeaux afaiblis du ventre, par leſquels il doit retourner vers le cœur, qu'enfin ces vaiſſeaux ſe gonflent trop. Ce gonflement cauſe aux nerfs une irritation ſenſible & ſouvent auſſi douloureuſe que s'ils étaient attaqués par une humeur fort âcre. Voilà pourquoi les perſonnes trop ſédentaires ſont fort ſujettes à des coliques, à des tenſions & des douleurs dans le bas ventre, aux hémoroïdes, que tant de femmes ont leurs regles dérangées, & les fleurs blanches dont nous parlerons dans la ſuite en détail, en faiſant voir qu'elles ſont une ſuite des maladies de nerfs. Les engorgements même du foie & de la rate qu'on connait en général ſous le nom *d'obſtructions* & qui ſont ordinairement accompagnés d'une foule de ſymptomes qui caractériſent les maladies de nerfs, (§. 2.) ne ſont proprement que cette derniere maladie, ou ils en ſont du moins une ſuite.

§. 6. Plus il y a de vaisseaux gonflés dans le bas ventre, plus aussi l'irritation est forte, les accidents nombreux, (§. 2.) & plus par conséquent la maladie est difficile à guérir, surtout si elle est invéterée. Le gonflement trop fort & trop continuel de ces vaisseaux, produit dans différentes parties des tumeurs renfermées dans des enveloppes semblables à des sacs, & qu'on appelle *Varices.* On n'a pu jusqu'à présent trouver aucun remede capable de les faire passer. Elles résistent aux bains quand même on s'y noye, pour ainsi dire, de même qu'à l'excellente eau de Mr. POMME. C'est donc avec raison que nous cherchons la cause de la plûpart des maladies de nerfs dans la trop grande abondance de sang contenu dans les vaisseaux du bas ventre, & que nous attribuons surtout ce rengorgement à la vie trop sédentaire. Pourquoi les personnes qui prennent tous les jours l'exercice convenable ne connaissent-elles pas ces maladies, ou pourquoi en sont-elles attaquées sitôt qu'elles renoncent à cet exercice ou qu'elles s'écartent de leur train ordinaire par raport au mouvement & au repos? Je connais un grand Seigneur qui a été élevé selon tous les principes de la délicatesse française; mais

dans ſa jeuneſſe il s'eſt tellement accoumé à ſe donner beaucoup de mouvement, que malgré qu'il ait mené une vie d'ailleurs fort déreglée, qui devait naturellement être la ſource de toutes les maladies de nerfs, il eſt encore aujourd'hui très robuſte ; il a ſoixante ans ; il monte tous les jours à cheval, va ſouvent à la chaſſe ; & c'eſt par là qu'il ſe met à l'abri de ces maladies, dont il a certainement en lui les principes. Nous ſouhaitons à ce ſeigneur une vie encore longue, & à ſes Médecins toute la prévoiance néceſſaire pour le garantir de l'hydropiſie dont il eſt menacé.

§. 7. Mais ſi la vie molle & ſédentaire gonfle ſi fort les vaiſſeaux des inteſtins, que les nerfs en ſoient irrités, elle affaiblit auſſi tellement l'eſtomac & les boyaux, que la digeſtion & la ſécrétion ne ſe font qu'avec peine, & qu'il ne ſe forme plus qu'un ſuc nourricier groſſier & âcre : les aliments mal digérés y cauſent d'autres gonflements qui agiſſent auſſi fortement ſur les nerfs, que le ſuc âcre dont nous venons de parler. La nature, eu égard au grand travail que l'eſtomac & les boyaux ſont obligés de faire journellement, les a pourvus d'une infinité de nerfs grands & petits ; de

ſorte qu'en bien des parties ils ont une ſenſibilité extrême, qu'un rien peut y cauſer une très grande irritation, & produire dans le corps les effets les plus ſurprenants. Nous en trouvons un exemple dans les vers qui s'engendrent ſouvent dans les boyaux des enfants. Quoiqu'ils ne cauſent pas toûjours une irritation douloureuſe, nous voions cependant, qu'ils font ſouvent tomber les enfants dans de fortes convulſions, dans les foibleſſes, & des accès d'épilepſie; que d'anxietés, de maux, de battements de cœur, de crampes d'eſtomac, de frayeurs, d'accablements, de tremblements dans tous les membres, d'inſomnies, de coliques &c. &c. ne produiſent pas les gonflements dans le ventre & dans les boyaux? Lorſqu'une digeſtion malfaite y laiſſe après elle un dépôt, avec quelle violence cette humeur âcre n'attaque-t-elle pas les nerfs de la tète qui correſpondent avec ceux de l'eſtomac? Ces maux de tête diſparoiſſent ſitôt que l'eſtomac eſt évacué. Combien ne voit-on pas de gens triſtes, inquiets, pâles, défaits, ſemblables à des ſpectres? les plaiſirs du monde n'ont pour eux aucun attrait: ils perdent entierement l'appetit; une peur continuelle leur cauſe une ſueur qui les exténue; ils dé-

périssent à vue d'œil: ils ne voient devant leurs yeux qu'une mort prochaine sans savoir pourquoi? ils s'imaginent qu'ils vont être en proie à la plus cruelle maladie, il leur semble même déja en sentir les accès. Si l'on recherche la cause d'une situation si extraordinaire, on trouve souvent, qu'elle ne provient que d'un gonflement de l'estomac & des entrailles, & par conséquent d'une trop forte irritation du genre nerveux. Un clystére ordinaire apéritif ou détersif (*a*) ou quelqu'au-

(*a*) Il parait que c'est dans ces circonstances que les poudres *d'Ailhaud & d'Iroé* dont les premieres ne sont, que le suc du *Scammonium* travesti, & les dernieres une préparation de *Jalappe*, ont acquis leur réputation si peu méritée. Elles font précisément l'effet que font tous les autres purgatifs, qui est de nettoyer l'estomac, & en cela elles sont bonnes: mais dès que les inventeurs de ces remedes aussi téméraires qu'ignorants, ont prétendu en guérir toutes les maladies, les gens sensés ont commencé à s'en défier, & les ont ensuite rejettés avec d'autant plus de raison, qu'au lieu de guérir de petites incommodités, ces poudres ont causé des maladies mortelles. Il en est à peu-près de même de Mr. POMME, qui, par une contradiction étonnante, prétend guérir toutes les maladies de nerfs avec les bains chauds & des breuvages chauds. Ce n'est pas que nous voulions mettre Mr. POMME dans la classe de ces Empiriques; son nom mérite d'être respecté, les grandes vues dont il ne cesse de s'occuper pour le bien du genre humain, lui ont acquis

tre remede qui procure un libre passage aux vents & chasse l'humeur âcre, suffit quelque fois pour guérir ces malades sur le champ, & pour leur conserver la santé jusqu'à ce qu'il se soit formé un nouveau dèpôt.

§. 8. Toutes les fois qu'il y a des gonflements un peu considérables, les boyaux se trouvent en différents endroits étranglés, & moins distendus qu'ils ne

---

un droit particulier à l'estime du public. Qu'il nous permette cependant de douter si l'eau froide & l'eau chaude ont la même vertu dans les maladies de nerfs, qui ne sont selon lui que des tensions trop fortes, qu'il appelle *racornissement*, *spasme*, *Eréthisme*, & auxquelles on ne peut remédier, dit-il, que par des bains fréquents, des breuvages & des bouillons émollients & en grande quantité. Si les maladies de nerfs n'attaquaient que des personnes vieilles & usées, chez qui tous les vaisseaux sont ordinairement roides & engourdis, & les sucs âcres & salés, nous adopterions sans peine sa méthode; mais nous ne saurions l'adopter pour les femmes jeunes & délicates chez qui les fibres ne sont que trop relâchées & faibles. Personne n'a douté jusqu'ici que l'eau froide ne soit propre à fortifier les fibres lorsqu'elles sont relâchées, de même que tout le monde convient que l'eau chaude les relâche encore plus & les amolit; mais comment l'eau froide & l'eau chaude peuvent-elles faire un effet égal, sur une fibre tendue? elles contribuent quelques fois également à la guérison des maladies de nerfs, mais elles n'en peuvent pas-être indifféremment le principal remede comme l'expérience & la nature même nous le démontreront plus bas.

devraient être naturellement, de ſorte que les vents & les mets digerés ne peuvent pas ſe déboucher par leur iſſue ordinaire, & qu'ils ſe jettent dans d'autres endroits où ils trouvent moins de nervoſité & y forment des ſucs, ou des groſſeurs conſidérables. Ces élargiſſemens extraordinaires dans les boyaux peuvent déja ſe former chez un enfant dès ſa plus tendre enfance, s'il eſt ſouvent & longtems irrité par des matières âcres, comme nous l'avons obſervé plus haut. Lorſqu'une fois les boyaux ſont en cet état de diſtenſion, il eſt auſſi impoſſible à l'art de les remettre dans leur état naturel, qu'il l'eſt, de faire paſſer les tumeurs qui ſe ſont formées dans les vaiſſeaux du bas ventre par leſquels le ſang doit remonter vers le cœur (§. 6.) Que Mr. *Pomme* appelle, s'il veut, *racorniſſement* cet étranglement des boyaux, nous lui paſſons le terme, pourvû qu'il ne donne pas le même nom à leur diſtenſion, & qu'il ne prétende pas guérir infailliblement le premier défaut avec de l'eau froide, & le ſecond avec de l'eau chaude. Tant que les étranglements & les diſtenſions des boyaux ne ſont pas habituels, on peut y remédier en quelque façon par le moyen de certains remèdes, & par des

lavements froids, non pas, cependant, que les lavements parviennent jusqu'aux parties étranglées. Nous pouvons en donner une preuve sensible. Losqu'une partie nerveuse de notre corps est sensiblement irritée, il s'y porte tout aussitôt une grande quantité d'esprits vitaux, de sang & d'autres liquides qui y causent des douleurs ou de la sensibilité, comme il arrive dans les inflammations. Mais lorsqu'une autre partie est plus fortement irritée que celle-ci, alors les esprits vitaux, le sang & les liquides se portent en plus grande abondance encore vers cette derniére, la douleur de la premiére cesse entiérement, & la tension y diminue peu-à-peu. (*a*) Peut-on prouver ceci plus

---

(a) En voici deux exemples qui me paraissent décisifs. Une femme âgée à-peu-près de trente ans d'un tempérammment bilieux & sanguin tomba tout-à-coup dans des convulsions très-fortes occasionnées par une grande douleur & un gonflement dans le bas ventre. Cette douleur & ce gonflement étaient l'effet d'une humeur bilieuse fort âcre & de vents renfermés dans les boyaux, ce qui irrita beaucoup le genre nerveux. On employa dabord tous les remédes que Mr. *Pomme* ordonne dans de pareils accidents : nombre de clystères émolliens, des bains, des breuvages chauds & adoucissants, du thé de *Camomille* & de *Guimauve*, des *bouillons* faits avec du ris, de l'orge, du gruau & des petits poulets ; on prodigua *l'opium*

ſenſiblement que par l'effet de l'onguent appellé *Diapalme* & par les véſicatoires qui font ſouvent paſſer les maux de dents, les rhumatiſmes les plus opiniâtres, & d'autres douleurs très fortes, & font tomber le tranſport du cervau dans les fièvres chaudes & malignes. Les bains de pieds & les cataplames de moutarde ne font-ils pas à proportion le même effet, en attirant le ſang des parties ſupérieures dans les inférieures? Par cette même raiſon les lavements froids peuvent être très efficaces dans les cas où la diſtenſion & l'étranglement des boyaux ſont encore récents, en irritant tout d'un coup fortement le genre nerveux dans le boyau inférieur où

& les anodins ordinaires, mais le tout demeura ſans effet. Comme après quelques jours de ce traitement ni les convulſions, ni les douleurs du bas ventre ne voulaient diminuer, on conſeilla à la malade les lavements froids, & comme elle était ſans fièvre on lui fit boire de l'eau bien froide. Déja par le premier lavement le mal diminua beaucoup; & après en avoir pris encore quelques uns, la malade ſe trouva entiérement rétablie. Chaque lavement qu'elle prenait lui débouchait des vents, & la ſoulageait peu-à-peu: preuve évidente de ce que nous avons avancé. On nous reprochera peut-être de n'avoir pas ſuivi la méthode de Mr. *Pomme* en tenant longtems la malade dans des bains froids juſqu'au cou; cela eſt vrai; mais qu'on faſſe attention, que les fortes convulſions qu'elle

l'étranglement ne fixe jamais ſon ſiège; puiſqu'il ſe forme toûjours dans le *colon*. Mais cet article me ménerait trop loin.

§. 9. Comme ces deux principales cauſes des maladies de nerfs & des maux d'hypocondrie, ſavoir la trop grande diſtenſion des vaiſſeaux dans le bas ventre d' une part, le trop grand étranglement & les gonflements de l'eſtomac & des boyaux de l'autre, proviennent du même principe, elles ſe trouvent preſque toûjours réunies.

Rarement voit-on des hommes ſujets aux hémorrhoïdes & des femmes mal réglées qui ne ſe plaignent en même tems de gonflements & de faibleſſe d'eſtomac. La derniére de ces cauſes doit

avait n'auraient pas permis qu'on la tint longtems dans le bain, & qu'elle aurait peut-être rendu l'ame avant qu'elle y eut été entiérement plongée, comme Mr. *Pomme* l'ordonne. N'importe, dira-t-on, il aurait fallu la baigner tant qu'on lui aurait trouvé un ſouffle de vie, & alors il ferait arrivé ce qui arrive tous les jours dans les hopitaux, où le médecin, ſans donner une attention particuliére à chaque malade, ordonne un purgatif pour toute une rangée, pendant qu'il y en a déja un que la mort a étendu dans ſon lit, & qui ſera dans quelques momens ſuivi d'un autre. Heureux ceux qui ne ſe trouvent pas dans cette rangée, ou qu'on laiſſe tout doucement mourir ſans les tourmenter par une purgation inutile!

néceſſairement donner plus de forces à la premiére, ou la produire, lorſqu'elle n'exiſte pas encore; car, lorſqu'une fois une vie trop molle & trop ſédentaire, ou d'autres cauſes dont nous parlerons bientôt, ont tellement affaibli l'eſtomac & les boyaux que la digeſtion ne puiſſe plus ſe faire, & qu'ils ne puiſſent plus ſe débaraſſer aſſez vite des humeurs glaireuſes & âcres qui s'y forment, dès lors ces humeurs ſe répandent avec le ſuc nourricier dans le ſang, en retardent la circulation, bouchent les petits vaiſſeaux & les glandes, & irritent les nerfs partout où elles peuvent ſe fixer. Delà proviennent, par exemple, des crampes, des pituites,

---

Quoiqu'il ſoit inutile d'appuyer ſur des exemples par des vérités inconnues, nous voulons cependant donner à Mr. *Pomme* une preuve encore plus frappante de ce que nous venons de dire ſur les effets des lavements froids.

Un jeune homme âgé de vingt ans tomba de frayeur & de chagrin dans un ſi grand transport, qu'il s'expoſa pendant quelques heures tout nud aux plus grands froids dans le plus fort de l'hyver. Il lui prit auſſitôt par tout le corps un ſi grand *racorniſſement*, pour nous ſervir de l'expreſſion de Mr. *Pomme*, qu'il devint roide comme une barre. Il avait la bouche ſi etroitement fermée qu'on ne put la lui ouvrir qu'en lui caſſant une dent, pour lui faire avaler quelques gouttes d'eau ou d'un autre liquide; jamais il ne put uriner ni

quelques heures après les repas, quand le ſuc nourricier s'eſt répandu dans le ſang.

§. 10. Les mets trop ſubſtantiels & difficiles à digérer, dont les grands ſe nourriſſent, contribuent beaucoup auſſi à leur afaiblir l'eſtomac & les boyaux. Ils ne mangent preſque que des viandes & de la patiſſerie. Un eſtomac ordinaire a de la peine à digérer cette nourriture comme il faut, l'eſtomac faible des perſonnes ſédentaires aura donc beaucoup plus de peine à la digérer, ſurtout, ſi ce ſont des perſonnes, qui ſuivant la maniére de la cour, vont du lit à la table, de la table au jeu, & du jeu encore à la table; ſi elles épuiſent

aller à la ſelle que par le moyen des lavements & de la ſonde. On me l'apporta à l'hopital dans cet état. Je cherchai d'abord à lui relâcher les vaiſſeaux trop fortement tendus. Je lui fis faire pluſieurs ſaignées copieuſes, & lui preſcrivis une quantité de lavements & de cataplames émollients; enfin je le laiſſai des journées entières dans des bains de cette nature, & comme il ne pouvait rien avaler, je lui fis donner beaucoup d'opium fondu dans les lavements. Dans un mois de tems il me fut impoſſible de lui relâcher ſeulement un vaiſſeau. En même tems les doigts de ſes pieds ſe gangrenèrent, ce qui était une ſuite du froid qu'il avait eſſuyé: je fus obligé de lui faire amputer quatre doigts, & pour couper court à la gangrêne qui menaçait une jambe, je lui ordonnai une

leurs eſprits vitaux par une contenſion d'eſprit continuelle, ſoit dans la converſation, ſoit au jeu, enſorte que l'eſtomac rempli de viandes & de pâte ſoit dépourvû de la quantité d'eſprits vitaux qu'il lui faut pour ſa pénible fonction, & ne puiſſe pas aſſez vite ni aſſez bien digérer les aliments dont il eſt ſurchargé. Un payſan qui exerce ſon corps depuis l'aube du matin juſqu'au ſoir par des travaux proportionnés à ſes forces, & qui procure par là à ſon eſtomac

---

forte décoction de *Kina* dans quatre livres d'eau cuites juſqu'à la valeur d'une livre.

Ces lavements furent, à mon grand étonnement, le vrai remède par lequel ce pauvre garçon fut en peu de tems délivré de ſes tourments, & quoique je ne m'attendiſſe qu'à le guérir de la gangrène par ces lavements, cependant, ils lui firent entièrement paſſer ſon délire & ſon *raccorniſſement.* Déja quelques heures après le premier lavement, ſa bouche ſe déſerra de façon à pouvoir lui mettre le manche d'une cueuillere entre les dents; & il rendit auſſitôt une matière noirâtre. Sur le ſecond lavement elle s'ouvrit encore davantage, & le troiſieme le mit en état d'avaler des bouillons légers. On vit enſuite avec étonnement, comme de lavement en lavement toutes les parties de ſon corps ſe relâchérent, & avec quelles progreſſions il reprit l'uſage de la raiſon. Ces effets merveilleux doivent ils être attribués à l'eau froide ſeulement, où à la vertu fortifiante du *Kina* ou à l'une & à l'autre en même tems? Nous laiſſons à la ſagacité de Mr. *Pomme* la réſolution de ce problême.

l'appetit naturel pour le boire & le manger, ſe met tranquillement vis-à-vis de ſon plat, & fait un repas ſimple & frugal que le contentement lui rend délicieux. L'eſprit exemt des projets d'ambition dont celui des grands eſt continuellement travaillé, ne penſant pas à changer ſon état contre les honneurs & la fortune qui ne le tentent pas, n'étudiant pas les moyens de gagner la faveur de ſon maître, que la grande diſtance lui permet à peine de connaître par le nom, ne cherchant pas à attirer ſur lui des regards qu'il ſait trop bien que la flatterie & l'impoſture ſavent tourner où ils veulent, il vit heureux. Il ne connait dans la vie d'autres beſoins que ceux de la nature toûjours ſimples & peu nombreux; il a de quoi y ſatisfaire & goûte tout ſon bonheur. Il ſe couche, & ne craint pas que les noirs ſoucis viennent troubler ſon ſommeil, & tandis que ſes ſens & ſes membres ſont livrés à un doux repos, les eſprits vitaux ſe portent en abondance dans l'eſtomac qui fait ſans peine une digeſtion & une ſécrétion parfaite. Il ne ſe trouve pas chez cet heureux mortel de ſucs nourriciers dont l'àcreté lui attaque les nerfs & lui occaſionne des ſonges effrayants. A la pointe du jour le ſom-

meil le quitte & fait place à une journée auſſi douce que la nuit qu'il vient de paſſer. Un ſuc nourricier bien travaillé lui a rendu les forces que ſon travail de la veille lui avait fait perdre. Il retourne à ſa charrue ou à ſon hoyau avec la même vigueur,avec la même gaieté d'eſprit, tandis que chez les grands de la cour & du monde, chez ces hommes livrés à la bonne chère & à la délicateſſe, il reſte d'un repas à l'autre dans l'eſtomac un dépôt d'âcretés, de mets mal digerés, de pourritures qui ſe répandent dans le ſang avec les ſucs nourriciers, & deviennent ſouvent le germe de quantité de maladies incurables.

§. 11. Mais ce qui afaiblit encore extrêmement & en beaucoup moins de tems l'eſtomac, les boyaux, tous les nerfs, & les rend ſi faciles à irriter, que non ſeulement il en réſulte des maux hypocondriaques & hyſtériques, mais l'épilepſie même, des ſpaſmes, des convulſions, & un dépériſſement entier, c'eſt le commerce trop fréquent avec les femmes, ſurtout immédiatement après les repas lorſque la digeſtion doit ſe faire, & l'onaniſme, ſâle & pernicieuſe volupté à laquelle la plûpart des jeunes gens ſont honteuſement adonnés, s'attirent auſſi déja à la fleur

de leur âge toutes les maladies de nerfs poſſibles, & s'abrègent la vie de plus de la moitié. Oui, c'eſt ce vice devenu général parmi les jeunes gens de l'un & de l'autre ſexe, ce vice qui règne dans les ſombres retraites des couvents comme dans le monde, c'eſt ce vice, dis-je, qui eſt la cauſe éloignée de toutes les maladies de nerfs & des maux de l'hypocondrie auxquelles tant de perſonnes ſont ſujettes dans un âge avancé. C'eſt à cette funeſte paſſion, plutôt qu'à la vie ſédentaire & à l'abus qu'on fait des breuvages chauds dont Mr. TISSOT ſe plaint ſi fort, qu'il faut attribuer toutes ces maladies. Chaque fois que l'on commet l'acte de cet affreux onaniſme, on met tous les nerfs du corps dans des mouvements convulſifs; tout d'un coup ils ſont extraordinairement tendus, puis ils ſe relâchent ſubitement; le ſang s'échauffe, & quelques moments après il ſe calme. On perd par chaque maſturbation une quantité plus conſidérable d'eſprits vitaux, que le ſang n'en peut produire d'un jour entier. Comment un eſtomac qui a fait une ſi grande perte, un eſtomac ſi fort affaibli pourrait-il bien digérer & faire une ſécrétion complette? Comment les ſucs pourraient ils avoir une

circulation régulière qui dépend uniquement d'une affluence ſuffiſante d'eſprits vitaux dans toutes les parties nerveuſes? n'eſt-il pas certain après cela, que c'eſt de ces épuiſements que proviennent, comme de leur vraie cauſe, toutes ces irritations des nerfs dont nous avons parlé (§. 5. 7.), & ce degré de ſenſibilité qui produit ſi aiſément les plus violentes convulſions & l'épilepſie? Les paralyſies, des diarrhées, des gonorrhées preſqu'incurables, l'afaibliſſement & la perte entière de la vue, de la mémoire & de l'eſprit n'en ſont elles pas les ſuites funeſtes? Je connais des perſonnes, qui par ces épuiſements étaient à l'âge de ſeize ans auſſi caduques que des vieillards. Elles ſe ſervaient de béquilles pour ſe tranſporter d'une chaiſe à l'autre: ſouvent des mouvements convulſifs les prenaient en chemin & les jettaient d'un coin de la chambre à l'autre: leurs mains tremblaient ſi fort, qu'on était obligé de leur porter la nourriture à la bouche comme aux enfants: leur viſage était entiérement défait, ridé, leur teint pâle & plombé: ils avaient peine à digérer les mets les plus légers, ſouvent ils les rendaient après bien des nauſées: peu-à-peu leur corps dépériſſait au point de ne pouvoir plus quit-

ter le lit de faiblesse. J'en ai traité différents autres de l'un & de l'autre sexe, qui par ces mêmes horreurs s'étaient attiré une épilepsie complette, très douloureuse, dont ils avaient jusqu'à sept accès par jour. D'autres étaient plongés dans une si profonde mélancolie, qu'on n'osait les laisser un moment seuls. Tous, à l'exception d'un seul, qui s'étant jetté en bas du lit dans un accès d'épilepsie qu'il eut pendant la nuit, étouffa dans son sang, tous recouvrèrent peu-à-peu leurs forces & leur premiére santé. Plusieurs d'entr'eux se marierent ensuite & eurent des enfants. Nous dirons plus bas, quelle est la maniére de procéder à la guérison de ces maladies.

§. 12. On comprendra aisément pourquoi les grands sont plus adonnés à ce sale plaisir que les gens du commun, pour peu qu'on fasse d'attention à la différence de la manière de vivre des uns & des autres. Les grands, comme nous avons vû, prennent depuis leur enfance des aliments fort nourrissants qui font beaucoup de sang : tous les jours ils boivent des liqueurs échaufantes qui agitent beaucoup les humeurs & irritent les nerfs : les mauvais exemples qu'ils ont journellement devant les yeux ; la lecture de certains livres qui leur font glis-

ſer le poiſon de la volupté dans le cœur, tout met le feu à leur imagination ; enfin l'oiſiveté dans laquelle ils vivent, leur fournit toutes les occaſions de ſe livrer à leurs penchants. Les gens du peuple, au contraire, paſſent leurs jours dans le travail & de continuelles inquiétudes ſur leur entretien & celui de leurs enfants. Ils ne prennent que des alimens & des breuvages ſains & ordinaires, par leſquels ils entretiennent leurs forces, & ne ſe mettent pas le ſang dans une agitation qui ne lui eſt pas naturelle. Leurs eſprits vitaux reſtent dans leur régularité ; éloignés des objets qui peuvent émouvoir les ſens, leur imagination ne s'échauffe point ; ils doivent donc avoir beaucoup moins de penchant pour la volupté. Ce n'eſt pas cependant la vertu qui les retient dans ces bornes d'une ſaine modération, c'eſt un bonheur qu'ils ont ſur les grands, en ceci comme en bien d'autres choſes, & qu'ils doivent à leur manière de vivre. Il ſe trouve des perſonnes trop ſédentaires qui ſe livrent ſans reſerve à cette brutalité, elles y ſont entrainées comme malgré elles par un penchant auquel elles ne peuvent plus réſiſter : effet de la trop grande quantité de ſang qu'elles ont dans les vaiſſeaux du bas ven-

tre & qui irrite trop les nerfs dans certaines parties. Ce n'eſt pas cependant au peu de mouvement que ſe donnent ces ſortes de perſonnes, qu'il faut toûjours attribuer les maux de nerfs dont elles ſont affligées à un certain âge, mais plutôt à cette malheureuſe maſturbation par laquelle elles ſe ſont épuiſées. Qui ſait, ſi on ne doit pas ranger dans cette claſſe tant de perſonnes de l'un & de l'autre ſexe renfermées dans des couvents où elles ſont entrées à la fleur de l'âge avec une ſanté robuſte, tandis qu'elles ſont actuellement tourmentées de l'hypocondrie, & des maux hyſtériques? Nous les plaignons de tout notre cœur, perſuadés, que le mariage & une vie libre & ordinaire les eut exemtés de tous ces maux. Des jeunes gens qui ne connaiſſent pas les ſuites funeſtes de cette honteuſe volupté s'y livrent ſans réſerve & ſuivent l'impétuoſité de leurs deſirs brutaux juſqu'à ce qu'ils ſe ſoient entiérement épuiſés.

§. 13. L'uſage trop fréquent des purgatifs & des vomitifs qui ſont en bien des endroits de la France les ordonnances fondamentales & preſque les ſeules de la faculté, contribuent auſſi beaucoup à afaiblir chez les grands l'eſtomac & les viſcères. Nous ne penſons pas ſeu-

lement ici aux poudres purgatives *d'Ailhaud & d'Iroèe* qu'on vante comme des remèdes univerſels pour toutes les maladies poſſibles quoiqu'elles ſoient pour bien du monde un vrai poiſon. Nous ne condamnons pas un uſage modéré de ces poudres dans des cas où il eſt néceſſaire d'évacuer, nous n'en blamons que l'abus, ſurtout à l'égard de ces perſonnes qui ont le genre nerveux délicat & très ſenſible. Priſes trop fréquemment, elles rendent l'eſtomac & les boyaux encore plus aiſés à irriter, de ſorte qu'enfin un rien y cauſe des crampes très douloureuſes. Une dame de la cour a trop ſoupé, ellea paſſé la nuit à veiller, elle s'eſt épuiſée : il eſt impoſſible qu'elle ſe lève avec ſa bonne humeur ordinaire ; elle ſe plaint du mal de tête, de gonflements, de battemens de cœur, de dégouts, de laſſitude dans les membres ; auſſitôt on lui preſcrit un vomitif qui fait un merveilleux effet : il lui vuide ſi bien l'eſtomac, que le ſoir même notre dame peut de nouveau hazarder une petite indigeſtion qu'on lui fait paſſer enſuite par le moyen d'un purgatif bien doux. De cette ſorte, ces deux remèdes ſe ſuivent ſouvent de bien près & ſe ſuccédent ſi fréquemment, qu'enfin l'eſtomac & les boyaux deviennent ſi faibles

& ſi irritables, qu'ils ne peuvent plus ſupporter ni la nourriture la plus legère, ni en cas de beſoin le purgatif le plus faible ſans de grandes douleurs & de fortes convulſions.

§. 14. Des ſaignées fréquentes afaibliſſent beaucoup les nerfs & leur donnent un grand degré de ſenſibilité tout comme les excès de l'amour & de la maſturbation. Chaque ſaignée fait tout d'un coup perdre au cerveau une ſi grande quantité d'eſprits vitaux, qu'il eſt pour un tems preſque hors d'état de fournir à toutes les parties du corps autant de ces eſprits, qu'il leur en faut pour faire leurs fonctions ordinaires. Le cours de tous les ſucs en eſt ſi conſidérablement rallenti, que dans les veines du bas ventre où il coule déja plus lentement que dans les autres parties du corps, le ſang eſt preſque ſans mouvement. Cet épuiſement doit néceſſairement produire tous les accidents que nous avons marqués au (§. 7.) Une femme qui après pluſieurs couches a fait des pertes de ſang conſidérables, ou qui a eu pendant quelques tems les règles trop copieuſes, ou qu'on a affaiblie dans différentes maladies par des ſaignées trop fréquentes ſera accablée à un certain âge, quelque fois après dix ans ſeulement de ma-

ladies de nerfs de toute eſpèce (§. 2.) quand même elle aurait mené d'ailleurs une vie fort modérée. Chez elle le genre nerveux devient ſi ſenſible, comme je l'ai ſouvent remarqué moi-même, que les moindres petites choſes, comme par exemple, une petite frayeur qui ne lui aurait fait aucune impreſſion avant, la feront tomber alors dans les plus fortes convulſions.

§. 15. C'eſt ainſi que toutes les maladies de nerfs poſſibles proviennent des épuiſements & de tout ce qui fait perdre ou diminuer les eſprits vitaux. Les fréquentes veillées, les agitations de l'ame, telles que ſont la triſteſſe, le chagrin, la frayeur & la colère, cauſent ces épuiſements, & les grands y ſont beaucoup plus ſujets que les perſonnes du commun. Des grandes frayeurs, des colères immoderées produiſent ſouvent tout-à-coup les plus grandes maladies de nerfs, & quelquefois la mort même; mais la triſteſſe & le chagrin minent peu-à-peu & cauſent des maladies de langueur très ſérieuſes. Il eſt inutile de répéter ici ce que nous avons dit plus haut de l'influence des paſſions ſur notre tempérammenт & ſur notre corps.

§. 16. A l'égard des breuvages chauds, tels que ſont le thé, le caffé, le chocolat, les bouillons gras, les bavaroiſes dont on fait un abus qui a paſſé en mode parmi les gens du *bon ton* des petites villes & de la province, beaucoup plus qu'à la cour, nous nous contentons de dire en paſſant, que rien n'eſt plus pernicieux. Delà proviennent ces affections hypocondriaques, ces vapeurs, ces maladies de nerfs qui font partout leurs ravages. Ces breuvages afaibliſſent tellement les fibres de l'eſtomac, qu'il en réſulte néceſſairement toutes les irritations dont nous avons parlé au (§. 7.) l'expérience journalière nous en convainc. Comment donc des gens ſenſés pourront ils ſuivre les conſeils de Mr. POMME qui prétend guérir toute eſpèce de vapeurs par des breuvages chauds & des bains emollients pris en grande quantité, tandis que très-ſouvent elles ne proviennent que d'un trop grand relachement ? Sans doute que dans ces cas les bains, les lavements froids ainſi que le boire & le manger froids, feraient en général beaucoup plus d'effet, & l'on ſe conformerait beaucoup plus à l'infaillible maxime de notre ancien, de notre ſavant HIPPOCRATE qui veut que l'on traite les contraires par leurs contraires.

§. 17. La deſcription que nous venons de faire des principales cauſes d'où proviennent l'hypocondrie, les maux hyſtériques & les maladies de nerfs; nous fait voir évidemment, que ces maladies conſiſtent principalement dans une irritation extraordinaire des différents nerfs, & que tout épuiſement trop conſidérable d'eſprits vitaux ainſi que le relâchement des fibres nerveuſes en ſont les véritables cauſes. Le nombre des ſymptômes qui annoncent ces maladies, les accès plus ou moins fréquents, plus ou moins violents, nous feront prévoir les accidents qui peuvent y ſurvenir, & juger en même tems, ſi elles ſont incurables ou ſi l'on peut y porter remède.

§. 18. Le premier degré de cette maladie, lorſqu'elle eſt à ſon point le plus faible, ne provient ordinairement que d'un eſtomac faible qui a été ſurchargé, ou d'un épanchement de bile cauſé par la colère, ou par une ſuite de chagrins & d'adverſités, ce qui ſuffit pour irriter tellement le genre nerveux qu'il en réſulte la plûpart des accidents que nous avons détaillés au (§. 2.). En ce cas il ſuffit d'évacuer tout doucement l'humeur âcre ou la bile épanchée par des purgatifs ou des vomitifs; de

prendre pendant quelque tems des confortatifs d'estomac, de s'abstenir pendant le même tems de toute nourriture forte, grasse, huileuse, difficile à digérer & de tous les breuvages chauds & relachants. Le malade se donnera un mouvement moderé, & aura soin d'éviter tout ce qui pourrait affaiblir les vaisseaux & les nerfs. Si les matières irritantes se trouvent dans l'estomac plutôt que dans les boyaux, on le reconnaîtra à des dégouts, des gonflements, des maux, des battements de cœur, des impatiences, des vertiges, des baillements, & par des douleurs dans le front. Dans ces circonstances il faudra employer un vomitif doux préférablement au purgatif, à moins que d'autres incommodités ou la faiblesse naturelle du tempérammment ne permettent pas d'avoir recours au premier. Des personnes faites pourront prendre 25 jusqu'à 30 grains *d'hypecacuana* mêlée avec 15 grains de *sel d'absynthe* dans de l'eau tiède. Remarque-t-on le lendemain que la matière irritante n'est pas entiérement chassée du corps, on pourra hardiment prendre encore une fois ce vomitif. Si l'humeur acre se trouve au contraire répandue dans les boyaux, on le reconnaîtra à des tensions, des anxietés, des

gonflements de ventre accompagnés de constipation chez les uns, de diarrhée chez les autres, enfin au tremblement & à la lassitude dans tous les membres. Qu'alors on donne aussitôt au malade quelques lavements émollients ou qu'on lui fasse prendre pendant quelques jours de suite un des purgatifs suivants ou quelqu'autre de cette espèce.

Prenez deux onces de *Tamarindes*, une demie once de *feuilles de sené*, deux dragmes de *Rhubarbe* & deux onces de *Manne:* infusez le tout dans deux livres d'eau & faites la cuire jusqu'à la diminution d'une livre: faites la passer par un linge & mettez y une demie once de *sel de seignette*, & deux onces de *syrop de roses purgatif*, & faites en prendre tous les matins au malade une tasse à jeun avec un peu de bouillon clair ou du thé. Ou bien, l'on se servira de la poudre suivante 20 grains de *poudre de Jalappe* bien fine, 40 grains de *magnésie blanche*, & 5 jusqu'à 8 grains du *diagidium* que le malade prendra dans du thé faible ou dans de l'eau. Si l'on préfere les pillules on pourra prendre 20 grains de *l'extrait panchymagogue*, & 5 grains d'extrait de *scammonée* dont on fera 10 pillules qui feront un purgatif médiocrement fort. Les

personnes d'un tempéramment faible pourront prendre 3 pillules de BECKER en se couchant, & le matin à jeun 4, jusqu'à 6, du poids de 2 grains chacune. Les personnes extrémement délicates pourront se servir de *l'élixir de proprieté* de PARACELSE : elles en prendront une cuillerée à caffé dans un peu de vin ou d'eau une demie heure avant le repas. Le purgatif liquide dont nous venons de parler, est le meilleur pour des personnes sèches, bilieuses & d'un tempéramment chaud: les autres sont bons pour des tempéramments phlegmatiques remplis d'humeurs.

Dèsque l'on aura suffisamment chassé l'humeur âcre qui irritait les nerfs, ce que l'on remarquera aisément à la tranquillité du malade, il faudra lui faire user avec modération des confortatifs, jusqu'à ce que les forces de son estomac soyent entiérement rétablies. On ne connait certainement pas de meilleur remède de cette espèce que l'écorce de *Kina* lorsqu'elle n'est pas boiseuse & trop vieille. Si elle est d'une bonne qualité, on en fait une poudre fine dont on fait prendre deux fois par jour au malade avant les repas une cuillerée à caffé. Si cette racine est trop boiseuse on fera fondre deux gros de son extrait

dans deux onces *d'Elixir* viſcéral de HOFFMANN ou dans de l'eau de *menthe ſpiritueuſe* dont on fera prendre au malade deux ou trois fois par jour dans un peu de vin d'Eſpagne ou de Grèce, ou bien l'on mettra cet extrait en forme de pillules du poids de deux grains chacune, & il en prendra 6 à 8 le matin & autant le ſoir. Ce remède purge quelquefois d'abord que l'on commence à s'en ſervir, ſurtout lorſqu'on le prend en poudre dans de l'eau; mais dès qu'il ne trouve plus d'ordures dans l'eſtomac & dans les boyaux, il ceſſe de purger, & alors ſeulement il commence à fortifier.

§. 19. Lorſque l'eſtomac eſt fort dérangé, & qu'il s'y eſt formé un dépôt d'âcretés corroſives, alors outre les accidents que nous venons de raporter, le malade a quelquefois des crampes ſi douloureuſes qu'il ne peut ni être couché ni ſe tenir debout. Tant que la crampe dure, il faut bien ſe garder de lui donner aucun vomitif ni purgatif, mais il faut d'abord employer des calmants. Le plus efficace de tous eſt le *laudanum liquidum* de SYDENHAM: on peut en donner au malade 15 à 20 gouttes à la fois dans de *l'eau de canelle* ou de *l'eau de menthe ſpiritueuſe*. Si

le mal n'a pas cessé après quelques heures, ou s'il reparait de nouveau, qu'on réïtére le remede & qu'on tâche de faire aller le malade à la selle en lui donnant un clystère émollient (*a*). Si le lendemain il n'y a plus ni crampe, ni douleur, on le purgera pendant quelques jours de suite avec le liquide dont nous avons parlé au §. précédent. Si le malade a l'estomac si faible que le purgatif lui cause quelques ressentiments de crampe, qu'aussi-tôt on lui fasse reprendre du *landanum liquidum*. Après quoi les confortatifs pris selon la méthode de l'incomparable SYDENHAM feront le plus heureux effet. Le simple extrait de kina fondu dans *l'elixir visceral* de HOFFMANN comme nous l'avons conseillé ci-dessus, suffit pour

(*a*) A l'égard de la constipation qui est fréquente chez les hypocondriaques, il est bon de dire en passant, que ce vice leur devient enfin naturel, & qu'il leur reste même après qu'ils sont guéris, de l'hypocondrie. On le détruit cependant par les remedes & le régime §. 18; en attendant, si le besoin le demande, on pourra toûjours employer les clystères émollients, ou prendre de deux jours l'un, deux ou trois pillules de BECKER en se couchant, pour procurer une selle. Il ne sera pas inutile de se frotter à jeun le ventre avec des linges chauds, parce que par ce moyen on fait entrer plus d'humidité dans les intestins.

rétablir ſi bien l'eſtomac, qu'il n'aura plus le moindre reſſentiment de crampe, pourvu toutefois que le malade obſerve le régime qui doit accompagner ce remede. Mais ſi cet élixir ſeul ne ſuffit pas pour rendre à l'eſtomac toutes ſes forces, que le malade prenne l'elixir immédiatement avant le diné, & qn'il prenne le matin à jeun & le ſoir quand la digeſtion eſt faite, dans une taſſe de thé de *ſauge* ou de *tréfle marin* une cueillerée à caffé de l'électuaire ſuivant. Prenez 4 onces d'électuaire d'écorce d'oranges amères, une demie once de noix muſcade confite, autant de gingembre, une once du meilleur *quinquina* en fine poudre, autant de limaille de fer, deux dragmes de poudre de canelle & du ſyrop d'oranges, autant qu'il en faudra pour que l'électuaire ne ſoit pas trop liquide. Que Mr. POMME refuſe tant qu'il voudra à ces remedes leur efficace & la vertu de guérir toute eſpèce de vapeurs; qu'il n'accorde ce privilège qu'à ſes bains & à ſes breuvages chauds, j'oſe l'aſſurer cependant, ſur une longue expérience, que jamais je n'ai manqué aucun des malades de cette eſpèce en le traitant de cette ſorte, en ſupoſant toûjours qu'il ait obſervé le régime convenable,

qui eſt le même que celui que j'ai preſcrit au §. précédent.

§. 20. Mais ſi le vice qui affecte l'eſtomac & les boyaux eſt aſſez ancien pour qu'il ſe ſoit répandu dans le ſang beaucoup de glaires & d'acretés; ſi les vaiſſeaux du bas ventre en ſont devenus fort ſuſceptibles de tenſions extraordinaires §. 11. ſi les ſucs en ſont devenus âcres & irritants, ſi beaucoup de glandes & de petits vaiſſeaux dans le bas ventre en ont été bouchés, le premier ſoin doit être de travailler à purifier les ſucs, à les corriger, & enſuite à attirer vers la peau & dans les parties éloignées, le ſang qui s'eſt jetté trop abondamment dans les parties intérieures où il irrite le genre nerveux. Après cela, on emploie les confortatifs en ſuivant le régime du §. 19. ces remedes feront un plein effet ſi la trop longue durée du mal ne l'a pas rendu incurable; au moins pouvons-nous promettre, qu'en ce cas même le malade ſera beaucoup ſoulagé.

On pourra purifier & corriger les ſucs en ſe nourriſſant de mets ſains & légers, & en prenant un breuvage fondant & adouciſſant. Comme les malades dont il eſt queſtion, n'ont mangé avant leur maladie que des choſes très

nourrissantes, beaucoup de viandes, beaucoup de jus échaufants, des ragouts salés & bien épicés; comme ils n'ont bu que des vins forts & des liqueurs, & qu'outre cela ils ont mené une vie fort déréglée & tout-à-fait contraire à la nature, il n'est pas étonnant qu'il se soit formé chez eux une abondance de glaires, de bile & d'âcretés: il est donc actuellement absolument nécessaire qu'ils prennent le contrepied & qu'ils suivent le régime le plus exact, s'ils veulent sérieusement penser à leur guérison & être surs de l'obtenir. Cependant le malade sera quelquefois assez longtemps condamné à ces remedes & à son régime, avant que de sentir du soulagement, parce qu'on n'ose pas encore attaquer la maladie par la racine: mais comme ce chemin, quoique long est le seul qui puisse le conduire à une guérison sûre, il ne peut rien faire de mieux que de s'armer de patience & de se soumettre avec résignation à tout ce qu'on lui prescrira. On lui fera donc prendre pendant quelques jours, c'est-à-dire jusqu'à ce que l'estomac & les boyaux soient entiérement délivrés des humeurs âcres qui y siegent, un de ces purgatifs que nous avons conseillés §. 18. ou un autre dont l'efficace est bien re-

connue. Pour toute nourriture on ne lui laiſſera prendre, le matin à jeun qu'un bouillon de poulets & de veau avec du ris ou de l'orge, dans lequel on pourra faire cuire un peu de pain. Entre le déjeuné & le diné il ſe donnera un mouvement moderé, à cheval ſurtout, ce qui lui conviendra le mieux, ou dans une voiture ou même à pied. S'il ne peut faire ni l'un ni l'autre, qu'il s'occupe à un travail léger qui lui mette la plûpart des muſcles en mouvement; que, par exemple, il nettoye les meubles de ſa chambre. C'eſt l'excellent conſeil que donna l'heureux Mr. TRONCHIN lorſqu'il parut pour la premiere fois ſur le grand théâtre de Paris. A diné le malade pourra manger la même ſoupe que celle qu'il a priſe pour ſon déjeuné, il pourra y ajouter un peu de viande blanche rotie, du poiſſon délicat rôti ou cuit à l'eau avec du ſel, du jardinage cuit au bouillon, & des compottes de fruits. Après le repas il doit ſe tenir tranquile & n'appliquer ni le corps ni l'eſprit, juſqu'à ce que la digeſtion ſoit faite. Pour ſon ſoupé il pourra encore prendre ſa ſoupe avec un peu de jardinage. Qu'il ſe couche de bonne heure afin de digérer plus aiſément & plus parfaitement

ſa nourriture qu'il aura priſe. Sa boiſſon ordinaire doit être froide : ce ſera de l'eau de SELTZ, de PFEFFER ou de WEISSENBOURG, une ptiſanne fort légére de racine *d'eſquine*, de *ſalſepareille*, ou une eau commune dans laquelle on aura plongé à differentes repriſes un fer ardent, ou, enfin, du petit lait, ſi ſon eſtomac peut le ſuporter. Mais afin qu'avec ce régime notre malade ne s'affaibliſſe pas trop, ſurtout, s'il était accoutumé auparavant à une nourriture échaufante, & à des vins forts, on pourra, ſi les circonſtances l'exigent, lui donner un doigt de vin de Grèce ou d'Eſpagne : cela diſpoſera ſon eſtomac à la digeſtion. Le matin d'abord à ſon réveil il doit s'humecter ſuffiſamment en buvant d'une de ces eaux que nous venons de lui indiquer ; par là il entretiendra toûjours ſon eſtomac net, & empêchera les alimens de ſe mêler avec des parties étrangéres & inutiles, & propres à épaiſſir le ſang.

Lorſque le malade aura pendant quelque tems exactement ſuivi ce régime, de façon à pouvoir eſpérer que ſes ſucs ſont déchargé des glaires, qu'ils ſont délayés, & débaraſſés de de cette humeur âcre que ſa maniere de vivre pré-

cédemment y avait engendrés, on procédera alors à la ſeconde partie du traitement qui conſiſte dans un uſage modéré, des bains tant froids que chauds. Ce n'eſt pas que nous ſoions en cela du ſentiment de Mr. Pomme ſur la cauſe de ces maladies: nous diſons qu'elles ne proviennent que de l'épuiſement des nerfs & des vaiſſeaux, & nous ne regardons les bains froids ou chauds, ainſi que les lavements que comme des remedes ſubſidiaires. §. 29. Tout l'effet que nous leur attribuons, c'eſt que par leur chaleur qui eſt plus forte que la chaleur intérieure du corps, ou par leur froid qui ſurprend les nerfs, ils attirent le ſang des parties intérieures qui en étaient trop comprimées vers la peau & les parties extérieures, enſorte que les parties intérieures ont aſſez de place pour s'élargir & ſe remettre dans leur ſituation naturelle. Il n'y a perſonne qui ne puiſſe aiſément ſe convaincre de la vérité de cet effet en hyver auſſi bien qu'en été. En hyver on ſent ſouvent des douleurs aux mains & aux pieds lors même qu'on eſt dans une chambre tempérée; qu'alors on ſe lave pendant quelques moments ſeulement, avec de l'eau froide comme glace, auſſi-tôt on ſentira pendant quelques heures à ces

parties une chaleur plus grande, que n'en peut donner un grand feu en tems égal.

Pendant l'été lorfque l'air fera affez échaufé, on pourra faire baigner le malade pendant quelques minutes dans l'eau froide, le matin à jeun & le foir quand la digeftion fera faite; il n'importe que l'eau où il fe baignera foit une eau de fource, une eau courante ou une eau tranquile comme celle d'un lac qui eft toujours moins froide. Mais après le bain il fe promenera au moins pendant une demie heure à pied; c'eft le moyen de faire circuler le fang également par toutes les parties du corps, en l'empêchant de fe jetter auffi-tôt des parties extérieures fur les intérieures, qui n'auront pas encore repris leur folidité naturelle. On pourrait faire la même chofe en hyver, fi on ne redoute pas le grand froid, furtout lorfqu'on eft attaqué des maladies de nerfs; il eft fur que ce ferait le moyen d'en obtenir plutôt la guérifon; mais comme il faudrait avoir pour cela le tempéramment un peu ruffe ou anglois, il vaut mieux s'en tenir aux bains chauds. Il ne fuffit pas que ces bains foient tièdes, il faut qu'ils foient bien chauds; alors ils procurent une

tranſpiration fort abondante, ou, pour mieux dire, une ſueur. Rien ne ſerait plus dangereux, que ſi cette tranſpiration était ſubitement arrètée & repouſſée par l'air extérieur. Le malade doit donc avoir grand ſoin de prendre ſes bains dans une chambre bien cloſe, & de ſe mettre auſſi-tôt après le bain dans un lit bien chauſé, afin d'entretenir la tranſpiration auſſi longtems que la nature le demande. Après cela il doit ſe frotter le ventre avec de la flanelle. Par cette opération il arrêtera d'autant plus aiſément le ſang dans les parties extérieures, il remuera les entrailles, & procurera plus aiſément la circulation des ſucs dans le bas ventre. Après cela il pourra ſe promener en voiture, à cheval, ou à pied, en hyver & en été ſi le tems le permet.

A l'égard de ſa nourriture, il doit toûjours obſerver avec exactitude le régime que nous lui avons déja preſcrit. Il continuera ſes bains pendant 15 ou 20 jours, juſqu'à ce qu'il ſe ſente ſoulagé. Alors il eſt tems de faire uſage de confortatifs proportionnés à l'état du malade, afin de rendre d'un côté à l'eſtomac la force qu'il lui faut pour pouvoir digérer, & de l'autre, pour remettre dans leur état naturel les vaiſſeaux

des inteſtins qui s'étaient trop relâchés & trop dilatés. Ce que j'ai trouvé de meilleur en fait de confortatifs de cette eſpèce, c'eſt une décoction de *kina*. Je fais mettre deux onces de *kina* en poudre avec deux dragmes de *canelle* dans trois livres d'eau qu'on laiſſe cuire juſqu'à la diminution d'une livre & demie, & j'en fais prendre au malade 3 à 4 taſſes par jour. Lors même qu'il ne reſſent plus la moindre atteinte de ſon mal, je lui fais continuer quelquefois ce remede, 20, juſqu'à 40 jours de ſuite en lui faiſant toujours garder le même régime, le même mouvement, en voiture, à cheval ou à pied, & lui fais même prendre un bain tous les 4 ou 5 jours. Lorſqu'il eſt parfaitement rétabli, je lui conſeille de prendre pendant un certain tems au moins deux ou trois fois par ſemaine de l'elixir de HOFFMANN avec le *quinquina* (§. 18.) avant les repas. Je lui interdis toute nourriture graſſe, huileuſe, difficile à digérer, âcre & échauffante, auſſi bien que toutes les boiſſons ſpiritueuſes & fortes, ſoit vins, liqueurs, ou autres. Je l'exhorte ſur tout à éviter avec ſoin tout ce qui pourrait lui affecter l'eſprit & afaiblir le corps. Je lui preſcris un juſte mêlange de repos & de mouvement, & de tems à autre un bain

froid, afin de prémunir ſes nerfs contre l'engourdiſſement & le relâchement, en les tenant toujours en exercice.

§. 21. Si contre toute attente cette décoction de *kina* ne ſuffiſait pas pour rendre aux nerfs les forces qu'ils doivent avoir, qu'on faſſe boire lentement au malade tous les matins à jeun autant qu'il pourra ſuporter d'une eau froide, ferrugineuſe & acidule, comme par exemple, de l'eau de *Schwalbach*, de *Spa*, de *Pirmont*, de *St. Maurice*: ou qu'avec chaque verre de la décoction de *kina* il prenne une cuillerée à caffé de l'electuaire dont nous avons parlé (§. 19.) ou enfin 3 ou 4 pillules de deux grains chacune, compoſées de l'extrait de *chardon béni*, de *méniante*, *d'abſinthe* & de limaille de fer, enſorte qu'elles contiennent deux tiers de fer & un tiers d'extrait. Le grand SYDENHAM prouve par une longue ſuite d'expériences que la limaille de fer mêlée avec des amers fait de grands effets dans beaucoup de maladies de nerfs, ſur tout lorſqu'on a pris des précautions pour y préparer le corps. Ce remede eſt ſur tout excellent dans ce cas pour les femmes dont les régles ſont en même tems arrêtées. On guérit de la même maniere l'hypocondrie & les maladies de nerfs qui ne pro-

viennent que de la diſtenſion des veines du bas ventre cauſée par une vie trop ſédentaire, pourvu, toute fois, qu'il n'y ait point de tumeurs ou de goîtres, & que les vaiſſeaux n'aient pas entierement perdu leur reſſort.

Pour ce qui regarde ces maladies de nerfs qui proviennent d'une ſenſibilité ou irritabilité extraordinaire de tout le genre nerveux, & qui ſont les ſuites des épuiſements cauſés par *l'onaniſme* &c. dont nous avons parlé (§.11. 14.), comme elles ſont beaucoup plus difficiles à guérir, il leur faut auſſi un traitement beaucoup plus étendu & plus ſuivi. Il faut purifier dabord & corriger les ſucs trop âcres & trop attenués, enſuite reproduire chez le malade par une nourriture de jour en jour plus ſubſtantielle, les eſprits vitaux qu'il a entierement perdus. En troiſieme lieu, tandis que les nerfs n'ont pas encore acquis la force qui leur eſt naturelle, il faut chercher à rendre les accès le moins fréquents qu'il ſera poſſible, puiſque par chaque nouvel accès le genre nerveux devient toûjours plus faible. Quatriemement, enfin, il faut que le malade obſerve fort longtems le régime le plus exact, & qu'il évite avec ſoin tout

ce qui pourrait être pour lui l'occasion du moindre afaibliſſement.

Si l'on conſidère, combien les jeunes gens ſont ſouvent à la fleur de leur âge la victime de leurs épuiſements, des mets échaufants & des liqueurs fortes dont ils ſont un ſi grand abus; ſi l'on réfléchit ſur les maladies auxquelles ils ſont ſi ſujets, entr'autres à l'éthyſie & la conſomption, on n'aura plus aucune raiſon de douter de l'âcreté de leurs ſucs qui attaquent les nerfs, & corrompent tous les nouveaux alimens qui pourraient reproduire de nouveaux eſprits vitaux. Dans ces circonſtances j'ordonne à mon malade pour ſa boiſſon ordinaire de l'eau de *Pfeſſers* ou notre eau de *Wyſſenbourg* (*a*); ce ſont des eaux tièdes, clai-

(*a*) Les bains de *Wiſſenbourg* ſont ſitués à 10 lieues de *Berne* dans un petit vallon où l'eau ſort tiède du rocher; elle eſt un grand adouciſſant pour le ſang, pour les exulcerations dans les poulmons, & dans la conſomption où le ſang eſt fort apauvri. On la boit pure ou mêlée avec du lait. Elle engraiſſe & fortifie. J'ai vu des jeunes gens tellement épuiſés par *l'onaniſme* & par les excès avec les femmes, qu'ils ne pouvaient plus ſe tenir ſur leurs jambes, & qu'ils avaient l'éthyſie & la paralyſie la plus complette. Ils ont été parfaitement guéris en buvant de ces eaux pendant 5 à 6 ſemaines de ſuite, & en prenant en même tems de l'extrait de *kina*.

res, & qui coulent ſur du lait de lune. Je lui ordonne ſur tout de les boire le matin à jeun & tièdes comme elles ſortent de la ſource. Si l'on n'a pas la commodité d'avoir ces eaux, le malade peut boire le matin de l'eau de *Seltz* dans laquelle on mettra un quart ou quelque choſe de plus de lait d'aneſſe ou d'un lait de vache bien écremé : pendant le jour il peut boire de l'eau de *Seltz* toute pure ſans lait, ou une ptiſanne légére compoſée de racine *d'eſquine*, de *ſalſepareille*, & de racine de *Gramen*. Un petit lait léger & bien diſtilé eſt quelquefois très bon auſſi, mais je donne la préférence aux eaux que j'ai nommées en premier lieu, ſur tout, ſi le malade peut les boire à la ſource & qu'il puiſſe s'y baigner tous les jours pendant quelques heures. Ces eaux, ſoit qu'on s'y baigne, ou qu'on les boive, ſont le meilleur adouciſſant dont on puiſſe ſe ſervir dans cette maladie. Elles font paſſer par les urines & par le moyen d'une tranſpiration douce, toutes les humeurs âcres qui ſe trouvent dans le corps, & cela ſans l'échaufer ni l'affaiblir.

A meſure que les parties âcres qui ſe trouvaient répandues dans le ſang, en ſont chaſſées ; il faut que le malade les remplace par des parties légères & balſamiques, & cela dépend d'une bonne

nourriture proportionnée à ſon état. Les bouillons trop forts, trop échauffants, lui ſeraient auſſi nuiſibles & auſſi peu proportionnés à ſes forces, que le lait d'une nourrice âgée, l'eſt aux forces d'un enfant qui vient de naître. Ils enflammeraient encore plus ſes ſucs déja trop inflammables, ils lui irriteraient trop le genre nerveux, & les mets les plus aiſés à digérer pourriraient dans ſon eſtomac, au lieu d'y être travaillés, & reproduiraient de l'acreté dans le ſang. Qu'on prenne des poulets & une portion égale de chair de tortues, ſi l'on peut en avoir, pour en faire des bouillons au malade. Ces bouillons ne doivent être que faiblement ſalés, & on y fera mitonner un peu de pain blanc. Le malade en prendra 3 à 4 fois par jour. Ce ſera là pendant quelque tems ſa nourriture ordinaire en y ajoutant un peu de jardinage cuit au bouillon, un peu de poiſſon róti & du fruit en compotte. Quoique le malade ne prenne qu'une nourriture fort légére, il faut cependant lui faire prendre tous les jours un exercice modéré: c'eſt le moyen le plus naturel de fortifier des fibres affaiblies, & d'entretenir les ſucs dans l'épanchement & la circulation qu'ils doivent avoir. Rien ne ſera plus propre pour cela, que la

promenade à cheval & en voiture, pourvu qu'il n'y faſſe pas d'excès. Lorſque ces remedes auront ſuffiſamment purifié & corrigé les ſucs, le malade commencera à prendre des aliments un peu plus forts & plus nourriſſants. Au lieu de lui faire ſes bouillons de chair de tortues & de poulets, on pourra les faire de veau, de bœuf, & de poules, & on pourra lui permettre de manger pour ſon diné un peu de viande blanche avec ſon jardinage. Enfin il pourra manger des viandes plus fortes encore, & on lui permettra de la perdrix, du faiſan, des écréviſſes dont la chair eſt preſque auſſi ſucculente & auſſi ſubſtantielle que la chair de vipéres. Tandis que cette nourriture reproduira chez lui les eſprits vitaux en abondance, il fortifiera en même tems de jour en jour ſes parties ſolides, en prenant chaque jour plus d'exercice. A l'égard de ſa boiſſon, il en reſtera à ce que je lui ai d'abord preſcrit.

Le troiſieme point de notre traitement conſiſte à prévenir avant tout les différends accidens qui peuvent ſurvenir à la maladie, ou qui en ſont des ſuites, telles que ſont les convulſions & l'épilepſie. Avant que de travailler à rendre aux ſucs leurs forces & les autres proprietés qui

leur conviennent, il faudra pendant quelque tems emploier les remedes adouciſſants. Cinq juſqu'à huit grains de *muſc* pris une ou deux fois par jour, ou donnés en lavement feront un des plus efficaces. *L'eſprit de corne de cerf* fait quelque fois tomber les convulſions les plus violentes; on en donne au malade 15 juſqu'à 20 gouttes dans un pot d'eau. Quoique ces remedes adouciſſent beaucoup les eſprits vitaux, il ne faut cependant en uſer qu'avec modération, tant que les ſucs ne feront pas corrigés. C'eſt la précaution qu'il faut prendre à l'égard de tous les médicamens échaufants qui doivent fortifier les nerfs dans les maladies provenantes de la maſturbation. Si l'on en uſe ſans ménagement avant que les ſucs ſoient corrigés, ils font l'effet que ferait ſur un enfant l'uſage immoderé d'un vin violent. Il faut avoir ſoin auſſi, de tenir toûjours au malade le ventre libre par le moyen des clyſtères émollients & de lui procurer une tranſpiration aiſée, en lui faiſant prendre de tems en tems des bains chauds: par ce moyen le ſang deſcendra des parties ſupérieures dans les inférieures, & le cerveau ſera moins irrité.

Enfin, après qu'on aura, pour ainſi dire, renouvellé & parfaitement corrigé

les humeurs du malade & que le mal aura un peu diminué, on entreprendra alors les parties ſolides & on lui fera prendre des confortatifs; on remédiera à la trop grande ſenſibilité de ces parties, & on leur donnera la force néceſſaire pour pouvoir réſiſter à la circulation irréguliere des eſprits vitaux. Mais afin que les confortatifs ne cauſent point aux fibres une irritation trop forte & trop ſubite, & que le ſang n'entre pas en agitation, on ne ſe ſervira d'abord que de l'elixir viſcéral de HOFFMANN. Le malade en prendra pendant quelques jours de ſuite une cueillerée à café dans un peu d'eau, immédiatement avant les repas; il le prendra enſuite avec l'extrait de kina (§. 18.) pendant quinze jours environ, dans un peu de vin d'Eſpagne, & il uſera en même tems du breuvage du (§. 20). Après cela il fera uſage des électuaires fortifiants où il entre du fer §. 19, & il en prendra le matin à jeun, à 4 heures après midi, & à neuf heures du ſoir, chaque fois la valeur d'une cueillerée à café; ſur quoi il prendra un verre de ptiſanne ou d'eau de *quinquina* au lieu de l'élixir. Comme les bains froids contribuent auſſi à fortifier les nerfs, le malade les prendra quand ſes forces ſeront ſuffiſamment revenues. S'il ne ſe

baigne pas tous les jours dans l'eau froide, il faut qu'il le faſſe au moins quelques fois par ſemaine, qu'il monte à cheval, qu'il aille en voiture à jeun le plus ſouvent, ou qu'il ſe donne de l'exercice en travaillant un peu. Supoſé que le malade ſe ſoit ſervi longtems de l'écorce de *kina* avec le fer, qu'il ne ſe ſoit nourri que de mets légers & ſubſtantiels, & qu'avec tout cela il ſoit encore faible & qu'il ait le genre nerveux encore ſenſible, il pourra faire en été une ſeconde cure avec les eaux de *Spa*, de *Schwalbach* ou de *Pirmont*, mais qu'il n'oublie pas de prendre ſur les eaux une ou deux fois pendant le jour, & le ſoir quand la digeſtion ſera faite, des pillules de quinquina (§. 18.). Lorſqu'il ſera entierement guéri qu'il quitte peu-à-peu l'habitude de manger tant de viande; qu'il mange, au contraire, plus de jardinage, plus de fruits en compotte, & qu'il évite avec ſoin tout ce que nous avons défendu (§. 20.). On pourra lui permettre à ſes repas un peu de vin mêlé avec de l'eau.

§. 23. Nous voions ſouvent des perſonnes, ſurtout parmi celles du ſexe, qui ont depuis leur enfance le genre nerveux d'une irritabilité extraordinaire, ſoit que ce ſoit un vice héréditaire, ou qu'el-

qu'elles l'aient contracté par une éducation trop délicate. Quoiqu'il n'y ait chez ces personnes ni distension considérable dans les vaisseaux du bas ventre, ni gonflement dans les boyaux, & qu'elles jouissent d'ailleurs d'une très bonne santé, cependant la moindre chose les fait tomber en faiblesse & en convulsions; le moindre mouvement les accable, & pour peu qu'elles s'écartent de leur train de vie ordinaire, elles ont mille infirmités. Pour être délivré de ce vice, il faut pareillement se donner un exercice plus fort & plus fréquent, s'accoutumer aux différentes températures de l'air extérieur, & se servir pendant un certain tems du quinquina avec le fer & des eaux minérales & ferrugineuses comme de *Schwalbach*, de *Spa* &c. Ce qui fera plus d'effet que le *castor*, le *galbanum*, *l'assa fœtida* & *l'esprit de corne de cerf*.

§. 24. Je pourrais m'étendre beaucoup plus sur les différentes maladies de nerfs, & sur la maniere de les traiter; mais comme je ne me suis proposé de parler que de celles qui proviennent chez les grands de leur mauvaise éducation, & de leur maniere de vivre totalement contraire à la nature, & que d'ailleurs mon livre est plutôt une exhortation

qu'un livre de médecine; il me parait qu'il ſerait inutile de parler des autres. Je traiterai à peu-près de la même maniere des autres maladies qui ont la même origine, mais je ne ferai que les obſervations eſſentielles, d'autant plus, que tous les médecins, pour peu qu'ils ſoient inſtruits en connaiſſent les cauſes, & les différentes manieres de les traiter.

Du Rhumatiſme, des douleurs volantes & de la goutte.

§. 1. QUoique ces maladies, à en juger par leurs noms ſemblent être très différentes l'une de l'autre, cependant en les conſidérant en elles mêmes, elles ne ſont qu'une ſeule & même maladie. Le *Rhumatiſme* eſt quelque fois cauſé par une ſueur & une tranſpiration ſubitement interceptées, & il eſt ſouvent accompagné d'une petite fiévre. Il en réſulte une douleur extrême qui affecte ſouvent pendant pluſieurs ſemaines nos muſcles, & leur ôte toute leur flexibilité. Mais ce mal provient pour l'ordinaire d'une humeur âcre, ſalée, pituiteuſe & ténace qui ſe

fixe dans les petits vaiſſeaux lymphatiques des muſcles, & irrite les nerfs. Tant que cette matiere n'agit que ſur les muſcles, & qu'elle paſſe aiſément d'un endroit à l'autre, on appelle *Rhumatiſme* le mal qui en réſulte; mais ſi elle pénétre dans les articulations, & qu'elle s'arrête dans les petits vaiſſeaux du perioſte & des tendons, enſorte qu'elle y cauſe de la roideur & une douleur aiguë, on l'apelle maladie articulaire, & goutte lorſqu'elle ſe fixe dans les doigts des pieds.

§. 2. Les rhumatiſmes de la premiere eſpèce qui ne proviennent qu'accidentellement de l'air extérieur ſont rarement dangereux, & paſſent ordinairement après quelques jours; il ſuffit pour cela, que le malade ſe tienne chaudement, qu'il prenne du thé de *ſurau*, de la ptiſane de citron, ou quelqu'autre breuvage de cette eſpèce pour ſe faire ſuer, & qu'il ſe faſſe frotter de tems en tems la partie affectée avec des linges chauds ou de la flanelle; mais il faudra qu'il s'abſtienne pendant quelques jours du vin & de la viande. Les douleurs rhumatiques qui proviennent de l'autre cauſe ſont d'une plus grande importance quoiqu'elles ne ſoient pas ſi violentes, & il eſt rare qu'un homme qui en eſt attaqué en hyver, lorſqu'il eſt à

un certain âge, soit exemt de la maladie articulaire dans sa vieillesse & de la goutte, dont ces douleurs sont les tristes avant-coureurs.

§. 3. Si nous faisons attention au grand nombre de causes qui concourent à affaiblir l'estomac des grands & à corrompre leurs sucs nourriciers, nous n'aurons pas de peine à comprendre pourquoi ils sont beaucoup plus sujets aux rhumatismes & à la goutte, que les hommes du commun, les ouvriers & les paysans. Nous pouvons répéter ici tout ce que nous avons dit (§. 10.) des maladies de nerfs. La même âcreté qui occasionne ces maladies, produit aussi le mal articulaire & la goutte; lorsque l'humeur âcre a enfin pénétré dans les petits vaisseaux des articulations, & qu'elle s'y ârrête. Les femmes du commun sont quelquefois sujettes aux douleurs rhumatiques de la première espèce; mais il en est peu qui connaissent le véritable mal articulaire & la goutte.

§. 4. On peut radicalement guérir un rhumatisme provenu d'une âcreté intérieure & qui ne s'est pas encore souvent manifesté au dehors; mais il faut que la personne qui en est attaquée renonce entiérement au train de vie qu'el-

le a mené jufqu'alors, & qu'elle fe purifie le fang en prenant pendant quelque tems tous les jours une ptifane faite avec de la racine de *chien dent*, *d'Efquine*, de *Salfepareille*, & de *Régliffe*. Le matin le malade, prendra un thé émolliant de *Scordium* & de *germandrée*. A diné il ne prendra que quelques cueillerées de vin d'Efpagne pour fe fortifier l'eftomac, & il ne mangera que des mets légers, qui ne font ni gras ni huileux; rien qui foit âcre, difficile à digérer ou échaufant. Sa nourriture ordinaire doit être de la viande blanche rôtie, du poiffon cuit à l'eau, du jardinage doux aprêté dans du bouillon frais & du fruit en compotte. Il doit furtout fe garantir des refroidiffements fubits, & éviter avec foin tout ce qui pourrait lui caufer de l'inquiétude ou de la fatigue. Il doit prendre tous les jours un exercice modéré; c'eft le moyen d'entretenir la circulation convenable des liquides, de fortifier les parties folides, & de fe débaraffer de celles qui font inutiles au corps & qui en évacueront foit par les urines, foit par les felles. Les tempéramments fanguins accoutûmés à la faignée feront bien d'y recourir avant l'entrée de l'hyver, mais il faut bien fe garder de la faire trop

copieuse; au contraire, toutes les fois qu'on en fera une, il faut toûjours la faire moindre que celle qui l'a précedée, afin que le tempéramment s'accoutûme peu-à-peu à s'en passer entiérement. Ceux qui ont depuis leur jeunesse les nerfs relâchés & dont le corps est par conséquent plus chargé d'humeurs pituiteuses, doivent au printems & en automne prendre pendant quelques jours de suite un purgatif doux, comme sont ceux que nous avons ordonnés (§. 18.) des maladies de nerfs. On peut se servir préférablement de la ptisane purifiante & purgative dont voici la recette. Prenez *follicules de senné*, *racine de salsepareille*, *Scrophulaire*, *Agaric*, *sel de Seidliz*, 6 gros de chaque article; versez une pinte ou 3 livres d'eau froide pardessus, laissez le tout infusé pendant 24 heures & transvasez le ensuite au clair dans une bouteille. On prendra tous les matins à jeun une ou deux tasses de cette ptisane. On fera très-bien aussi de se baigner de tems en tems, en été dans de l'eau tiède afin de débarasser la peau de toutes les impuretés qui s'y sont attachées pendant l'hyver, pour ouvrir les pores, & bien entretenir la transpiration. Celui qui suivra ce régime dicté par la nature même,

peut être aſſuré, que dans ſa vieilleſſe il n'aura ni goutte ni rhumatiſme, & qu'il ſera exemt de bien d'autres maux.

§. 5. Il ſe paſſe ſouvent bien du tems avant qu'une âcreté rhumatique ſe fixe dans les petits vaiſſeaux des jointures ou des articles, & ſi quelquefois elle s'arrête dans un, elle repaſſe bientôt dans un autre; c'eſt pourquoi on a donné à la douleur qui en provient, le nom de *douleur volante.* Les anciens lui ont donné différents noms, ſelon les différentes parties du corps où elle ſe fixe; par exemple celui de *ſciatique* lorſqu'elle eſt dans les articles de la hanche, & celui de *goutte* lorſqu'elle eſt dans les doigts des pieds. Ces différentes eſpèces de maux ne ſont qu'une ſeule maladie principale dont nous avons déja parlé plus haut, qui provient d'une matière tantôt corroſive, tantôt âcre, tantôt bilieuſe ou ſalée, & qu'on hérite quelquefois de ceux de qui on reçoit le jour. Cette maladie attaque rarement en été, mais ordinairement au printems pendant le mois de Février. Quelques jours avant qu'elle ſe manifeſte, on ſent de la laſſitude & de la peſanteur dans tous les membres, & l'on perd l'appetit: on a le ſommeil in-

quiet, de la fièvre, dont les accès ſont plus ou moins violents, ſelon qu'il y a plus ou moins de matière dans le corps, & elle reſſemble aſſez à une fièvre catharale. Il y a bien des perſonnes qui ont en même tems de grands maux de tête, des anxiétés & la reſpiration embaraſſée. Enfin la douleur ſe déclare dans un article ou dans un autre. Elle eſt aſſez ſupportable au commencement, mais elle devient peu-à-peu ſi violente, qu'on ne peut pas même ſouffrir un linge ſur la partie malade. Elle eſt ſemblable à une fièvre, la douleur augmente ſur le ſoir & diminue un peu le matin; l'article eſt ſouvent enflé & la peau un peu enflammée. Plus ces douleurs ſont violentes, moins elles durent: ſouvent après quelques jours l'enflure & la douleur tombent, & la peau s'écaille dans ces parties. Plus l'homme eſt avancé en âge, plus il y a de tems qu'il eſt ſujet à ce mal, & plus auſſi les accès en durent: quelquefois le malade eſt obligé de garder le lit pluſieurs mois de ſuite, & il lui reſte dans les articles une matière tartreuſe qui l'empèche de ſe ſervir de ſes membres, ſi le malade eſt trop faible pour que cette matière âcre ſe jette au dehors, & que des articles elle ſe jet-

te ſur les parties intérieures, elle cauſe des apoplexies, des ſuffocations, des crampes d'eſtomac très douloureuſes, des coliques, des difficultés à reſpirer, des retenſions d'urine, des inflammations & la gangrêne dans les boyaux. Les perſonnes qui ſont ſujettes à ce mal ont donc une bien triſte perſpective. Cependant il y en a beaucoup qui ſe flattent de parvenir avec cela à un âge fort avancé & qui ſe perſuadent, que ce mal les mettra à l'abri de beaucoup d'autres incommodités.

§. 6. Il n'y a perſonne qui ne ſache à-peu-près, quel eſt le régime qu'il faut obſerver, quels ſont les remèdes qu'il faut emploier dans les attaques de cette maladie. Le dégout, l'altération & la chaleur donnent aſſez à connaitre qu'il faut dans ces circonſtances ſe nourrir de mets légers, manger peu, s'humecter beaucoup avec des breuvages tièdes & adouciſſants pour ſe procurer une tranſpiration douce : rien n'eſt plus propre à faire cet effet, que de boire une couple de fois par jour une taſſe d'un thé léger de *ſcordium*, de *ſurau* ou de *germandrée* ; mais on uſera pour ſa boiſſon ordinaire des ptiſanes (§. 4.). Si les douleurs ſont extrêmement violentes, & que le malade ait peine à les

ſupporter, il pourra prendre les premiers jours de la maladie 40 juſqu'à 50 goutes anodines de HOFMANN dans du thé. Tous les autres calmants ſoit intérieurs, ſoit extérieurs, ſont dangereux, parce qu'ils amortiſſent, pour ainſi dire, les efforts que fait la nature pour ſe débaraſſer des matières qui la font ſouffrir. Un remède ſimple qui apaiſe la douleur ſans aucun danger c'eſt de mettre le membre qui ſoufre dans une envelope d'une toile cirée fine. Souvent la matière âcre qui donne la goutte, s'arrête avec tant d'opiniatreté dans un article, dans la hanche, par exemple, dans l'épaule, que ces parties ſe deſſéchent par les extrémités; en ce cas des véſicatoires apliquées ſur cette partie, & l'uſage continuel du thé amer feront le remède le plus efficace pour attirer l'humeur & la faire ſortir.

§. 7. Si le mal eſt invéteré, s'il a formé des roideurs dans les articles, & qu'il y ait laiſſé un dépôt de matière tartreuſe, dès lors il eſt incurable; mais s'il eſt récent, & ſi le malade n'eſt pas trop faible, le régime (§. 4.) & l'uſage des remèdes ſuivants, pris pendant un aſſez long tems, pourront le ſoulager beaucoup, s'ils ne le guériſſent pas entiérement: Qu'on prenne de l'extrait

d'ivette, de *trefle marin*, de *chardon bênit*, *d'abſynthe*, de *Kina*, une drachme de chaque eſpèce; une demie once de limaille de fer, une drachme & demie d'extrait de *rhubarbe* & une demie drachme *d'aloës* ſi la perſonne eſt d'un tempéramment phlegmatique. On mêlera le tout bien enſemble & l'on en fera des pillules qui péſeront deux grains chacune. Le malade en prendra tous les matins à jeun 5 ou 6 ſur leſquelles il boira un verre d'eau fraiche ſi c'eſt en été, mais une taſſe de thé de *chamacpittis* ſi c'eſt en hyver. Ce remède rend les premiers jours le ventre libre, s'il veut faire tout ſon effet; j'en fais ſouvent reprendre à mes malades 3 ans après, mais de deux jours l'un ſeulement. Si l'on ſuit exactement le régime preſcrit au (§. 4.) qu'on ne craigne pas qu'on échaufe par là, & qu'on agite trop le ſang.

§. 8. Tant que la matière gouteuſe s'arrête dans les articles, le mal n'eſt point dangereux; mais ſi elle ſe jette ſur les parties intérieures & qu'elle produiſe les effets dont nous avons parlé (§. 5.) ſi on ne peut pas la détourner & la faire rentrer dans les articles, le mal devient mortel en peu d'heures, ſouvent dès l'inſtant même. Plus ces

accidents ſont conſidérables, plus ils ſeront dangereux, (ce dont un médecin expérimenté pourra aiſément juger par la nature des parties attaquées), plus auſſi faudra-t-il emploier de remèdes violents pour repouſſer la matière vers les articles. On apliquera, par exemple, de fortes veſſicatoires aux gras de jambe, & dans le cas de la ſufocation ou de l'apoplexie, il faudra brûler la peau avec un fer ardent. S'il eſt queſtion d'apliquer des remèdes moins violents, on ſe ſervira de bains de pieds tièdes, dans lesquels on mettra de la moutarde en poudre, du ſel & du vinaigre. On pourra ſe ſervir auſſi de cataplames faits de levain, de moutarde en poudre, de ſel, ou d'herbes aromatiques cuites dans le vin & on les appliquera à la plante des pieds; les ventouſes feront auſſi un bon effet, auſſi bien que la friction avec de la flanelle groſſière. Si les articles ſont trop deſſéchés & trop roides, il faudra ſe ſervir de bains de lait & d'herbes émollientes: remarque-t-on par quelque accident, que la nature eſt trop faible pour pouſſer la matière âcre vers les articles, on pourra ſeconder ſes efforts ſans craindre aucune mauvaiſe ſuite en donnant au malade de tems en tems un peu de

vin d'Espagne ou d'un autre bon vin fortifiant. Si le vin seul ne lui donne pas assez de force, qu'on y mette une couple de fois par jour une cueillerée de *quinquina* en poudre; mais nous supposons avant tout, que les remèdes extérieurs aient déja été administrés. Si le malade a beaucoup de fièvre, & qu'il soit menacé de l'inflammation, il faut de toute nécessité lui faire prendre des breuvages tièdes & aigrelets pour le calmer, & emploier en même tems avec soin les remèdes extérieurs.

Des Obstructions du foye & de la ratte.

§. 1. Les obstructions du foye, & de la ratte sont une maladie très-commune parmi les grands, & elle provient comme la plûpart des autres maladies auxquelles ils sont sujets, de leur manière de vivre en tout contraire à la nature. Tout ce qui concourt à la distension des branches multipliées de la *veine porte* dans le bas ventre & cause ces différentes maladies de nerfs dont nous avons parlé, tout cela, dis-je, con-

tribue auſſi à diſtendre tellement les vaiſſeaux dans le foye & la ratte, que ſouvent ces parties ſont deux fois plus volumineuſes qu'elles ne doivent être naturellement. Enfin un ſang groſſier & viſqueux ſe jette avec abondance dans les petits vaiſſeaux & les parties glanduleuſes, y cauſe des veritables obſtructions & des tumeurs très dures apellées *Skirrhes* que très ſouvent il eſt impoſſible de réſoudre.

§. 2. Il eſt très difficile d'appercevoir au ſeul attouchement ces obſtructions au commencement de la maladie, (*a*) on juge de leur exiſtence par les différents ſymptomes d'hypocondrie qu'on remarque chez le malade, & qui ſont

(*a*) J'ai vu dans mon dernier voiage à Lyon une Dame de condition, que tout le monde connait; qui jamais n'avait été malade; toujours gaie, de bonne humeur, aimant les plaiſirs & les veillées, aiant beaucoup d'embonpoint, & de belles couleurs. A l'âge de 55 ans elle eut quelques attaques de colique bilieuſe qu'on lui fit paſſer méthodiquement; quelques ſemaines après elle ſe plaignit d'une tenſion du côté droit dans le bas ventre; on l'examina & l'on trouva une dureté très conſidérable dans le foye & dans toutes les glandes du mèſentere. Je la vis auſſi quelques mois après, & lui trouvai le foye plus gros qu'une tête d'homme & tout-à-fait ſkirreux ainſi que toutes les parties glanduleuſes du bas ventre, ce qui le rendait plus volumineux que ne pourrait

précisement ceux dont nous avons fait mention au (§. 2.) *des maladies de nerfs*. Mais dèsque ces obstructions sont parvenues à un degré considérable, on sent très parfaitement, tantôt d'un côté du ventre, tantôt de l'autre, souvent des deux ensemble, au bas des fausses côtes, une enflure sous la peau plus ou moins grande & dure qui cause souvent au malade une tension très douloureuse. Il a pour l'ordinaire avec cela la respiration fort embarassée, parceque le diaphragme qui est lié avec le foye est tellement pressé par le trop grand poids du foye, qu'il ne peut pas assez se dilater; & les nerfs de la poitrine étant irrités par cette pression, plusieurs de ces malades ont une toux sèche, comme si le mal siégeoit dans les poumons mêmes.

l'avoir une femme grosse de deux enfans & prête à accoucher. Cette Dame m'assura qu'elle n'avait jamais senti le moindre indice d'obstruction, & qu'elle ne s'était apperçue de ces sckirrosités qu'au moment qu'on la palpa. J'ai vu dans ce même voiage plusieurs autres personnes, les unes hydropiques, les autres exténuées & étiques chez qui la cause de ces maladies était toujours de fortes obstructions dans le foye ou dans d'autres parties du bas ventre dont elles n'avaient senti ni le commencement ni l'accroissement. En fondant de bonne heure ces obstructions, les maladies passeraient d'elles mêmes.

Si l'obſtruction eſt dans le foye, le malade ne peut pas être longtems couché ſur le côté gauche ſans touſſer & ſentir des anxiétés; eſt-elle dans la ratte, il ſe couchera plus aiſément ſur le côté droit. Les perſonnes attaquées de cette maladie ont pour l'ordinaire mauvais viſage, le teint plombé & jaunâtre, elles ne peuvent preſque faire un pas ſans être éſouflées; elles ont des battements de cœur, des inquiétudes; enfin elles deviennent ou hydropiques ou hypocondriaques, ſouvent juſqu'à tomber dans la mélancolie la plus extrême & dans la manie. Lorſque cette maladie eſt ſuivie d'exculcerations ou d'obſtructions plus conſidérables dans les parties glanduleuſes, elle ſe termine par une fiévre de conſomption & par la gangrêne. Si les hémorroïdes ou les régles ſurviennent pendant cette maladie, le malade ſera pour quelque tems beaucoup ſoulagé de ſes douleurs: une hémorrhagie qui ne ſoit pas trop forte, la fiévre tierce ou quarte feront le même effet.

Quoique ces maladies ne ſoient pas particulières aux grands, mais qu'elles ſoient communes à toutes les perſonnes qui ſe nourriſſent groſſièrement ſans ſe donner le mouvement convenable, ain-

ſi qu'à tous ceux qui paſſent leurs jours dans la triſteſſe & la retraite, cependant il y a bien de la différence dans la manière de traiter les uns & les autres. Les premiers ont dans les vaiſſeaux un plus grand dépôt d'une bile épaiſſe & âcre qui provient de la grande quantité de viande qu'ils mangent; ceux-ci, au contraire, ont moins de bile & plus de glaires viſqueuſes.

§. 3. Sitôt que les ſymptomes que nous venons d'indiquer annoncent une obſtruction réelle ou une bile épaiſſe ramaſſée dans le foye ou dans la ratte, il faut que le malade quitte ſon ancien train de vie & qu'il obſerve le régime le plus exact s'il déſire de ſe rétablir parfaitement; le régime ſera ſans contredit ce qui contribuera le plus à ſa guériſon. Sa principale nourriture conſiſtera en herbes potagères qui ont la vertu d'adoucir, de purifier, d'amollir & de fondre; telles ſont par exemple, les *ſcorſonneres*, le *creſſon de fontaine*, la *chicorée amère*, *l'oſeille*, & des fruits aigrelets en compotte. Ce ſont tout autant de remèdes propres à tempérer peu-à-peu la bile corrompue & inflammatoire, à la délayer & à la corriger. Pour toute viande nous permettons au malade à ſon diné un peu de

veau rôti ou du poulet; point d'autre ſoupe que du bouillon de ces deux viandes avec leſquelles on fera cuire de la *chicorée ſauvage*, du *creſſon* & de *l'oſeille.* S'il y a des duretés dans le foye ou dans la ratte, il prendra quatre fois & plus par jour de ce même bouillon dans lequel on mêlera quatre cueillerées à ſoupe de *jus de creſſon*, *de chicorée ſauvage*, de *dent de lion*, & de petites écreviſſes de rivières pilées vivantes: c'eſt le remède le plus efficace dans ces circonſtances. Je ne conſeille point *l'extrait de cigue* qu'on a voulu faire paſſer avec une hardieſſe étonnante pour un remède infaillible contre toute eſpèce *d'obſtructions*, de *ſkirres* & de *cancers* mêmes. Peut-être ſuis-je le ſeul qui aie été aſſez malheureux pour ne pas réuſſir dans les épreuves réiterées que j'ai faites de cet extrait, quoique je m'y ſois pris chaque fois avec toutes les précautions poſſibles pour ne pas m'écarter de la maniére preſcrite (*a*).

(*a*) Dèsque *l'extrait de cigue* de Mr. STÖRCK commença à paraitre ſur la ſcène avec tant d'éclat, comme un reméde divin contre toute eſpèce de cancer, je m'en ſervis auſſitôt pour un grand nombre de malades hommes & femmes que nous avions dans notre hôpital. Les femmes avaient des

La boiſſon de notre malade doit auſſi être aſſortie à ſa nourriture. Qu'il renonce donc pour un tems à tout *chocolat*, *caffé*, *thé*, vins, liqueurs, & à tout breuvage qui peut enflammer le ſang, lui donner de l'âcreté & l'épaiſſir. S'il a l'eſtomac extrémement faible, on peut lui permettre par-ci par-là quelques cueuillerées de vin d'Eſpagne avant les repas. Pendant la matinée il pourra prendre de tems à autre un verre de petit lait tiède cuit avec du creſſon; mais pendant la journée, il boira d'une ptiſane faite de *ſalſepareille*, de *ſcorſonnéres*, de *régliſſe*, de *fenouil*, ou il boira de quelqu'autre breuvage ſemblable. Il faut auſſi qu'il ſe donne du mouvement à proportion des degrès de ſa maladie. Moins la maladie eſt violente, plus il doit ſe mouvoir, plus au con-

---

cancers; les unes dans la matrice, les autres au ſein; les hommes en avaient à la bouche ou à d'autres parties glanduleuſes, & je leur fis prendre ſix ſemaines de ſuite 30 jusqu'à 200 grains de cet extrait ſans remarquer le moindre bon effet. Tous moururent de ce mal, comme à l'ordinaire. Je crus d'abord que notre cigue de *Suiſſe* n'était pas celle de Mr. STÖRCK; mais je fus encore plus frappé, lorſqu'après en avoir fait venir de *Vienne* même, je la trouvai auſſi inefficace que la nôtre.

traire, la maladie eſt aigüe, plus il doit ſe tenir tranquile. Au commencement il pourra tous les jours ſe promener à cheval, en voiture ou même à pied, autant que ſes forces le lui permettront; cela ſeul fait quelquefois en grande partie paſſer la maladie. Mais ſi par la ſuite la ratte ou le foye ſe ſont beaucoup endurcis, s'ils ont groſſi au point qu'il ait de la peine à reſpirer, ſoit qu'il marche ou qu'il ſoit couché, il faudra lui froter le ventre avec de la flanelle au lieu de le faire aller à cheval ou en voiture. Les frictions feront aiſément circuler les ſucs & les empêcheront de ſe porter avec trop de force vers les vaiſſeaux bouchés, ce qui loin de diminuer le mal, l'augmenterait au contraire, & il ſe pourrait fort bien, que quelques vaiſſeaux lymphatiques ſe rompiſſent, & alors il s'en ſuivrait néceſſairement une hydropiſie *aſcite.* Je ne fais aucun cas de tous les remèdes extérieurs ſoit *cataplaſmes*, ſoit *onguents* que quelques perſonnes conſeillent dans ces maladies; outre qu'ils ne ſauraient agir ſur la partie malade, ils incommodent par leur odeur & ne font que boucher les pôres avec leur graiſſe. Les frictions que l'on fait avec des onguents où il entre du mercure,

ſont effectivement pénétrer ce minéral dans le ſang & juſques dans les parties obſtruées; mais dès que le ſkirre eſt formé, non ſeulement le mercure y eſt inutile ainſi que dans toutes les autres tumeurs ſkirreuſes, mais il le convertit en cancer ouvert & ronge les vaiſſeaux lymphatiques de ces parties.

§. 4. Voici la méthode que j'ai trouvé juſqu'à préſent la meilleure pour le traitement de cette maladie en obſervant toujours le régime que je viens de preſcrire. Premiérement, pour délayer ſuffiſamment & corriger la bile épaiſſe & glaireuſe, je fais prendre à pluſieurs repriſes par jour à mes malades dans une taſſe de la ptiſane ci-deſſus 50 juſqu'à 60 gouttes de l'élixir ſuivant qui reſſemble aux gouttes glaciales helvetiques de Gletſcher & ſur leſquelles je leur fais boire quelques verres de la même ptiſane chaude. Prenez un quart de *ſel de tartre*, deux tiers de *ſel ammoniac*, faites les fondre dans une quantité ſuffiſante d'eau froide renfermée dans une bouteille bien bouchée; après quelques jours, lorſque ces ſels ſont bien fondus, on tire l'eau au clair & on la tranſvaſe. Lorſque le malade s'eſt ſervi pendant 12 à 18 jours de cette eau,

je commence à le purger & à évacuer doucement les matières suffisamment délayées avec la décoction de *tamarindes.* (§. 10. *des maladies de nerfs.*) Des purgatifs plus forts & échauffants seraient ici hors de saison ; & quelque doux que soit le purgatif susdit, il ne faut cependant pas l'emploier tous les jours pour ne pas rendre l'estomac trop sensible ; il suffira d'évacuer tous les deux ou trois jours. En même tems que se fait cette évacuation, je fais prendre tous les jours une fois les gouttes résolvantes ci-dessus, & à trois ou quatre reprises, chaque fois une cueillerée à caffé d'un opiat de *conserve de cresson de fontaine*, de *dent de lion* & de *chicorée sauvage*, & je continue ainsi jusqu'à ce que les principaux symptômes du mal aient disparu.

§. 5. Après avoir débouché & suffisamment débarassé les vaisseaux & les glandes du foye & de la ratte, je fais passer le malade à la seconde partie du traitement. Elle consiste à fortifier & à remettre dans leur état naturel les fibres & les vaisseaux de l'estomac & des boyaux, que la trop grande distension où ils se sont trouvés, a trop afaiblis. Je commence par l'extrait de *quinquina* dissous dans *l'élixir viscéral* de HOF-

MANN (§. 18. *des maladies de nerfs*), & je fais boire avec cela à mon malade tout doucement le matin à jeun des eaux de *Spa*, de *Pirmont* ou de *Schwalbach* froides. Je préfère même les eaux bien ſoufrées comme ſont nos eaux de *Gourniegel* dans le Canton de Berne qui ſont extrèmement apéritives & *toniques*, & agiſſent particulièrement ſur les obſtructions du foye avec beaucoup d'efficace. Et ſi cela ne ſuffit pas, j'emploie encore pendant quelque tems des pillules du (§. 7. *des rhumatiſmes*,) & d'un thé de *centaurée* & de *trefle marin*.

§. 6. Quoiqu'un ſkirre complet dans le foye, dans la ratte, ainſi que dans toutes les autres parties glanduleuſes, ſoit pour l'ordinaire un mal incurable, cependant on peut ſouvent ſe tromper à cet égard & prendre pour un ſkirre une ſimple enflure un peu conſidérable accompagnée d'un peu de dureté, & en ce cas on négligera ſouvent d'emploier les remédes convenables. Quelque conſidérable que le mal paraiſſe, on fera bien toujours d'éprouver les remèdes que nous venons d'indiquer dans l'eſpérance de le guérir, ou du moins, de le diminuer. Si l'on remarque que le mal diminue effectivement, il faut

réiterer le même remède, & surtout empêcher le malade de se donner trop de mouvement.

De l'Hydropisie.

§. 1. Tout le monde sait ce que c'est que l'hydropisie. On apelle ainsi toute abondance extraordinaire d'humeurs séreuses qui se ramassent dans les cavités de notre corps, soit que ces humeurs soient simples, soit qu'elles contiennent des parties étrangères, comme des glaires, de la bile &c. Si elles se ramassent sous le tissu cellulaire, sous la peau, ensorte qu'elles fassent enfler une grande partie du corps, & qu'il reste pendant quelque tems des enfoncements dans la peau lorsqu'on l'a comprimée avec le doigt, on l'apelle *anasarque*, & quand elle est dans le bas ventre, on l'apelle *ascite*.

§. 2. Cette maladie est, comme toutes les autres chez les grands, une suite de leur vie déréglée & des épuisements qui en resultent. Car, dès qu'une fois nos sucs sont trop délayés & trop apauvris pa des humeurs âcres de quel-

que nature qu'elles ſoient, & que les parties ſolides ont perdu leur reſſort, ces ſucs ſe ramaſſent trop copieuſement dans différentes cavités du corps; les vaiſſeaux par leſquels ils doivent circuler & qui doivent les évacuer n'ont plus aſſez de force pour faire cette fonction, ou ils ſont devenus trop épais & trop tenaces. Quelquefois auſſi des vaiſſeaux lymphatiques trop tendus ſe rompent, & delà proviennent des hydropiſies incurables.

§. 3. L'expérience nous fait voir très-clairement, que tout ce qui empêche le ſang de repaſſer vers le cœur par la *veine porte*, que tout ce qui cauſe des obſtructions dans différentes parties glanduleuſes du bas ventre, produit les hémorroïdes, & la ſuppreſſion, ou du moins une diminution conſidérable des règles chez les femmes donne auſſi ſurement lieu à l'hydropiſie, que le peuvent faire des pertes de ſang conſidérables ou des éruptions cutanes ſubitement ſupprimées. Les hydropiſies les plus fréquentes ſont *l'aſcite*, l'hydropiſie de poitrine, & *l'anaſarque.* Les deux premiéres ſont un peu difficiles à connaitre dans leur origine, mais on les remarque aiſément par la ſuite, lorſqu'il s'eſt fait un amas conſidérable d'humeurs dans les cavités de la poi-

trine & du ventre. On n'a qu'à coucher le malade ſur le dos, lui mettre une main du côté du ventre & le fraper de l'autre ſur le côté oppoſé, on ſentira d'abord le mouvement de l'eau. Mr. MÉAD nous fait la deſcription de deux autres eſpèces *d'aſcites*, dont l'une a ſon ſiège entre les muſcles obliques & le péritoine, & l'autre, le ſien dans l'eſpace qui ſe trouve entre les deux peaux de cette membrane. Nous ne ferons pas mention ici des hydropiſies dans l'ovaire & dans la matrice qui ſont pour l'ordinaire incurables, quoiqu'elles ne ſoient effectivement qu'une eſpèce d'aſcite.

Dans l'aſcite de la première eſpèce, le ventre ſe gonfle ſi fort peu-à-peu, que le malade ne peut ni ſe coucher ni marcher, & qu'il a beaucoup de peine à reſpirer. La matière qui cauſe ce gonflement n'eſt pas toujours aqueuſe comme dans l'anaſarque ; mais tantôt elle eſt d'un brun foncé comme le caffé ; tantôt elle eſt jaunâtre & épaiſſe comme un ſyrop, de ſorte que lorſqu'on fait la ponction au malade, à peine peut-elle ſortir par le robinet.

Les hydropiſies de poitrine ſont encor plus difficiles à connaitre que les premieres dans leur commencement. La reſpiration devient peu-à-peu plus dif-

ficile, le malade a des anxietés, de grands battements de cœur, ſes pieds s'enflent, il ne peut pas ſe coucher mais il faut qu'il ſe tienne ſur ſon ſéant s'il veut repoſer dans ſon lit; à ſon reveil il ſemble que ſes poumons ſe dilâtent au double pour reſpirer un air frais; ſon urine eſt toujours faible & peu copieuſe; une ſoif canine le tourmente, & ſon corps déperit à vue d'œil. A meſure que le mal augmente, ces ſymptômes deviennent auſſi plus violents, juſqu'à ce qu'une fièvre de conſomption ou une apoplexie mette le malade dans le tombeau.

§. 4. Toute hydropiſie qui provient d'une obſtruction qu'on ne peut ſurmonter ou de la rupture de certains vaiſſeaux lymphatiques dans le bas ventre, eſt incurable, & quand même on la fait paſſer pour quelque tems, elle ne manque pas cependant de donner la mort tôt ou tard. L'anaſarque ordinaire eſt elle même mortelle pour la plûpart des perſonnes avancées en âge chez qui les ſucs ſont trop déliés, & dont les parties ſolides ne peuvent plus être remiſes dans leur premier état de force.

§. 5. Il n'y a point de maladie pour la guériſon de laquelle la nature ſem-

ble nous fournir plus de remedes de toute eſpèce, afin, ſans doute, que ſi l'un d'eux ne détruit pas cette maladie qui provient d'une infinité de cauſes & qui a tant de différents degrés, on puiſſe avoir ſon recours à un ſecond, à un troiſieme, & plus loin encore. Il n'y a pas de maladie, non plus, dans le traitement de laquelle un médecin puiſſe plus aiſément ſe tromper. Un remede avec lequel il aura guéri fort heureuſement pluſieurs hydropiques, n'aura aucun effet dans des circonſtances tout-à-fait ſemblables, tandis qu'un autre auquel il aura attribué beaucoup moins de vertu, opérera la guériſon.

Je me rapelle que cela m'arriva, il y a quelques années avec un malade de notre hôpital. Il avait une hydropiſie générale. J'ordonnai d'abord les remedes les plus forts & les plus propres à évacuer ſoit par les ſelles, ſoit par les urines, remedes que j'avais toujours emploiés avec ſuccès, & aucun n'opéra; au contraire, le mal empira de jour en jour, & le malade croiant toucher à ſon heure derniere, demanda à être porté dans ſa maiſon pour y mourir dans le ſein de ſa famille. Une perſonne de ſa connaiſſance lui conſeilla

de se servir de la graine de navets pilée & d'en prendre deux fois par jour du jus, chaque fois une cueillerée dans du vin blanc. Il le fit, & au bout de quelques jours je ne pus revenir de mon étonnement, en voiant cet homme parfaitement guéri. Qui aurait pu s'imaginer, que ce remede fut préférable à la *scille* préparée & au breuvage lessivial fait avec la cendre des herbes les plus diurétiques, & qu'il dut avoir plus de force que ces deux remedes pour chasser les urines? Un autre qui était gonflé autant qu'il était possible de l'être, & sur qui les remedes les plus forts qu'on a coutume d'emploier en pareil cas, n'avaient fait aucun effet, fut parfaitement guéri par le moyen d'un bain savonneux tiède où il se tint tous les jours pendant trois ou quatre heures.

En fait de remedes intérieurs qu'on emploie dans les hydropisies qui ne sont pas incurables, je n'en ai pas trouvé de plus efficace que la *crême de tartre* préparée & mêlée avec du *sel de vitriol* & la *scille*. On prend 2 onces & demie de *crème de tartre*, une demie once de *sel de vitriol* & deux dragmes de *scille* préparée; on mêle bien le tout, & l'on en donne 3 ou 4 fois par jour & plus souvent encore la valeur d'une cueille-

rée à caffé ou d'une dragme & demi dans un verre d'eau, ou une taſſe de thé. Chez les uns ce remede fait paſſer les humeurs par les urines, chez les autres, & cela arrive ordinairement, il les fait paſſer par les ſelles qui ſont ſi copieuſes, que ſouvent dans les premiers jours qu'il prend ce remède, le malade rend 3, juſqu'à 4 pots d'eau. Il apaiſe en même tems la grande ſoif dont preſque tous les hydropiques ſont tourmentés, il va à la ſource du mal, parceque les particules acides de la *crême de tartre* & le ſel de *vitriol* qui pénétrent dans le ſang, éclairciſſent la bile devenue épaiſſe & glaireuſe dans le foye, tandis que les parties groſſières de la crême de tartre ſervent à purger. Cette poudre réuſſit ſouvent à évacuer les eaux, quand les purgatifs les plus forts, & la ſcille mêlée avec les diurétiques les plus puiſſants ne ſuffiſent pas.

Mais afin qu'une évacuation ſi copieuſe & ſi violente n'afaibliſſe pas trop le malade, je lui permets de prendre de tems à autre pendant la journée une cueillerée d'un vin aigrelet, tel que le vin du Rhin, & quand même il a une véritable obſtruction dans le foye ou dans la ratte, ce qui eſt peut-être

toute la cause de la maladie, je mets incessament le malade au régime que j'ai indiqué dans l'article précedent. Lorsque l'enflure est entiérement dissipée, le malade doit se servir des fortifiants, composés du *quinquina* & des amers que j'ai prescrits dans le *chapitre des maladies de nerfs*, & il doit les continuer jusqu'à ce qu'on ne remarque plus chez lui aucun symptôme de faiblesse & d'obstruction.

§.6. Lorsque dans une hydropisie générale la matiere épanchée dans le tissu cellulaire de la peau, s'est tellement épaissie, que ni nos purgatifs, ni d'autres, ni les diuretiques mêmes ne peuvent la fondre & la chasser, il faut faire prendre au malade à côté de nos remedes tous les jours un bain tiède de savon & l'y faire rester quelques heures de suite. Voit-on après quelques jours que cela même ne suffit pas pour faire sortir les eaux en assez grande quantité, il faudra faire une petite ouverture à celui des pieds qui sera le plus enflé, afin que l'eau puisse en partie s'écouler par là, & il faut en même tems continuer la poudre. Elle suffit quelque fois pour guérir une hydropisie ascite qui n'est pas invéterée ni provenue de la rupture de quelques vaisseaux lymphatiques, ou d'une obstruc-

tion insurmontable du foye, supose toutefois, que le malade prenne exactement ce remede, & qu'il observe scrupuleusement le régime que nous avons prescrit dans le traité précédent.

Si tous cés remedes ne suffisent pas pour guérir le malade, il faudra lui faire la ponction en lui comprimant le ventre du haut en bas avec la main jusqu'à ce qu'il n'en coule plus rien, puis le serrer avec une large bande, ce que Mr. Méad ne conseille pas sans de bonnes raisons. Dès que le ventre est entierement vuidé, on s'aperçoit aisément en le palpant, s'il y a de l'obstruction dans le foye ou dans la ratte, & en ce cas il faut aussitôt procèder à la guérison de ce mal en employant tous les remedes propres à cet effet, de peur qu'il ne se faise un nouvel amas d'humeurs dans le ventre. La poudre du (§. 5.) a souvent eu dans les hydropisies de poitrine & dans les autres, le même succès que dans les hydropisies ordinaires.

De certaines éruptions cutanes.

§. 1. Je ne me propose pas de traiter ici de toutes ces éruptions cutanes qui

accompagnent des fievres chaudes, malignes, ou qui proviennent de quelque contagion extérieure ; je ne parlerai que de celles qui ſont les plus communes parmi les grands de la cour & du monde, qu'on apelle *dartres*, & qui ne proviennent que du déréglement de leur vie.

§. 2. Il y a de ces dartres qui ſont tout à fait ſèches, & ne ſont qu'une eſpèce d'écailles blanches qui ſe forment ſur la peau. Lorſqu'on les fait tomber, il ne parait que de la rougeur ſur la peau qui brule & démange, & ſe recouvre bientôt de ces écailles. Il y a d'autres dartres dont les écailles ſont quelquefois auſſi épaiſſes que l'écorce d'un ſapin, & ſous leſquelles il y a une humeur qui les engendre. Cette ſeconde eſpèce de dartres eſt parfaitement humide, c'eſt ce que les Français apellent *dartres vives*. On les reconnait à des marques rouges ſur la peau plus ou moins grandes, couvertes de petits boutons, d'où il ſuppure continuellement une matiere âcre & corroſive qui ne ſe forme pas en écailles, mais qui ronge plutôt la peau comme un ulcère. Il y a une troiſieme eſpèce de dartres qui ſont les plus mauvaiſes : non ſeulement elles forment des écailles ſur la peau, & ſuppurent beaucoup, mais elles en font beaucoup gonfler toute la

ſurface au bout d'un certain tems, & y cauſent des tenſions très douloureuſes.

§. 3. Il n'y a point de partie extérieure de notre corps où cette maladie ne puiſſe ſe fixer, cependant on la voit plus fréquemment dans certains endroits du viſage, où derriere les oreilles ou la peau eſt plus délicate. Plus ce mal eſt invéteré, plus il attaque de parties, & plus auſſi il eſt difficile à guérir, ſurtout lorſqu'il s'attache au nez. Il parait qu'il provient ſurtout d'une lymphe âcre qui ſe fixe ſous les membranes extérieures, dans les petits vaiſſeaux de la peau, ou dans la tunique œdipeuſe. Elle a beaucoup de raport avec la matiere rhumatique & goutteuſe ; peut-être eſt-ce la même choſe : car, lorſque les remedes apliqués extérieurement la font rentrer dans le ſang, on eſt ſouvent attaqué de rhumatiſmes dont on ſouffre beaucoup, juſqu'à ce que cette humeur reparaiſſe ſur la peau, ou qu'on l'ait entierement évacuée.

§. 4. Cette matiere tient beaucoup d'une bile âcre & fluide dont le ſang eſt rempli chez la plûpart des grands, & qui provient de la grande quantité de viande, des aliments âcres, des liqueurs fortes & échaufantes dont ils font un abus énorme, & qui pénetre enfin de

toute néceſſité dans les petits vaiſſeaux. Une preuve évidente, que telle eſt la nature de l'humeur dartreuſe, c'eſt que tous les remedes propres à corriger une bile âcre, ſont les plus propres auſſi à guérir les dartres, & ceux qu'on emploie avec le plus de ſuccès contre cette maladie.

§. 5. Tous les remedes extérieurs, que beaucoup de Médecins conſeillent ou adminiſtrent en pareil cas, ſont pour l'ordinaire très dangereux, à moins qu'avant de s'en ſervir, on ait eu ſoin de corriger les ſucs. Pour ce qui eſt des remedes intérieurs, nous conſeillons beaucoup de boire aſſidûment du petit lait & de la ptiſane purgative dont nous avons parlé dans *l'article des rhumatiſmes & de la goutte.* Le malade prendra outre cela pendant 40 jours tous les matins dans le petit lait ou la ptiſane, une ou deux cueillerées à café de *tartre préparé* & mélé avec autant de *magnéſie blanche.* Si cela ne lui procure pas quelques ſelles par jour, il y mêlera encore 15 juſqu'à 20 grains de *rhubarbe* en poudre. Supoſé qu'après cela le mal ne ſoit pas entierement diſſipé, au lieu de *crême de tartre*, il prendra avec ſon petit lait une cueillerée à café de *magnéſie* blanche pure; elle eſt un peu moins purgative,

mais elle en évacue mieux par les urines.

Mais afin que l'estomac en prenant si longtems de ces acides & évacuants, ne s'afaiblisse pas trop, le malade pourra prendre une couple de fois par jour des pillules de quinquina, (§. 18. *des maladies de nerfs*), qui seront très propres en même tems à lui purifier le sang. Remarque-t-on après quelque tems, que ces remedes n'ont pas encore entierement détruit ce mal, il faudra faire prendre au malade dans sa ptisane matin & soir 50 jusqu'à 60 gouttes *d'esprit de vitriol dulcifié*, composé de deux tiers *d'esprit de vin* & d'un tiers *d'huile de vitriol*, ou bien des *gouttes anodines de* Hoffmann. Pour remede extérieur, il fera bien de se frotter les parties malades avec du vinaigre distillé dans lequel on aura fait fondre de *l'alun & du vitriol bleu* en quantité suffisante. Si cela ne fait pas d'effet, il se frottera avec de l'huile de *genievre noir*. Cette huile vaut mieux pour les dartres sèches que pour les humides. Mais en se servant de ces remedes extérieurs dont le but est de fortifier les petits vaisseaux de la peau relâchés & trop afaiblis, il ne faut pas négliger les remedes intérieurs qui doivent évacuer & purifier le sang.

Après que le malade sera parfaitement

guéri, il doit encore pendant un tems convenable ſuivre le régime & faire uſage des confortatifs, que nous avons conſeillés plus haut aux perſonnes attaquées de rhumatiſmes. Souvent les bains chauds & ferrugineux, par exemple nos bains du Valais (*a*) font des effets merveilleux dans ces maladies de la peau, bien entendu qu'avant tout on ait ſuffiſamment corrigé les ſucs. Autant ces remedes extérieurs toniques & aſtringents ſont pernicieux au commencement de la maladie, ſurtout s'ils ſont gras & huileux, autant ſont-ils néceſſaires à la fin.

On peut donc enviſager cette maladie ſous deux faces, comme une corruption des ſucs, d'une part, & de l'autre comme un afaibliſſement des vaiſſeaux

---

(*a*) Ces eaux de *Leuck*, en Valais, ſortent preſque bouillantes de la ſource. Elles n'ont point de gout, on les boit & l'on s'y baigne ſuivant l'exigence des maladies. Elles contiennent beaucoup de fer & de chaux, & ſont un véritable ſpécifique contre la gravelle & les dartres les plus invéterées. J'ai vu moi-même qu'elles ont guéri des dartres véritablement lépreuſes qui ſubſiſtaient depuis 40 ans; & tous les néphrétiques que j'y ai envoiés ont été totalement délivrés de leur mal en buvant 5 ou 6 ſemaines les eaux à la ſource & obſervant en même tems le régime convenable.

de la peau, provenu de l'abondance des humeurs âcres qui ſe ſont jettées ſur une partie & l'ont trop relâchée. Le régime que de tels malades doivent obſerver, eſt celui que nous avons déja preſcrit dans les attaques de goutte & de rhumatiſmes.

Des Apoplexies.

§. I. LEs apoplexies ſont fréquentes chez les grands; il y en a deux eſpèces principales, les apoplexies de ſang & les apoplexies d'humeurs. Elles ſont l'une & l'autre des ſuites de la vie molle & trop ſédentaire, qu'on mene à la cour & dans le grand monde, auſſi bien que des aliments échauſants & des liqueurs fortes dont on y fait uſage. Par cette maniere de vivre, les bons ſucs comme les mauvais deviennent trop abondants, les paſſions violentes auxquelles les grands ſont ſujets, mettent ces ſucs dans un trop grand mouvement, des vaiſſeaux du cerveau qui ſont trop tendus ſe rompent, & des humeurs glaireuſes ou ſéreuſes renfermées dans les veines ou dans les glandes ſe répandent tout d'un coup trop co-

pieusement dans les cavités, & la circulation des esprits vitaux est subitement arrêtée dans tout le corps, ou dans plusieurs parties.

§. 2. Les apoplexies de la premiere espèce, c'est-à-dire les apoplexies de sang sont les plus dangereuses. Quoiqu'on échappe à la premiere attaque, on risque cependant toûjours d'en avoir une seconde qui sera mortelle, parce qu'il est rare que les vaisseaux du cerveau une fois rompus reprennent leur ancienne solidité chez des personnes d'un certain âge. Ce mal si redoutable s'annonce chez des personnes remplies de sang par de fréquents étourdissements, par un assoupissement continuel, un sommeil pesant, des tensions & des douleurs dans la tète, par une couleur rouge foncée aux lèvres & surtout au visage, par des yeux étincelants & souvent pleurants. Les apoplexies de la seconde espèce, c'est-à-dire, les apoplexies d'humeurs, s'annoncent à peu-près de même, avec cette différence, qu'une personne qui en est menacée a une couleur pâle & mal saine & est ordinairement tourmentée longtems avant l'attaque, par des pituites, des crachements & par d'autres incommodités auxquelles les

tempéramments phlegmatiques ſont ſujets. V. §. 7. *des maladies de nerfs.*

§. 3. Le créateur a arrangé d'une maniere digne de ſon adorable ſageſſe, les artéres jugulaires par leſquelles le ſang ſe porte à la tête, en leur donnant des courbures & des inflexions propres à diminuer la force avec laquelle elles pouſſent le ſang dans les artères du cerveau, & qui jointe à la moindre cauſe étrangére qui ſurviendrait, produirait infailliblement des apoplexies. Cependant, malgré cette diſpoſition ſi pleine de ſageſſe & de bonté, chez les perſonnes ſédentaires & d'un tempérammment ſanguin chez qui les ſucs circulent ordinairement avec trop de lenteur dans les parties inférieures du corps, le ſang ſe porte en ſi grande abondance dans les vaiſſeaux du cerveau, qu'il fait crever les petits vaiſſeaux, à moins qu'on ne diminue cette ſurabondance du ſang par des ſaignées faites aux tems accoutumés, en apliquant les ventouſes ou les ſangſues, & qu'on ne chaſſe les glaires & les ſéroſités par des remedes purgatifs.

§. 4. Mais la trop grande abondance de ſang & la vie trop ſédentaire ne ſont pas les ſeules cauſes qui produiſent les apoplexies, chez les grands de la cour

& du grand monde. De fréquentes expériences font voir, qu'elles peuvent également provenir d'une grande frayeur, d'une joie subite & immoderée, d'une grande colère, & d'un chagrin auquel on se livre trop; & n'est-ce pas sur les grands, plutót que sur les autres hommes, que ces passions exercent d'avantage leur funeste pouvoir? L'apoplexie provient pareillement du commerce trop fréquent avec la femme, de l'interruption & de la supression des hémorroïdes & du flux périodique chez la femme, ainsi que de ses pertes de sang lors de ses couches. On l'occasionne aussi quelque fois en repoussant une matiere rhumatique & gouteuse, qui s'était fixée dans une partie du corps, ou en y faisant rentrer une autre matiere qui faisait son éruption par la peau, par exemple, la gale & les dartres. Nous ne parlerons pas des autres causes tant intérieures qu'extérieures qui peuvent produire cette maladie, & qui se rencontrent plus communément chez les autres hommes, que chez ceux qui vivent à la cour & dans le grand monde.

§. 5. Y a-t-il un Médecin qui ait assez peu de science & de pratique pour ne savoir pas, que dans les apoplexies de sang il faut faire une saignée co-

pieuſe au bras ou aux veines jugulaires & la réïtérer à différentes repriſes de ſuite, ſi le malade ne va pas mieux ſur la premiere ou la ſeconde, qu'il ne perde pas la couleur foncée de ſon viſage & que ſon poux ne baiſſe point? Un Médecin, quelqu'il ſoit, peut-il ignorer qu'il faut employer des bains de pieds, des clyſtères émolients, des cataplâmes de moutarde, les veſſicatoires pour attirer dans les parties inférieures le ſang qui ſe porte avec trop de violence à la tète & qu'il faut faire uſage des adouciſſants & des rafraichiſſants pour le calmer? Il doit ſavoir auſſi, que dans les apoplexies de la ſeconde eſpèce il faut venir au ſecours du malade avec des vomitifs & des purgatifs réïtérés; qu'il faut lui apliquer les ventouſes au dos, les ſangſues aux temples, & les veſſicatoires, & que ſouvent, lorſque le mal eſt à un certain degré, on aplique ſubitement au malade un fer chaud entre les deux épaules, & qu'on lui donne du *ſalmiac purifié* mèlé avec du *ſalpêtre* pareillement purifié, pour fondre & calmer, enfin qu'on lui ordonne le *quinquina* (§. 18. *des maladies de nerfs.*) & qu'enſuite on lui fait obſerver un régime très exact afin de le

mettre pour quelque tems à l'abri de la rechûte.

Mais toutes ces ordonnances, toutes ces précautions ſont pour l'ordinaire une reſſource peu ſûre pour un homme qui a été attaqué de ce mal; on ne lui rend la ſanté & la vie que pour peu de tems. C'eſt la plus triſte ſituation qu'on puiſſe s'imaginer. Un tel homme eſt dans la crainte continuelle d'être enlevé par la mort, pour peu qu'il s'écarte de ſon régime, ou qu'il ſe permette le moindre divertiſſement. Rien n'eſt donc plus ſage que de ſe garantir de bonne heure contre ce fléau en menant une vie réglée qui préſerve en même tems des autres maladies. Ne vaut-il pas mieux reſter toûjours dans les bornes d'une juſte modération, que de ſe livrer à tous les plaiſirs avec excès ſans jamais pouvoir ſe procurer un contentement parfait, & d'être forcé enfin à ſe ſoumettre au régime le plus rigoureux & à paſſer le reſte de ſes jours dans la plus cruelle inquiétude? Si les grands veulent donc ſe ſouſtraire à ce mal ſi redoutable, qu'ils commencent une bonne fois à mettre des bornes à leurs déſirs, & qu'ils modérent la violence de leurs paſſions. En ſecond lieu, qu'ils ſe donnent tous les jours aſſez de mouvement

pour procurer la circulation convenable à leurs ſucs, afin qu'ils ſe portent aſſez abondamment dans les parties ſupérieures & inférieures du corps, & que ceux qui lui ſont inutiles en ſortent par les voyes ordinaires. Qu'en troiſieme lieu ils changent leur maniere de ſe nourrir, & qu'au lieu de charger leur eſtomac de mets trop forts & trop nourriſſants, & de faire un pernicieux abus de toute eſpèce de liqueurs, ils ſe délayent les ſucs en mangeant des fruits aigrelets, du jardinage doux & en bûvant de l'eau; ce n'eſt que par là qu'ils auront un ſang qui ne ſera ni trop abondant ni trop épais. En quatrieme lieu, ſi nonobſtant cela ils ont encore trop de ſang, qu'ils s'en faſſent tirer une couple de fois pendant l'année, ou s'ils ſont d'un tempéramment phlegmatique, qu'ils s'évacuent auſſi ſouvent qu'il en ſera beſoin, en prenant les remedes ordonnés au (§. 18. *des maladies de nerfs*) & qu'ils fortifient enſuite leur eſtomac autant qu'il eſt néceſſaire pour qu'il puiſſe faire ſes fonctions.

Du flux périodique ſupprimé ou trop copieux chez les femmes.

§. 1. LEs femmes de la cour & du grand monde beaucoup plus délicates que les autres, ſont auſſi beaucoup plus ſujettes à ces deux incommodités. Leur vie trop ſédentaire, les aliments trop forts & trop nourriſſants dont leur eſtomac eſt chargé ſans ceſſe, les inquiétudes dont leur eſprit eſt continuellement agité, les pertes conſidérables d'eſprits vitaux qu'elles ſont chaque jour, (§. 11. *des maladies de nerfs*) tout cela produit chez les unes quantité de glaires qui leur épaiſſiſſent le ſang & le rendent peſant; l'eſtomac des autres affaibli & incapable de faire ſes fonctions, ramaſſe un dépôt d'humeurs âcres qui délayent le ſang, l'apauvriſſent, & lui font perdre toute ſa conſiſtance. Dans le premier cas, les régles ſont ſuprimées, dans le ſecond, elles ſont trop abondantes.

§. 2. Lorſqu'une femme a ſes régles ſupprimées, la premiere choſe à laquelle il faut faire attention, c'eſt de ſavoir, s'il n'y a pas chez elle une trop grande

abondance de ſang, & s'il ne ſe porte pas trop copieuſement & avec trop de force vers les parties ſupérieures du corps. On pourra aiſément en juger par ſon viſage qui en ce cas a plus de couleur qu'il n'en a ordinairement, par les battements de cœur, par les anxiétés, les maux de tête, les ſaignements de nez &c. & alors, il faut qu'une telle perſonne prenne pendant quelque tems tous les jours le matin à jeun des bains de pieds tièdes ou des demi bains, & le ſoir, des clyſtères émollients; après quoi elle ſe fera faire une ſaignée au pied proportionnée à ſon âge & à ſes forces, non-ſeulement afin de diminuer la trop grande quantité de ſang, mais pour le faire paſſer plus aiſément dans les vaiſſeaux de la matrice & du bas ventre, & pour que ceux-ci puiſſent s'ouvrir ſuffiſamment dans le tems néceſſaire. Voit-on que ſur les premieres ſaignées les ſymptômes de plénitude ne diſparaiſſent pas encore entierement, il faut la réitérer un mois après & continuer en attendant les bains & les lavements. En ſecond lieu la malade prendra tous les jours deux fois dans un verre de ptiſane tiède de *ſaſſafras* ou de *ſalſepareille*, 15 grains de *fleur de ſalmiac* préparée avec du fer, & mêlée avec autant de *ſalpêtre*

purifié. Ce remede doit fondre peu à peu les glaires qui épaississent le sang & donner de l'ouverture aux vaisseaux bouchés. Nous préferons de beaucoup ce remede au commencement de la maladie, à tous les remedes échaufants & irritants que la plûpart des Médecins conseillent si fort en pareil cas. Il produit le même effet que ceux-ci, quoiqu'avec plus de lenteur, mais il ne cause point d'agitation à la malade, & ne l'expose point au danger de l'hémorragie qui est pour l'ordinaire une suite des remedes trop échaufants & trop irritants.

En troisieme lieu, il faut à côté de ce remede faire prendre à la malade une fois par semaine un purgatif qui l'évacuera doucement, par exemple, les pillules de BECKER dont elle prendra 3 en se couchant, & 4 jusqu'à 6 le matin, du poids de deux grains chacune. En quatrieme lieu, si les régles ne viennent pas assez bien après la premiere & la seconde reprise, il faut continuer les clystères émolients, & la malade prendra tous les jours avant les repas une cueillerée à café de l'élixir suivant dans un peu de vin mêlé avec de l'eau. Deux dragmes d'extrait de *trefle marin* fondues dans une once d'élixir viscéral de HOFFMANN & dans autant de *tein-*

ture d'ellebore; ou bien elle ſe ſervira des pillules confortatives que nous avons conſeillées (§. 18. *des maladies de nerfs*). En été la malade pourra boire des eaux ſulfureuſes & s'y baigner; comme elles ſont fondantes, purgatives & fortifiantes, elles pourront prendre la place des autres remedes que nous venons d'indiquer.

Enfin, comme c'eſt un genre de vie contraire à la nature qui a été la premiere cauſe du mal dont nous parlons, il eſt eſſentiel que la malade le reforme preſque entierement, & qu'elle embraſſe celui que nous avons preſcrit dans l'article précédent, avec cette ſeule différence, que, tant que l'eſtomac & les boyaux n'auront pas acquis le degré de forces qu'ils doivent avoir, elle doit manger moins de fruits & de jardinage. Ces mêmes remedes conviennent auſſi lorſque les régles ſont dérangées, c'eſt-à-dire, lorſqu'elles n'ont aucun tems fixe, qu'elles diſparaiſſent aujourd'hui & reviennent demain pour quelques heures, ou qu'elles ne reviennent qu'après quelques jours lorſqu'on ſe donne le moindre mouvement.

§. 3. Lorſque les régles ſont trop copieuſes & trop fréquentes, les perſonnes ſujettes à ce mal perdent leurs forces,

forces, leur pouls devient faible & fréquent, elles perdent l'apétit, leur teint est pâle, leurs yeux jaunâtres, elles maigrissent & leurs jambes s'enflent comme il arrive dans les hydropisies. En ce cas ces personnes suivront le régime & employeront les remedes que nous allons leur prescrire, & qui sont propres à corriger leur sang trop âcre & trop délayé, à lui donner plus de consistance, & à fortifier les vaisseaux de la matrice qui sont trop relâchés.

1°. Elles s'abstiendront de toute nourriture âcre & échaufante aussi bien que de toute liqueur de cette nature: elles ne prendront pendant quelque tems que des bouillons de veau & de poulets dans lesquels on fera cuire de la *corne de cerf*, de *l'ivoire*, du *ris*, de *l'orge*, du *gruau*, & elles ne mangeront que peu de viande blanche rôtie, & du jardinage. Pour leur boisson, elles prendront une tisane faite avec de la racine *d'esquine*, de la *fenouille*, de *l'anis des Indes*, & on lui donnera un gout aigrelet fort agréable en y mêlant de *l'esprit de vitriol dulcifié.*

2°. Si la perte de sang est trop copieuse, on donnera toutes les deux ou trois heures à la malade une cueillerée à café de l'électuaire astringent qui suit, après qu'on lui aura tiré quelques on-

ces de ſang par la veine du bras, ſuposé qu'on remarque chez elle de la plénitude. Prenez deux onces de *conſerve de roſes rouges* & autant d'électuaire de *gratteculs*, deux dragmes de *poudre de corail rouge préparée*, une dragme *de ſang de dragon* & autant de ſyrop de *grenades* qu'il en faudra pour faire un électuaire, & mêler bien le tout enſemble. Si la perte de ſang n'eſt pas fort copieuſe, il ſuffit que la malade prenne deux fois par jour de cet électuaire ſur lequel elle boira chaque fois un verre du breuvage aigre marqué ci-deſſus, ou bien une cueillerée à café de la *teinture de roſes* tirée de la pharmacopée *d'Edimbourg* dans un verre d'eau.

3°. Si tôt que la perte aura diminué, ou ceſſé tout à fait, la malade prendra matin & ſoir une cueillerée à café de *quinquina* en poudre dans ſa tiſane aigre, ou les pillulles de *quinquina* du (§. 18. *des maladies de nerfs*,) & elle continuera le régime que nous avons preſcrit plus haut, juſqu'à-ce qu'elle commence à jouïr d'une ſanté parfaite. Les eaux ſulfureuſes, par exemple, notre eau de *Gurniegel* lorſqu'on les boit & qu'on s'y baigne en même tems, ſont auſſi ſalutaires dans ces circonſtances, qu'elles le ſont, lorſque les régles ſont

entiérement ſuprimées. Elles purifient le ſang, le conſolident, & fortifient les fibres relâchées.

4°. Il faut que la malade ſe tienne fort tranquille, qu'elle garde le lit pendant que ſes régles durent, & qu'elle tâche d'en diminuer l'abondance par une tranſpiration douce & de petites ſueurs; mais deſqu'elles ſeront entiérement paſſées, elle aura ſoin de prendre les confortatifs & de ſe donner un mouvement convenable, afin d'entretenir tous les ſucs dans une juſte circulation.

§. 5. Souvent une grande frayeur, une colere exceſſive, ou quelque autre événement inattendu ſupriment ſubitement les régles & il en réſulte des anxietés, des inquiétudes d'eſprit, des convulſions, des crampes d'eſtomac, des évanouiſſements, des crachements & des vomiſſements de ſang, ſi les malades ont beaucoup de ſang, on leur fera auſſitôt une ſaignée du pied, ſinon, elles prendront des bains de pieds tiédes & des lavements émollients en aſſez grande quantité, pour faire rentrer inſenſiblement le ſang dans les vaiſſeaux de la matrice; & ſi l'on remarque quelques ſymptômes de fiévre chez quelqu'une de ces malades, on lui donnera en même tems des calmants. Pour

faire tomber les mouvements convulsifs, on lui donnera dans un peu d'eau, deux jusqu'à trois fois dans l'espace de 12 heures, vingt gouttes d'une essence composée de deux dragmes des *gouttes anodines* de HOFFMANN, d'une dragme de l'essence de *tréfle marin*, & d'autant du *landanum liquidum* de *Sydenham*, le tout bien mêlé.

Des fleurs blanches.

§. 1. QUand l'estomac est gâté au point que nous l'avons dit dans l'article *des maladies de nerfs*, & que cette âcreté dont nous avons si souvent parlé, s'est répandue dans le sang, il en provient chez beaucoup de femmes cette incommodité qu'on apelle *les fleurs blanches.* Ce n'est autre chose que l'écoulement de ces humeurs glaireuses qui se sont ramassées dans les vaisseaux où se forme le flux des régles, & dans les glandes pituitaires de la matrice & du vagin. Cette matiére est tantôt blanche, tantôt jaune, grise ou verdatre; varieté, qui vient de la différence des humeurs âcres qui se mêlent avec les

glaires, & ſe portent dans ces vaiſſeaux ou dans ces glandes. Cet écoulement eſt pour l'ordinaire fort abondant quelques jours avant que les régles viennent, & quelques jours après qu'elles ont diſparu, & ſi les vaiſſeaux qui doivent ſervir à cette évacuation périodique, ſont trop relâchées ou trop remplies de glaires, l'écoulement ceſſe, mais il continue, lorſque les glandes de la matrice & du vagin ſont remplies de ces mêmes glaires. Il y a une ſeconde & une troiſieme eſpèce de fleurs blanches: elles ſont les ſuites d'un accouchement difficile & d'une perte de ſang trop copieuſe & trop continuelle de la matrice dont les vaiſſeaux ont preſqu'entierement perdu leur reſſort. Celles-ci ſont plus difficiles à guérir que les premieres.

§. 2. Quoiqu'il y ait beaucoup de femmes qui ſuportent cette incommodité pendant un tems aſſez conſidérable ſans que leur ſanté paraiſſe en ſoufrir, il y en a cependant chez qui elle produit l'éthyſie, les pâles couleurs & un défigurement total: tout leur corps s'afaiblit & devient incapable du moindre exercice; leurs pieds enflent; elles perdent l'apétit; le dégout, les battements de cœur, les anxietés lui ſuccédent. Si par quelque fâcheux événe-

ment l'écoulement eſt arrêté, il en réſulte auſſitôt des maux hyſtériques, des hydropiſies, des rhumatiſmes, des fiévres lentes, des apoplexies, des catharres ſuffocatifs, des ulcères gangreneux dans la matrice &c.

§. 3. Ce mal n'a rien de commun avec l'écoulement vénérien, & veut être traité tout différemment. Il n'y a point d'âge auquel le ſexe ne puiſſe être ſujet aux fleurs blanches; des enfants de deux ans les ont quelquefois tout comme des perſonnes faites & avancées en âge; mais elles ſe montrent ordinairement à ce tems où la fille devenant nubile, doit pour la premiere fois avoir ſes régles. Plus le ſang eſt alors échaufé, & par conſéquent les penchants pour la volupté violents chez une telle perſonne, plus auſſi ce mal ſera conſidérable chez elle. Et chez qui cet échauſement du ſang & les penchants pour la volupté doivent-ils être plus forts, que chez les demoiſelles de la cour & du grand monde à qui on en met le germe dans le ſang dès leur plus tendre enfance?

§. 4. Pour guérir cette maladie, il faut 1°. débarraſſer l'eſtomac, les boyaux & le ſang de cette abondance de glaires & d'acretés, & employer par conſé-

quent, à différentes reprises les purgatifs & les vomitifs, en particulier *l'hypécacuana* & la *rhubarbe* qui sont les meilleurs dans ces circonstances: *l'hypécacuana* doit être employée, si la malade a beaucoup de dégout pour les aliments, & des tensions avec des gonflements d'estomac: on lui en fera prendre le matin à jeun dans de l'eau tiéde 25 jusqu'à 30 grains mêlés avec autant de *sel d'absynthe*, & si son estomac n'est pas assez évacué sur la premiere prise, elle en prendra une seconde 3 jours après. Après cela elle prendra tous les jours d'abord, & ensuite tous les 3, 4, 6 jours, & cela, jusqu'à ce qu'il ne paraisse plus la moindre trace du mal, du vin dans lequel on aura mis les ingrédients suivants: du *trefle marin*, de la *petite centaurée*, une pleine main de chaque espèce: une once de *sassafras*, une demie once de *gentiane rouge*, une once *d'écorce sèche d'oranges améres*, 3 dragmes *d'écorce de cascarille* & autant de *fenouil*, une once & demie de *rhubarbe fine*, deux onces de *sel purgatif de Glauber*: on fait un mêlange de toutes ces espèces, & on les met dans un pot vernissé; on y verse une livre & demie d'eau bouillante & l'on couvre le pot: 12 heures après on y verse

une livre & demie de vin de rhin ou d'un autre vin à peu près de cette qualité & on laiſſe repoſer le tout pendant 12 autres heures; après cela l'on paſſe cette liqueur, on en donne tous les matins à la malade à jeun une taſſe pleine ſur laquelle elle doit prendre une taſſe de thé léger.

En même tems, que par ce remede, on délivre la malade de la grande quantité de glaires & d'humeurs âcres qui ſe trouvent répandues dans ſon corps, il faut lui fortifier les vaiſſeaux de la matrice & de l'eſtomac qui ſont trop relâchés, & lui faire obſerver un régime propre à lui corriger les ſucs. Ainſi elle prendra d'abord pendant une quinzaine de jours, avant ſes repas, une cueillerée à café de *l'élixir de propriété de Paracelſe* dans un peu de vin d'Eſpagne, ce qui ſervira en même tems à l'évacuer. Quand elle aura achevé de prendre la ptiſane purgative, elle continuera l'élixir, & prendra en même tems matin & ſoir les pillules fortifiantes (§. 7. *des rhumatiſmes*,) juſqu'à ce qu'elle ſoit parfaitement rétablie. Pendant qu'elle prendra ſa tiſane, & quand elle l'aura achevée, elle peut prendre de tems à autre pendant la journée une cueillerée à café de l'électuaire amer

d'oranges, ce qui ſervira tant à la fortifier, qu'à lui purifier le ſang.

Pour ce qui eſt des aliments & de la boiſſon, il faut s'abſtenir de tout ce qui peut relâcher les fibres de l'eſtomac & former des glaires, par exemple, du laitage, des breuvages chauds, *thé*, *café*, *chocolat*, *ſoupes*, *ſauces* &c. de toute friture graſſe & huileuſe, de tout légume aqueux qui gonfle, comme *choux*, *navets*, *haricots*, *lentilles* &c. Pour breuvage il faut prendre une eau aigre ordinaire mêlée avec du vin rouge, ou une tiſane de *ſaſſafras* & quelques cueillerées de vin d'Eſpagne avant les repas.

En troiſieme lieu la malade doit ſe tenir dans une extrême propreté, en ſe lavant tous les jours matin & ſoir avec de l'eau de *ſauge* & de *chardon bénit* & s'en faire de tems en tems des injections avec une ſeringue après s'être ſuffiſamment purgée: Elle doit auſſi ſe baſſiner la matrice avec la fumée d'un maſtic brulé qu'elle fera monter vers cette partie en ſe ſervant d'un entonnoir. J'ai vu bien des femmes, que notre eau ſulfureuſe de *Gurniegel* a parfaitement rétablies, après que tous les autres remedes avaient été ſans ſuccès. Avant de commencer ces eaux, je les fis purger quelques jours de ſuite,

puis elles burent le matin à jeun de cette eau autant qu'elles purent en prendre sans répugnance : le soir elles s'y baignerent pendant quelques heures & se purgèrent une fois par semaine, jusqu'à ce qu'elles fussent entiérement guéries. L'injection qu'on se fait en même tems de cette eau lorsqu'on s'y baigne, est aussi fort salutaire, & l'on n'a pas le moindre risque à courir pourvu qu'on la boive aussi le matin tiède. Toutes les autres drogues dont on se sert pour l'injection sont ordinairement très pernicieuses, sur tout, si avant de s'en servir, l'on ne s'est pas assez purgé, & que le corps ne soit pas convenablement préparé.

Enfin, pour parvenir à détruire ce mal dans sa source, il faut qu'une personne qui en est affectée retranche de son genre de vie tout ce qui pourrait lui être contraire; elle doit se donner plus de mouvement, suivre exactement dans le boire & le manger le régime qu'on lui a prescrit, & cela non-seulement pendant qu'elle sera dans les remedes, mais pendant un tems assez considérable après qu'elle les aura achevés; elle doit aussi mettre un frein à ses passions, moderer la vivacité de ses désirs & éviter avec soin tout ce qui peut

épuiser les esprits vitaux & relâcher les vaisseaux.

§. 5. Lorsque ces matieres âcres s'amassent dans la matrice & dans le vagin vers la peau & que les nerfs de ces parties en sont fortement irrités, il en resulte quelquefois une espèce de fureur utérine & un penchant extrême pour la masturbation. En ce cas, il ne faut pendant quelque tems donner à ces personnes que des calmants & des rafraichissants, leur interdire toute viande & toute liqueur échaufante, leur faire prendre souvent des bains tièdes, leur tenir le ventre bien libre par le moyen des clystères émollients & diminuer l'acreté de cette humeur par l'injection de l'eau *camphrée* tiède, & ce n'est qu'après cela que l'on commencera les remedes que nous avons indiqués.

Pour ce qui regarde cet écoulement vénérien qui est le fruit des petits soupés & des jolies connaissances que l'on fait derriere la coulisse, j'en ai parlé amplement dans mon *avis sur la maniere de guérir de la plûpart des maladies au chap. du mal vénérien.*

Des Hémorrhoïdes.

§. 1. UNe vie trop ſédentaire, une éducation trop molle, les excès de la volupté, la maſturbation, des aliments trop nourriſſants, la colère, les chagrins, cauſent ſouvent des pertes de ſang par les ſelles. Ce mal eſt apellé *hémorrhoïdes* du nom des veines d'où ce ſang s'échape. Quoiqu'on ne puiſſe pas regarder cette perte de ſang, qui eſt plus commune aux hommes qu'aux femmes, comme une véritable maladie, lorſqu'elle n'eſt pas trop copieuſe, il eſt cependant bien vrai, qu'un homme qui y eſt ſujet, a beaucoup plus de maladies de différentes eſpèces à craindre, qu'un autre qui en eſt exemt & qui ne s'en reſſent en aucune maniere. Qu'on regarde tant qu'on voudra, les hémorrhoïdes comme une marque de bonne ſanté, elles donnent cependant à connaitre qu'il y a dans le bas ventre beaucoup de vaiſſeaux trop remplis d'un ſang qui circule trop lentement vers le cœur. Cela n'empéche pas, que les hémorrhoïdes ne ſoient quelque fois d'un grand ſoulagement dans des maladies violentes.

§. 2. On ſe ſent ſouvent quelques jours avant que les hémorrhoïdes ſe déclarent, de la laſſitude dans les membres, de la tenſion & de la douleur au bas de l'épine du dos, beaucoup de démangeaiſon à l'anus, des épreintes lorſqu'on va à la ſelle & des coliques de ventre; puis on commence à perdre du ſang pur, ou ſeulement une matiere glaireuſe entremelée de ſang. Lorſqu'on perd du ſang en urinant, ce qui eſt apellé les *hémorrhoïdes de la veſſie urinaire*, & n'arrive qu'à ceux qui avaient auparavant les hémorrhoïdes véritables, outre les accidents qui accompagnent la ſupreſſion des hémorrhoïdes ordinaires, on ſent une forte tenſion dans les environs de la veſſie, des douleurs en urinant, & l'on a ſouvent une véritable rétention d'urine dont on eſt beaucoup ſoulagé toutes les fois que l'on fait du ſang, ſurtout caillé, qui ne ſort qu'avec peine de la veſſie.

§. 3. Le trop grand amas de ſang, de glaires & de féroſités qui ſe font dans les vaiſſeaux hémorrhoïdaux, font ſouvent venir des petites tumeurs tant extérieurement à l'anus, qu'intérieurement dans le boyau. On les apelle communément *hémorrhoïdes*, & on les diſtingue en hémorrhoïdes *fauſſes*, & vé-

ritables, en *intérieures* & *extérieures.* Les hémorrhoïdes fauſſes ſont celles qui ne donnent point de ſang, mais ſeulement de tems en tems un peu de glaires; les véritables ſont celles qui répandent du ſang. Elles ſont ſouvent d'une nature très inflammatoire les unes & les autres, & cela au point de cauſer une forte douleur & des picotements à l'anus avec un peu de fiévre, comme toute autre inflammation extérieure qui veut ſe convertir en abcès.

§. 4. La plûpart des cauſes qui produiſent les maladies de nerfs chez les grands, ſont auſſi les véritables principes des hémorrhoïdes. Il y en a beaucoup qui en ſont affligés, parce qu'ils ſe font trop traîner en voiture, ou qu'ils montent trop à cheval, ce mouvement faiſant tomber le ſang en trop grande abondance dans les vaiſſeaux de l'inteſtin inférieur & de la veſſie ſans qu'aucun autre mouvement pouſſe ce ſang en aſſez grande quantité vers les vaiſſeaux ſupérieurs.

§. 5. On peut regarder cette incommodité comme une marque preſque certaine d'une ſanté faible, lorſqu'on en eſt attaqué dans ſa jeuneſſe; l'on parvient rarement avec cela à un âge avancé, & l'on eſt de bonne heure tourmenté

de rhumatiſmes & de maladies de nerfs. Lorſque les hémorrhoïdes fluent aſſez abondamment, elles ſont ſouvent un remede dans des maladies violentes & inflammatoires, du-moins elles ſoulagent beaucoup le malade. Lorſque les hémorrhoïdes qui ne conſiſtent qu'en boutons remplis de glaires ſe font ſouvent ſentir & qu'elles cauſent beaucoup de douleur, elles laiſſent ſouvent après elles des obſtructions dans les glandes de l'inteſtin, y forment quelquefois des ulcères malins & fiſtuleux; ce que produiſent auſſi les hémorrhoïdes véritables quand elles ont été mal traitées.

§. 6. Lorſqu'une perſonne ſe ſent beaucoup diſpoſée à avoir le flux hémorrhoidique, & que cependant il ne veuille pas ſe former de lui même, & qu'elle ait des boutons à l'anus dont elle ſouffre beaucoup, elle doit de tems en tems frotter cette partie avec de *l'onguent blanc camphré* ou de *l'onguent de linaire*, prendre des clyſtères émollients, & s'apliquer des ſangſues à l'anus, afin de vuider les vaiſſeaux hémorrhoïdaux trop remplis & trop gonflés. Pour remede intérieur elle prendra du *nitre purifié* dans de l'eau de *ceriſes* ou de l'eau tiède de *tilieuls* afin de calmer ſon ſang agité. Elle s'abſtiendra auſſi pendant

quelques jours de viande, de toute liqueur échaufante, & boira en bonne quantité de l'eau de *Seltz* ou toute autre eau propre à calmer, elle se donnera du mouvement & fera en forte d'avoir toujours les pieds chauds. Lui reste-t-il après cela quelque disposition aux hémorrhoïdes, on lui apliquera encore une fois les sangsues, & elle prendra pendant le tems nécessaire les pillules apéritives & confortatives du (§.7.) *des rhumatismes*, jusqu'à ce que l'écoulement soit arrêté, après quoi, si l'on est d'un tempéramment sec & sanguin on continuera de boire les eaux de *Seltz* & d'user de rafraichissants. Les personnes grasses & d'un tempéramment phlegmatique joindront à l'usage des pillules une eau ferrugineuse, telle que les eaux de *Spa*, de *Schwalbach* ou de *Pirmont*.

§. 7. Si les hémorrhoïdes sont trop abondantes & qu'elles reviennent trop souvent, ensorte que l'on en soit beaucoup afaibli & qu'il en résulte la plûpart des accidents qui proviennent des règles trop abondantes, il faut faire saigner au bras les personnes qui ont le tempéramment sanguin, leur tenir le ventre libre avec de la *crême de tartre préparée*, de *la rhubarbe* & de la limail-

le de fer, leur amollir le ventre avec de l'onguent *d'althea*, les tenir chaudement, ne pas leur laiſſer prendre trop de mouvement pendant que les hémorrhoïdes couleront & on ne leur donnera qu'une nourriture & une boiſſon legère & calmante (§. 6.). Dès qu'elles auront ceſſé de perdre du ſang, on cherchera à déraciner tout-à-fait le mal, par des remedes convenables, & par un changement total de l'ancien train de vie.

§. 8. La ſupreſſion des hemorrhoïdes occaſionne ſouvent chez des perſonnes d'un tempéramment ſanguin beaucoup d'accidents facheux : de grandes anxietés, des battements de cœur, des tenſions, des douleurs dans la tête, des vertiges, des acablements d'eſprit, des crampes d'eſtomac, des coliliques, des rhumatiſmes &c. Dans ces cas il faut faire ſon poſſible pour faire revenir au plutôt les hémorrhoïdes ou du moins pour diminuer la quantité de ſang dans le bas ventre par le moyen des remedes du (§. 6.) qu'on réïtérera auſſi ſouvent que les circonſtances l'exigeront.

§. 9. Dans les hémorrhoïdes de la veſſie urinaire qui n'ont lieu ordinairement que chez les perſonnes qui ont

eu avant les hémorrhoïdes de l'anus, & chez qui elles ont diſparu tout-à-fait ou en partie, il faut employer des breuvages calmants & amolliſſants, par exemple l'eau de *Seltz* ou une tiſanne faite avec de la racine *d'eſquine* & de *ſalſepareille* pour délayer le ſang qui s'eſt caillé dans la veſſie & l'en faire ſortir ; il faut avoir ſoin auſſi de tenir à ces malades le ventre libre, afin de faire deſcendre plus facilement le ſang dans les vaiſſeaux du boyau inférieur. On leur fera prendre du ſyrop de *guimauve, de l'huile d'amandes douces*, & *du jus de citron* pour apaiſer les douleurs qu'elles ont en urinant, & du *nitre* avec les eaux rafraichiſſantes du (§. 6.) pour diminuer la fièvre & calmer l'agitation du ſang. Après cela on leur apliquera à différentes repriſes les ſangſues à l'anus & on leur fera prendre pendant le tems convenable les pillules de *quinquina* (§. 18. *des maladies de nerfs*) avec une eau aigre ferrugineuſe, comme l'eau de *Spa*. Ce remede eſt auſſi le plus efficace contre les hémorrhoïdes glaireuſes, lorſqu'on a ſoin de ſe donner aſſez de mouvement, qu'on ne ſe nourrit que d'aliments legers, qu'on ne boit rien d'échaufant & qu'avant tout on ſe ſoit ſuffiſamment évacué avec

de la rhubarbe. Nous devons encore remarquer ici en peu de mots, qu'il se forme quelquefois, comme on l'a observé, des pierres dans la vessie urinaire du sang qui s'y est caillé, & que dans cette circonstance il ne faut jamais oublier les remedes où il entre du *nitre purifié*, mais qu'il faut en même tems avoir la précaution de les prendre toujours dans des breuvages tièdes, pour qu'ils n'incommodent point l'estomac.

Des causes qui produisent les fièvres inflammatoires, putrides, & différentes maladies de poitrine chez les grands.

§. 1. Le tableau que nous venons de faire dans cet ouvrage de la vie que mènent la plûpart des grands, donne assez à comprendre pourquoi ils sont en général si sujets à des fièvres inflammatoires, malignes & putrides qui les précipitent si souvent dans le tombeau à la fleur de leur âge; mais avant de leur parler des causes de ces maladies, il est à-propos de leur donner une idée nette des maladies mêmes, afin qu'ils en dé-

découvrent mieux la malignité, & qu'ils puiſſent juger par eux mêmes, combien leur genre de vie leur eſt pernicieux.

§. 2. Lorſque le ſang devenu trop glaireux, trop épais, trop âcre, s'arrête dans les petites artères extérieures d'une partie de notre corps, de façon que la force attractive du cœur ne puiſſe pas ſurmonter cette réſiſtance, & faire paſſer le ſang plus loin, & qu'en même tems ces artères ne puiſſent plus ſe reſſerrer ni exprimer le ſang qu'elles contiennent, il reflue avec d'autant plus de violence vers les autres parties du corps où il trouve moins de réſiſtance. De là reſultent au commencement, quand les vaiſſeaux ne ſont pas encore trop diſtendus, de petits friſſons comme quand les nerfs ſont légerement irrités, puis lorſque ces vaiſſeaux ſe détendent davantage, on ſent des douleurs, des palpitations & des tiraillements comme lorſque les nerfs ſont fortement irrités, & enfin on ſent partout le corps une chaleur extraordinaire cauſée par l'accélération du mouvement du ſang.

Si au commencement de la maladie on a la précaution de diſſoudre la matière qui s'eſt épaiſſie dans les vaiſſeaux, & d'en faciliter l'écoulement par des ſaignées réïterées, des breuvages diſſolvants

composés d'eau d'orge avec du *miel*, du *vinaigre*, & du *nitre*, & de tems en tems du *camphre* & du sel *ammoniac*, si, dis-je on vient au secours avec ces remedes, on fait bientôt cesser le mal; mais si on les néglige, bientôt les vaisseaux bouchés s'ulcèrent, ou, si la matière est bien âcre, il s'y forme une gangrène qui est presque toujours mortelle lorsqu'elle attaque les parties intérieures: l'ulcération est pour le moins aussi dangereuse que cette gangrène suivant les parties où elle se forme.

Il est facile de connaitre les inflammations extérieures aux douleurs, aux enflures, à la chaleur, à la rougeur de la peau, & à la fièvre qui accompagne ordinairement ces symptômes. Il est plus difficile au commencement de reconnaitre les inflammations intérieures, surtout, les petites inflammations dans les poumons, desquelles naissent dans la suite divers ulcères qui produisent enfin des pulmonies complettes; le sang que l'on tire dans ces maladies, est toujours inflammatoire. A la premiére saignée il est d'un rouge vif comme le cinnabre, à la seconde il est déja chargé d'une matière glaireuse & jaunâtre qui en fait presque toute la substance & qui comme une peau couvre

un ſang noir : ce ſang forme une eſpèce de maſſe nageante dans une eau jaunâtre, qui n'eſt autre choſe que les ſéroſités & les parties bilieuſes, liées auparavant avec le ſang dont elles ſe ſont détachées.

La pleuréſie, par exemple, eſt accompagnée d'une fièvre inflammatoire ; & en ce cas le malade reſſent très-vivement tous les ſymptômes de l'inflammation : il a de la peine à reſpirer, & ne le peut pas ſans douleur ; il a des picottements continuels & très douloureux dans un côté de la poitrine, ſurtout quand il veut tirer l'haleine qu'il a toujours fort courte : outre cela il touſſe de tems en tems, il a beaucoup de chaleur, beaucoup d'altération, de grands maux de tête, le poulx fort elevé & dur, & le ſang qu'on lui tire a toutes les marques de l'inflammation.

§. 3. Les perſonnes qui ont beaucoup de ſang, ſont plus ſujettes à ces fièvres que les autres, & comme c'eſt préciſément la nourriture des grands qui produit cette quantité de ſang, & que leur vie trop ſédentaire engendre chez eux beaucoup de glaires & d'âcretés, il ne faut pas s'étonner, ſi déja à la fleur de leur âge ils ſont ſi ſouvent attaqués de ces fièvres. Dès leur jeuneſ-

ſe ils ne ſe nourriſſent que de viande, de beaucoup de jus fortement épicés, & ne boivent preſque que de très-fortes liqueurs. Ces aliments qui forment les parties conſtituantes de notre corps, produiſent beaucoup plus de ſucs aigres & glaireux que n'en produiſent les fruits & le jardinage; les liqueurs épaiſſiſſent les parties gélatineuſes du ſang, au lieu que l'eau les délaye.

Quand les vaiſſeaux ſont trop remplis de ſang, que ce ſang a une grande diſpoſition à s'épaiſſir, & qu'il y a quelques uns de ces vaiſſeaux en particulier, qui ſont trop afaiblis & qui ont perdu preſque tout leur reſſort, il arrive ſouvent, que l'occaſion la plus légère en aparence, par exemple, une ſubite émotion, une ſueur interceptée, épaiſſit tellement le ſang, qu'il en réſulte de l'inflammation & de la fièvre, à cauſe du nouveau degré d'irritation & d'âcreté que le ſang reçoit ſubitement.

§. 4. Les fièvres putrides ſont auſſi beaucoup plus communes parmi les grands que parmi d'autres perſonnes, parce-qu'en mangeant beaucoup de viande ils ſe font beaucoup plus de ſang & de bile, ce qui engendre la corruption dans leur eſtomac. La matière qui occaſionne la fièvre eſt pour l'ordinaire pro-

duite dans leur estomac par une bile enflammée qui s'y est mêlée avec d'autres humeurs corrompues : cependant, la fièvre n'en est pas produite d'abord : on se traine quelquefois encore pendant quelques semaines avec du dégout pour le manger, la bouche est seche & amère; mais peu-à-près, quand cette matière âcre s'est répandue dans le sang, les chaleurs & les frissons se succédent, on a des vomissements & des maux de tête fort violents. Plus il s'est répandu dans le sang de matière corrompue, plus les accès sont violents, surtout les inquiétudes & le transport au cerveau, les faiblesses aussi deviennent plus fréquentes & plus considérables; & si cette matière se fixe dans les petits vaisseaux de quelque partie du corps, par exemple dans ceux des poumons, ou dans les muscles de la poitrine, ce qui arrive souvent, elle y cause aussitôt l'inflammation.

Outre les symptômes que nous venons de remarquer, les chaleurs & les frissons qui se succèdent alternativement, sont la marque la plus certaine que ces fièvres sont malignes. On sait assez, qu'aussitôt que ces maladies se déclarent, il faut évacuer l'estomac par le moyen des vomitifs, & continuer pen-

dant quelque tems la *crême de tartre préparée*, une décoction de petit lait & de *tamarindes* pour tenir toujours le ventre libre; que le soir il faut y substituer le sel *ammoniac* ou le *tartre vitriolé* & la limonade, & qu'aussitôt que l'inflammation & le transport commencent à paraître, il faut apliquer les vessicatoires, enfin ordonner le *quinquina* au malade pour rendre la force aux vaisseaux & aux fibres, & lui défendre tout aliment & toute nourriture qui pourraient l'échauffer. Mais pour éviter les rechutes, il faut suivre exactement ce que nous avons conseillé au commencement de cet ouvrage. (§. 13. 14.)

§. 5. Les poumons sont une des parties les plus délicates de notre corps & des plus sujettes à une infinité d'accidents presque tous mortels, à cause de la quantité immense des vaisseaux qui servent à la respiration & à la circulation du sang, & à cause des glandes & du tissu très tendre qui les composent. Avec quelle facilité ne s'y forme-t-il pas des rhumes, des asthmes pour peu qu'il se répande d'âcretés dans les artères, que les glandes soient bouchées, ou qu'il se ramasse de glaires dans les vaisseaux de la respiration? Combien de fois l'inflammation ne s'y forme-t-elle

pas, lorſqu'un ſang épais & enflammé ne peut plus être pouſſé par les petites artères ? Combien de fois ces inflammations ne produiſent-elles pas des ulcères ſkirreux, dans les glandes, enſorte qu'il en réſulte une pulmonie complette & un dépériſſement total de tout le corps ? combien de fois, enfin, le ſang continuellement enflammé, ne fait-il pas crever des petits vaiſſeaux dans ces parties, enſorte qu'on eſt ſubitement étouffé par une hémorrhagie ou qu'on devient pulmonique, lorſque le ſang renfermé dans les poumons s'y corrompt, & ſe convertit en pus ?

§. 6. Les grands doivent être plus ſujets à ces accidents que d'autres perſonnes. Les mets trop ſubſtantiels dont ils ſe nourriſſent, leur font une ſurabondance de ſang. Ils ſont naturellement diſpoſés à l'inflammation, tant à cauſe de la quantité de liqueurs qu'ils boivent, qu'à cauſe des inquiétudes & des agitations continuelles dans leſquelles ils vivent, de leurs veilles & de leurs épuiſements. Rarement ſe donnent-ils aſſez de mouvement pour chaſſer par les ſueurs & par la tranſpiration la quantité d'humeurs malignes qui ſe trouvent dans leur corps, qui ſe fixent ſouvent dans les glandes, les bouchent & épaiſſiſſent la lymphe.

§. 7. Si les gens de la cour & du grand monde veulent ſe garantir de ces maladies ſi dangereuſes auxquelles leur vie déreglée les expoſe dans leurs belles années, ſurtout depuis 20 juſqu'à 35 ans, qu'ils commencent par s'accoutumer à une nourriture plus naturelle, moins échaufante, qui faſſe moins de ſang, & qu'ils renoncent à l'abus énorme qu'ils font de toute eſpèce de liqueurs; ou, s'ils ne peuvent ſe réſoudre à faire un ſacrifice auſſi grand pour eux, que du moins tous les matins ils boivent quelques verres d'un petit lait bien clair cuit avec des *tamarindes* afin de débaraſſer leur eſtomac des ſaletés qui s'y ramaſſent, pour empêcher que leur ſang ne devienne trop inflammatoire, & pour faire paſſer par les urines l'âcreté qui y eſt répandue.

En ſecond lieu, afin que le ſang ne ſe porte pas avec trop de précipitation & en trop grande quantité vers les vaiſſeaux des poumons, ils doivent éviter avec ſoin tout ce qui affecte beaucoup l'eſprit, tout ce qui peut agiter le ſang & afaiblir le corps, & ſurtout les excès de la volupté.

En troiſième lieu ils doivent ſe donner tous les jours un mouvement rai-

ſonnable, afin que la tranſpiration puiſſe ſe faire, & ils feront bien de porter pour cet effet pendant tout l'hyver une chemiſette de flanelle ſur la peau.

Quatriemement ils doivent bien prendre garde de ne jamais s'expoſer tout d'un coup aux variations de l'air capables d'arrêter ſubitement la tranſpiration, parceque les humeurs repouſſées ſe jettent pour l'ordinaire ſur les poumons où elles occaſionnent de gros rhumes, & ſouvent l'inflammation.

En cinquieme lieu s'ils continuent leur genre de vie par raport au boire & au manger, & qu'ils remarquent chez eux une plénitude de ſang, ils doivent de tems en tems ſe faire ſaigner, prendre ſouvent des bains de pieds tiédes, ſe détremper & ſe purger peu-à-peu, tant avant qu'après la ſaignée, en prenant de la *créme de tartre préparée, la décoction de tamarindes & de petit lait*, & ne boire que de l'eau dans laquelle ils mettront de ce ſyrop aigrelet que nous avons conſeillé au commencement de ce livre §. 13.

Sixiemement enfin, ils feront bien de paſſer une partie du printems & de l'été à une campagne dont les environs ne ſoient point marécageux & où l'air ne ſoit pas trop vif, afin

de se rafraichir les poumons en respirant un air pur & de se donner matin & soir le mouvement nécessaire (*a*). J'aurai occasion dans un autre ouvrage qui traitera de l'infiuence funeste qu'ont les vices des hommes sur leur santé & sur tout un état, de m'étendre beaucoup plus sur certaines maladies dont je n'ai parlé que fort succinctement, surtout sur les maladies des nerfs & de la poitrine.

(a) Pour avoir une idée complette de la pulmonie & de la maniere de la traiter, il faut lire l'ouvrage de MORTON.

On le trouvera aussi chez les éditeurs du présent livre.

FIN.

TABLE

De ce qui eſt contenu dans ce volume.